

Dominus Profess. Paris. Societ. Jesu.

LES

OEUVRES DE

MES-DAMES DES RO-

CHES DE POETIERS

MERE ET FILLE.

SECONDE EDITION,

Y 4738.^p
A

*Corrigee & augmentee de la Tragi-comedie de
Tobie & autres ceuvres poetiques.*



A. PARIS,

Pour Abel l'Angelier, tenant sa boutique
au premier pillier de la grande
salle du Palais.

M. C. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



EPISTRE A V X

DAMES.



Si le marbre bien taillé, ou les couleurs du pinceau employé d'une docte main, nous ont fait congnoistre, non la seule beauté du corps, mais encores les mœurs & complexions de ceux qu'ils ont representez: j'ay pensé que la parole, vraye image de l'ame, & la voix fuyante arrestée par la plume sur le papier, dōnoit vn certain indice, non seulement de la richesse de l'esprit & de ses sens acquis ou naturel, mais de l'integrité naïfue de ceux qui parlent ou escriuent. Pour ceste cause, j'ay voulu en ce petit tableau où ie me suis depeinte, arrester ma parole, pour vous assurer de l'amitié entiere que j'ay tousiours portée à vous (Mesdames) si aucunes de vous daignent lire mes humbles vers. Et si, m'estant plus charitables, vous m'aduisez, que le silence ornement de la femme peut couvrir les fautes de la langue & de l'entendement: ie respondray qu'il peut bien empescher la hon-

E P I S T R E.

te, mais non pas accroistre l'honneur; aussi que le parler nous separe des animaux sans raison: au fort i'espere de voz courtoisies, que si vous ne me iugez digne d'estime, vous ne penserez pas que ie merite grande reprehension, pource que si c'est peu de mes escrits pour la valeur, aussi n'est-ce point beaucoup pour la longueur. Ainsi vous me trouuerez aucunement excusable; mais il vaut mieux que ie trouue la fin de mon Epistre assez pres du commencement, de crainte que vous ennuiant pour sa longueur, elle contredise à moy mesme, & à vostre desir, de sorte qu'il me fallust chercher excuse, à mon excuse, à Dieu mes Dames.





EPISTRE A MA FILLE.

LE S' anciens amateurs de sçauoir,
Disoient qu'à Dieu faut redre le deuoir,
Puis au pays, & le tiers au lignage,
Les induisant à force de courage,
Soit quelques fois pour souffrir passio,
Soit pour dompter la forte affection.

Au seigneur Dieu ie porte reuerence,
Pour mon pays, ie n'ay point de puissance,
Les hommes ont toute l'autorité,
Contre raison & contre l'equité:
Mais enuers toy fille qui m'es si proche,
Ce me seroit vn grand blasme & reproche
De te conduire au sentier plus battu,
Veu que ton cuer est né à la vertu,
Il ne suffit pourtant d'estre bien nees,
Le sens acquis nous rend morigenees,
Et le flambeau dans nostre ame allumé
Sans le sçauoir est bientost consommé.
La lettre sert d'vne sainte racine,
Pour le regime, & pour la Medecine:
La lettre peut changer le vitiex,
La lettre accroist le cuer du vertueux,
La lettre est l'art qui prenant la matiere
Luy peut donner sa forme plus entiere.

EPISTRE.

Ce brief discours sur vn tel argument
 Soit bien receu de ton entendement,
 Ma fille unique, & de moy cher tenue,
 Non pour autant que tu en es venue
 Et que dans toy ie me voy vn pourtraict
 Du poil, du teint, de la taille, & du traict,
 Façon, maintien, parole, contenance,
 Et l'aage seul en faict la difference:
 Ny pour nous voir tant semblables de corps,
 Ny des esprits les gracieux accords,
 Ny ceste douce aymable sympathie,
 Qui faict aymer la semblable partie,
 N'ont point du tout causé l'entier effect
 De mon amour enuers toy si parfaict,
 Ny les efforts mis en moy par nature,
 Ny pour autant qu'és de ma nourriture.
 Mais le penser, qu'entre tant de mal-heurs,
 De maux, d'ennuis, de peines, de douleurs,
 Suiection, tourment, travail, tristesse,
 Qui puis treze ans ne m'ont point donné cesse.
 Tu as, enfant, apporté vn cuer fort,
 Pour resister au violent effort
 Qui m'accabloit, & m'offris dès enfance
 Amour, conseil, support, obeissance.
 Le tout puissant à qui i'en mon recours,
 A faict de toy naistre mon seul secours:
 Or ie ne puis de plus grands benefices
 Recomenser tes loüables offices,
 Que te prier de faire ton deuoir

EPISTRE.

Enuers la Muse & le diuin ſçauoir.
 „ Mais le vray centre & globe de l'eſtude
 „ C'eſt de donner à vertu habitude,
 „ Et ſe vouloir en elle inſinuer,
 „ L'abit ſe faiet difficile à muer.
 Tu es au temps pour apprendre bien nee,
 Et ſembles eſtre aux Muſes inclinee,
 Le Ciel te face auoir tant de deſir
 Des ſainctes mœurs le ſeul iuſte plaiſir,
 Et le Dæmon, qui l'œuure a commencee
 Guide ſi bien l'eſſect de ta penſee,
 Que teſmoignant à la poſterité
 Combien d'honneur tu auras merité,
 Tu ſois vn iour par vertu immortelle,
 Je r'ay toujours ſouhaitee eſtre telle.



Extrait du Privilège du Roy.

IL est permis à Abel l'Angelier marchand Libraire en ceste ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer vn liure intitulé : *Les œuvres de mes Dames des Roches de Poitiers Mere & Fille.* Et sont faictes expresse desfences à tous autres Imprimeurs, ou Libraires d'imprimer ou vendre ledict liure iusques au temps & terme de dix ans sans le consentement dudit Angelier, sur peine de confiscation des liures qui se trouueront imprimez, & d'amende arbitraire. Et outre voulōs qu'en mettant ce present extrait dans ledict liure, il soit tenu pour deuement signifié: comme plus amplement est declairé aux lettres datees du douziesme iour de Iuillet mille cinq cens soixante & dix-huict.

 Signé par le Roy en son Conseil.

LE VOAYER.

A V R O Y.

Sire, durant l'effort de la guerre civile,
 Je plaignois le malheur de nostre pauvre ville,
 J'esleuois iusque au ciel ma parole & mes vœux,
 Ayant le cuer espoint d'un ennuy fonceux.
 Mais, helas! ce pendant que ma triste pensee,
 De tant de maux publics griesuement offensee,
 Alloit sur les autels: j'apperceus deux maisons
 Que j'auois au faubourg, n'estre plus que risons.
 Et si ce n'eust esté que la perte commune,
 M'estoit cent mille fois plus aspre & importune:
 A peine eusse ie pu m'apaiser promptement,
 Voyant mon peu de bien se perdre en un moment.
 Ces maisons pouuoient bien valoir deux mille livres,
 Plus que ne m'ont valu ma plume n'y mes liures
 Qui seront inutiles: s'ils n'ont ceste faueur,
 Que vostre majesté estime leur labeur.
 Depuis, j'ay entendu que vostre main Royale,
 A ceux qui ont perdu, se monstre liberalle:
 Et que vostre bonté les veut recompenser.
 Voila l'occasion qui m'a fait auancer,
 Sire pour vous offrir ma treshumble requeste,
 Priant le Seigneur Dieu vous couronner la teste
 De l'heur de Salomon, comme de ces vertus
 De voir vos ennemis à vos pieds abbatus,
 D'accomplir un tresbeau & treslong cours de vie,
 Sans auoir de mourir n'y crainte, n'y enuie:
 D'establis pour iamais ce regne ferme & seur,
 Et d'y laisser de vous un digne successeur.

O de mon bien futur le frelle fondement!
 O mes desirs, semez en la deserte Arène!
 O que i'esprouue bien mon esperance vaine!
 O combien mon travail reçoit d'acroissement!
 O douloureux regrets! ô triste pensément!
 Qui auez mes deux yeux conuertis en fontaine!
 O trop soudain départ! ô cause de la peine
 Qui me fait lamenter inconsolablement!
 O perte sans retour du fruit de mon attente!
 O Espoux tant aimé, qui me rendois contente!
 Que ta perte me donne un furieux remort!
 Las! puis que ie ne puis demeurer veufue & viue,
 L'impetrez du grand Dieu que bien tost ie te suive
 Finissant mes ennuis par une douce Mort.
 O miserable estat ou ie me voy posee!
 Dont i'ay tousiours au cuer vn amer souuenir:
 Qui me fait le cerueau fontaine deuenir,
 Dont l'humour par les yeux n'est iamais espuisee.
 Si ie sens quelque fois ma peine reposee,
 C'est vn presage seur du malheur aduenir:
 Et le menteur espoir, n'a pu entretenir,
 La promesse qui m'a longuement abusée.
 Ainsi donc le printemps & l'esté de mon aage,
 Dont l'Autonne cruel despoille le feuillage,
 Sans fruit & sans plaisir se passe vainement.
 Les tristesses, qui sont dedans mon ame encloses
 Ayant formé de moy mille Metamorphoses,
 N'ont pourtant transformé mon extreme tourment.

DE M. DES ROCHES.

Ce monstre a cent pourtraicts porté de l'esperance
 Subiect & argument de nos tristes Martels:
 Se voyant comme vn Dieu leué sur les Autels,
 Et que l'opinion triomphoit de science:
 Quita de la Caos l'Antique demeureance,
 Voulant encore vn coup la guerre aux immortels,
 Quand vn nouveau Demon, du genre des mortels,
 Par le vouloir diuin vainquit sa violence:
 Ia des sept gouuerneurs le pouuoir estonné,
 Demandoit à Themis, s'il estoit destiné:
 Qu'un mortel ruast ius ceste grande Chimere
 Lors que du Iouuenceau le courage inuaincu,
 Prenant encre & papier pour glaiue & pour escu
 Assura la Caos, la terre & la lumiere.

Iuge qui reduisez en leur perfection,
 Les droits Ausonien, de Hellas & de Sparte,
 Qui au mers de proces estes l'encre & la carte
 Pour guider seurement la navigation,
 Iuge qui sans faueur, enuie ou passion,
 Faites que le droit saintement se departe,
 Premier que mon prier de deuant vous se parte,
 Oyez au nom de Dieu ma supplication.
 Treze ans sont ia passez que cherchans la iustice,
 Nous auons voyagé, plus que ne fait Ulysse,
 Pour trouuer vn arrest, qui nous pust arrester,
 Nos arrests nous ont mis au destroit de Sicile,
 Tirez de Caribdis nous retombons en Scyllé:
 Soyez nous sil vous plaist Palas & Iupiter.

LES OEUVRES

Triste penser, qui me rends taciturne,
 Que dans mon sein tu glissas promptement!
 Quand un procez cōsu à clous d'aimant
 Me fait changer Apolon pour Saturne.
 Depuis ce iour, le ciel & la fortune,
 L'air & la terre & tout autre Element
 Ont coniuéré l'incroyable tourment,
 Dont toy mon cœur, sens la peine commune.
 Mon dieu faut-il, que ta belle ieunesse,
 Et ta douceur, du malheur qui me presse
 Indignement sente le dureffect?
 Ainsi Cadmus fait au serpent l'outrage,
 Et vne voix menace le lignage
 Pour le peché que l'Ayeul auoit faict.

Si quelque fois ta gentille ieunesse,
 Par ses discours naïfement bien faits,
 A soulagé le miserable faix
 Qui abortif auant ma vieillesse.
 Le rhume froid, qui maintenant te blesse
 M'en fait payer l'usure à si grand fraicts,
 Que ie ne sçay (pauvre moy) que ie fais!
 Tant ie resens ta peine & ma tristesse!
 De mon doux soin reprends vn peu ta force,
 Ayes pitié de ceste frelle escorce.
 Je te suply par ta chaste beauté,
 Par ta douceur, par l'amour maternelle,
 Par le doux suc tiré de la mamelle,
 Et par les flancs qui neuf mois t'ont porté.



LES OEUVRES DE M. DES
ROCHES DE POETIERS.

Ode i.

Ses mes escris n'ont gravé sur la face
Le sacré nom de l'immortalité,
Je ne l'ay quis non plus que mérité,
Si ie ne l'ay de faveur ou de grace.

Je ne descry Neptune en sa tourmente,
Je ne prins pas Iupiter irrité,
Le vase ouvert, la fuite d'équité,
Dont nostre terre à bon droict se lamente,

L'enfant venu de Porus & Pœnie,
Qu'on dit brusler le plus froid des glaçons,
Se plaist d'ouyr les superbes chansons,
Et ie m'en play d'une basse harmonie,

Mais qui pourroit, chargé de tant de peine,
L'esprit geenné de cent mille malheurs,
Voire Apollon réuerer les neuf Seurs,
Et dignement puiser en leur fontaine.

Le Ciel a bien infuz dedans nostre Ame
Les petis feux principes de vertu:
Mais le chaud est par le froid combattu,
Si un beau bois n'alimente la flame.

Nature veut la lettre & l'exercice
Pour faire voir vn chef-d'œuvre parfait:
Elle bien sage en toutes choses, faict:
Ses premiers traits limer à l'artifice.

Noz parens ont de loüables coustumes,
Pour nous tollir l'usage de raison,
De nous tenir closes dans la maison
Et nous donner le fuzeau pour la plume.

Trassant noz pas selon la destinee,
On nous promet liberté & plaisir:
Et nous payons l'obstiné desplaisir
Portant le dot sous les loix d'Hymenee.

Bien tost apres survient vne misere,
Qui naist en nous d'un desir mutuel,
Accompagné d'un soing continuel,
Qui suit tousiours l'entraille de la mere,

Il faut soudain que nous changions l'office
Qui nous pouuoit quelque peu façonner
Où les marys ne nous feront sonner
Que l'obeir, le soing, & l'avarice.

Quelcun d'entr'eux, ayant fermé la porte
A la vertu nourrice du sçavoir,
En nous voyant craint de la receuoir
Pource qu'elle porte habit de nostre sorte.

L'autre reçoit l'esprit de ialousie,
Qui possesseur d'une chaste beauté:
Au nid d'Amour loge la cruauté,
En bourrellant sa propre fantasie.

Pyrreha choisist une claire semence
Pour repeupler le terrestre manoir
Et Deucal semia le caillou noir,
Dont le Ciel mesme a faict experience.

Mon Dieu, mon Dieu combien de tolerance,
Que ie ne veux icy ramentenir!
Il me suffit aux hommes faire voir
Combien leurs loix nous font de violence.

Les plus beaux iours de noz vertes annees,
Semblent les fleurs d'un printems gracieux,
Pressé d'orage, & de vent pluuieux,
Qui vont borner les courses terminees.

Au temps heureux de ma saison passée,
I'auoy bien l'aile vnue à mon costé:
Mais en perdant ma ieune liberté,
Auant le vol ma plume fut cassée.

Ie voudroy bien m'arester sur le liure,
Et au papier mes peines sousspirer.
Mais quelque soing m'en viét tousiours tirer,
Disant qu'il faut ma profession suivre.

L'Agrigentin du sang de Stesichore
A dignement honoré le sçavoir,
Qui enuers nous fait semblable de noir,
Pareil miracle on reuerroit encore.

Dames faisons ainsi que l'Amarante
Qui par l'huyet ne pert sa belle fleur:
L'esprit imbu de diuine liqueur
Rend par labeur sa force plus luisante.

Pour supporter les maux de nostre vie,
Dieu nous fait part de l'intellect puissant
Pour le reduire à l'intellect agent
Maugré la mort, la fortune, & l'enuie.

Ode. 2.

AINSI que la lumiere
Dompte l'obscurité,
La science est premiere
Mais tout est vanité.

Ce qui fut vray-semblable
Selon l'antiquité,
Se contera pour fable
A la posterité.

Nostre principe est songe,
Nostre naistre mal-heur,
Nostre vie mensonge,
Et nostre fin douleur.

Qui dresse l'edifice,
Qui le rend plus tortu,
Qui embrasse le vice,
Qui ayme la vertu.

Qui chemine en tenebrs,
Qui ayme la clarté,
Qui ioint son iour funebre,
A sa natiuité.

Toute chose a son terme
Et ne le peut passer,
L'inconstance est plus ferme
Qu'on ne scauroit penser.

La seure sapience
Suit la grand vnion,
Et l'humaine science
N'est rien qu'opinion.

Les fleuves par leurs courses,
De grans se font petis,
Puis reprennent leurs sources
Dans le sein de Tethys,

Le ciel, la terre, & l'onde,
Tout a mutation,
Qui cause au petit monde
Diuerse passion,

Qui du Pole Antartique
Connoist le changement,
Où la fable Atlantique
Deduite haument.

Pour n'auoir de Cassandre
Cren les diuins secrets,
Troye fut mise en cendre
Par l'outrage des Grecs.

De l'ouurage superbe
Par Eufrate l'aué,
Le Prince paissoit l'herbe
Contre Dieu esleué.

Cyrus montre sa force
Sur les Assyriens,
Crœsus en vain sefforce
Sauuer les Lydiens.

L'armee est ia sortie
De la hantaine tour,
La Royne de Scythie
Luy faict semblable tour.

Perse & Grece on veit prendre
Au Prince renommé,
Au Monarque Alexandre
Qui naquit tout armé.

*Antioche domine
Au mal exercité,
La seconde ruine
De la sainte Cité.*

*Laconie est heureuse
De Pollux & Castor,
Et Rome glorieuse
Des fils de Numitor.*

*La Romaine sagesse
Chassa la Royauté,
Et rendit à la Grece
La douce liberté.*

*Commandant sur la terre,
Ce fort peuple de Mars,
Vne civile guerre
L'assaut de toutes pars.*

*O humaine entreprise
Des Aigles triomphans!
On voit que Rome est prise
Par ses propres enfans.*

*Pleins de telle démence
Que le Sicilien,
Ou le cruel Mezence
Du peuple Cerien.*

On a veu l'Ansonie
 Pleine de Thiestes,
 Et l'Europe fournie
 De nouveaux Orestes.

La fin d'un tel orage
 Demontre le serain,
 Mais c'est le seul ouvrage
 Du grand Dieu souverain.

Ode 3.

HEVREUX fardeau qui aporte
 Tant d'honneur, fusse-je forte
 Pour chanter d'un ton divin
 L'astre clair, dont la lumiere
 Est declarer costumiere
 Le riuage Poëteuin.

Mais ie n'ay pas la puissance
 Egalle à la connoissance,
 Ainsi que faut le pouuoir:
 Si ce que ie puis ie donne,
 Ie vous pry qu'on me pardonne
 Si ie ne fay mon deuoir.

Quand par plus claires bucines,
 Dames graues & insignes,
 Vostre loz sera chanté:
 Ne desdaignez pas l'ouvrage
 Qui vous porte tesmoignage
 De ma bonne volonté.

Au moins

*Au moins mes Dames ne faictes
Comme Iudee aux prophetes
A eux peculiers donnez:
Les vers que bas ie sousspire
Sur les fredons de ma lyre
Ne soyent ainsi guerdonnez.*

*Quelque langue de Satyre,
Qui tient banque de mesdire
Dira tousiours il suffit:
Vne femme assez sage
Qui file & faict son mesnage,
L'on y fait mieux son profit.*

*L'autre tient que cest office
De plus loüable exercice
Se leuer vn peu matin,
Dire mal de sa Cousine,
Quereler à sa voisine
Ou festier Sainct Martin.*

*L'autre vn peu mieux auisee
Se sent beaucoup plus prisee
D'un habit bien etofé,
D'une belle decoupure,
D'un Carquan, d'une dorure,
D'un chaperon bien coifé.*

*Mais quelque chose plus digne
A la dame Poitevine*

*Que le braue acontrement:
Ia desia ell' faict coustume
De choisir l'ancre & la plume
Pour l'employer doctement.*

*Aussi le Ciel qui a cure
De vous mes Dames, vous iure,
Et ne iure point en vain:
Que vous pourrez de vous mesme
Vous venger de la mort blesme
Sans mendier l'escrinain.*

*Le Clain & sariue môle
Admirant la docte échole
D'une si douce leçon:
Furiant contre l'enuie
Donnera pour iâmais vie
Aux vers de vostre façon.*

*Ie vay par un riche Temple
Pour rapporter quelque exemple
Des Dames d'excellent pris:
Mais pour le trop d'abondance
Ou pour mon insuffisance
Ie n'en ay beaucoup appris.*

*Iy ay pourtant sceu apprendre
Comme la mere d'Euandre
Les Arcades gouverna,
Par le moyen des loix saintes*

De

De religion etraintes
Que sagement leur donna.

On voit par le rond du monde
Le nom de Ceres la blonde
De temps en temps resplendir,
Qui garda tant ell' sceut faire
Porte-blez & Legifere
Corps & ames de perir.

De la grand' Deesse armee
Le loz & la renommee
Se borne par l'univers:
Moins ne se chante la gloire
Des neuf Filles de Memoire
Ornement des plus beaux vers.

Celle que la Grece vante
Belle, docte, bien disante,
Qui tant de bon-heur acquit,
Le prix qui graue la pare
Porte le nom de Pindare
Qu'en Olympe elle vainquit.

Qui se taira de Camille,
De Tomiris, & de Mille,
Du siecle digne ornement:
Du Nil & de Babylone,
Et de celle dont Ausone
Escrit veritablement.

Voyez les Dames de France
 Qui ce monstre d'ignorance
 Ont froissé en tant de pars:
 Que leur quittant la carrière
 Il s'ente sur la barriere
 Esloigné de leurs rampars.

Voy ma fille ma chere ame,
 Fortune, Vertu, & Fame,
 Se parer de ce beau nom:
 Foy, Esperance, Concorde,
 Pieté, Misericorde,
 Toutes d'immortel renom.

Ode 4.

VEL sorcier répli d'enuie
 Sur ma languissante vie
 A versé tant de poison,
 Que l'ame aux sens asseruie
 Brusle comme le tison.

Le Mercure ainsi que l'onde
 Fusile en sa forme ronde
 Se voit sans fin agité,
 Et ma tristesse profonde
 N'a point de cours arresté.

Je voy toujours l'hydre preste
 A me marteler la teste

Par

Par contraire mouuement:
Car quād l'un guerir s'appreste,
L'autre prend accroissement.

L'esprit lent, mort & labile
Le corps sec, froid, & debile,
Souffrir plus que ie ne dis:
Si ie me tire de Scylle
Ie retombe en Carybdis.

Du chef iusques à la plant:
Une humeur froide se plante
Par le milieu de mes os:
Dont la douleur trop pressante
M'oste repas & repos.

Le penser qui ne repose
Le triste effect de la cause
Rapporte continuel,
Que ma paupiere fut close
Au sommeil perpetuel.

Ma nef en ce dur orage
Perd le voile & le cordage
Dedans ce fleuve inconnu:
He Dieu ie fay le naufrage
Quand le serain est venu

Ie seray saine & entiere
Quand la forme & la matiere

*Par leur alteration
Feront la terre heritiere
D'autre generation.*

Ode 5.

LORS que la cause des causes
Unist les freres diuers,
Dont l'ame de l'univers
Tient les puissances encloses
Qu'à longs traits le soleil verse
Sur les mortels animaux
Dont la nature diuerse
Receut les biens & les maux.

Le sens commun fut la bride
Des animaux sans discours,
L'homme serena son cours
Par une plus douce guide:
Suiuant la raison diuine
Il peut l'apetit dompter,
Et separer l'Androgine
S'il se laisse surmonter.

Le sacrifice d'enuie,
Fut faict du premier Adam
Qui aux delices d'Edem
Gousta de l'arbre de vie:
Et dechassa l'innocence

De

*De ce monde vitieux,
Et la Vierge & la Balance
Prirent le chemin des Cieux.*

*Cette gent enuénimée
Se devoit aneantir,
Dieu se voulut repentir
D'avoir la terre formée,
Là Thetis clost & enferme
Les corps dans les floz noyez,
On voit les filz de la terre
Sur leur mere foudroyez.*

*La douceur & la clemence
De Pyrrha & Deïcal,
Ont rompu le iuste cal
De la diuine vengeance,
Qui voulut ce petit reste
Soulager d'un si grand faix
Montrant son bel arc celeste
Heureux signacle de paix.*

*Ce bon pere pitoyable
Nous laissa de iustes loix,
Et les Heroes pour Rois
Dessus la terre habitable:
L'ame à la vertu s'accorde
Suivant la diuinité,
Le corps tient le periode
Regi par nécessité.*

Regnant *Vranus* & *Rhee*
Sur la basse region,
La vraye religion
Rendoit la terre doree:
Quand la Cohorte du vice
Sortant de son propre lieu,
Courut demander iustice
Deuant le trosne de Dieu.

Tachant de son mesme crime.
L'ange le plus precieux,
Que l'erreur ambicieux
Plongea au fond de l'abisme:
Lors la diuine puissance
Apella l'Humilité,
Qui par l'effort de sa lance
L'orgueil a precipité.

Le vice connoist les bornes
Qu'il ne doit outrepasser,
Mais desireux d'offencer
Veut or' eleuer ses cornes:
Tousiours la grande Chimere
Dont l'homme a esté basti,
Tousiours cette antique mere
Serange de son parti.

Soudain la vertu diuine
D'un cueur brane & inuaincu
Donne l'espee & l'escu.

Ala

*A la troupe féminine,
Qui jusqu'à la rive noire
A le monstre combattu,
Puis d'un Cantique de gloire
Va loüangeant la vertu.*

Ode 6.

POVR tenter ma patience
Vous me dictes quelquefois
Qu'il vous semble que ie vois
A la source de iouence.

*Quand j'aurois en mon courage
La severe majesté,
Dont la graue antiquité
Se fait heureusement sage.*

*Quand d'une Tigre felonne
D'un Panthere ou Leopard
Ore ie serois le part
D'une Ourse ou d'une Lyonne.*

*Quand un cruel Roy de Cere
Regiroit mes quatre humeurs,
Quand j'approuuerois les mœurs
D'un Alexandre de Phere.*

*Quand le tourment domestique
Qui blesse dans la maison,*

Auroit pillé ma raison
Comme le repos public.

Si auray-ie l'ame atteinte
D'une extreme marriſſon
Oyant le tragique ſon
D'une ſi iuſte complainte.

L'obiet triſte & lamentable
Deuant noz yeux préſenté
Faict la meſme cruauté
De noz mal-heurs pitoyable.

Voyant ces nouveaux Ephores,
Ces contrerooles des Rois
Violer les ſainctes loix,
Et la Deité encores..

Méurdrir le pere & le frere
Comme Oedipe ou Thyeſtes,
Comme nouveaux Oreſtes
Tuer l'innocente mere.

Deſſous le tiltre honorable
De vaine religion
Semer la contagion
Dont la France eſt incurable.

De main ſacrilege & forte
Ce malin peuple de fer

*Tirer du fond de l'enfer
Sa renaissante Cohorte.*

*Abolir le saint office
De l'Euesque souverain,
Tirer l'Anglois & Germain
A son sanglant sacrifice.*

*Dessous ce pretexte mesme
D'une serue liberté
Nous offrir la cruauté,
Le mensonge & le blaspheme.*

*Ravir la vierge Vestale,
Violer son chaste vœu,
Vomir l'impudique feu
D'une affection brutale.*

*Vous voyez ceste inclemence
Que ie plains en triste voix:
Deuinez donc si ie vois
A la source de iouence.*

Ode 7.

L'Esprit residant sur les eaux.
L'Tira du sein de la Cahos
La premiere semence,
Raporta le nombre à l'vny,

*Liant l'Atome indefiny,
D'ordre & d'intelligence.*

*L'ame de ce grand uniuers
Agita les membres diuers,
D'accord & sympathie:
Donna pour loy aux plus mutins
Les inenitables destins
De la sage Adrastie..*

*Cet animal sage & parfait
Reduisant la force à l'effect,
Par le vouloir du pere:
Sema le froid, lent & gelé
Parmy l'actif prompt & bruslé,
Qu'un doux moyen tempere.*

*Le tout au verbe compassé,
L'œil du grand Dieu s'est abaissé
Sur les lampes errantes,
Sur l'air qui change en un instant,
Sur l'element ferme & constant,
Sur les sources courantes.*

*Par son diuin entendement
Il reigla du haut firmament
La puissance supreme:
Le discours, & la volonté,
La raison, & la volupté,
Le diuers, & le mesme.*

Il voulut former de sa main
L'homme deuot, clement, humain,
D'excellente nature:
Luy leuant la teste & les yeux
Pour contempler dedans les Cieux,
Sa diuine peinture.

L'homme domté des passions,
Porté par ses affections
Perd sa claire conduite:
Luy qui estoit celeste né
Est miserable retourné,
En la terre maudite.

Mais celuy qui plein de raison,
Connoist que l'ame en sa prison
Est des sens mal guidée:
La retire de ce bas lieu
Pour chercher le souverain Dieu
En sa plus belle idee.

Ode 8.

L'Honneur proïesse, & la vertu,
Sur le sommet deux fois pointu,
Resumoyent les loix de la Parque
Dessus le siege de Poitiers
Où tant de braues Cheualiers
Chargerent la fatale barque.

Themis roüant son ceil ardent,
Par l'Orient & l'Occident,
Del Effedon au Garamente:
Tirant sa formidable voix
Poitiers, dit elle à ceste fois,
Esoute les vers que ie chante.

Or' que Typhon faict denicher,
De ce miserable Rocher
Ces monstres viuans de rapine:
Le ieune Hercule Guisien
Sur le bord Acherontien
Les sacrifie à Proserpine.

Voy-tu quel nombre d'ennemis
Au sommeil d'airain endormis
Par ce valeureux chef de guerre,
Plusieurs sont ia des floz couuers,
Les autres gisent à l'enuers,
Dessus la face de la terre.

Ils ne seront de l'eternel
Receuz au cloistre supernel,
Et mesme leur triste auanture,
Ne peut permettre que leurs os
Iouyssent d'un commun repos
D'une honorable sepulture.

Comme ils pensoyent tenir le pont,
On veit de ce Cocles second

La hardiesse seure & pronte,
Qui le rompit deuant leurs yeux,
Et de leurs assauts furieux,
Ils eurent la perte, & la honte.

Plusieurs seigneurs d'illustre sang,
Suiuant leur chef marchent de rang
Curieux d'une belle gloire:
Plusieurs en ce dangereux pas
Par vn plus loüable trépas
Changent leur vie à la victoire.

La poudre, la bale, & le son
Du beau & vaillant Briançon
Emportent la sainte cervelle:
Qu'un Dæmō prend soigneusement,
Puis Iupiter tout promptement
En faict vne Pallas nouvelle.

Parmy ces effroyables coups,
Le voyle grand guerrier Onoux
Tombé sur la rive du fleuve,
Il est (ô doloireux meschef!)
Blessé mortellement au chef
Malgré le casquet à l'espreuve.

Voicy le hardy Boif-iourdain,
Qui le releue de sa main
Sans abandonner l'entreprise:
Bien que froissé, cassé, battu,

Leur nombre cede à sa vertu,
La breche par luy est reprise.

Tandis ce grand Orithien,
Cherche tousiours nouveau moyen,
Pour faire vne braue sortie
Sur cet Harpiac estrangier
Lequel descend pour te manger
De l'extremité de Scythie.

Tes murs sont presque ruinez,
Tes souldars morts ou mutinez,
Tu languis de faim qui te presse:
Toutefois ce genereux cœur
Jamais vaincu, tousiours vainqueur
Te leuera de ton opresse.

Contre l'Armoric & l'Anglois,
Tu soustins le sceptre, & les loix
Par deux Vierges Roines guidee:
Tu te sauuas diuinement,
Et ores tu es sainctement
Par le grand Guisien gardee.

L'Hebrien arresta le soleil,
Le petit Clain en cas pareil
Reuerant sa puissance forte:
A faict vn lac dedans le pré,
A diane, & Pallas sacré,
Contre le courant qui l'emporte,

Les

Les Manes sont tous resplendis
 Au tour de ce grand Roy Louis,
 Qui de son illustre semence
 Voit sortir ce brave seigneur,
 Dont le conseil, force, & bõ-heur
 Soutient le beau lys de la France.

Preste l'oreille à ce doux bruit,
 Voy-tu ce viel Sennacherib
 Rompu par la force de l'Ange:
 Voy-la Femme de ce guerrier
 Celebrer le digne Laurier,
 Au po, au Jourdain, & au Gage.

Ode 9.

Je sçay bien qu'à nãt le trespas,
 Un seul bõ-heur ne se voit pas
 En ce bas seiour où nous sommes:
 La boëte pleine de travaux,
 Sema l'infini de ses maux
 Dessus les misérables Hommes.

Amodont & la volupté
 Ont l'Hydre nouveau enfanté
 Masqué d'une vaine apparence
 Prenant ce mal-heureux désir,
 La robe du iuste plaisir
 Qui faict au ciel sa demeure.

Si nous sommes têtés d'honneur,
 De richesse, ou quelque bon-heur,
 Gardons que nostre esprit debile
 Suive son premier mouvement,
 Les Cieux résistent prudemment
 Au mouvoir du premier mobile.

L'estoile nous peut auancer
 Mais non pas pourtant nous forcer,
 L'homme est forger de sa fortune
 Reprimant son affection,
 Il reprime l'influxion
 De son Mars & de son Saturne.

Sonnets.

LE Moteur eternal, de ce grand vniuers
 Commencement & fin, la diuine pensee
 Qui tient dessous ses pieds la terre balancee,
 Et qui au fôd du cœur voit les secrets ouuers.
 Reserua en ce temps, amer, dur & diuers,
 Où semble que l'Astree est de chacun chassée,
 A montrer la vertu du haut Ciel abaissée
 Pour ceindre tō beau chef de rameaux toujours vers.
 Bien qu'icy nous voyons, Neron & Domitie,
 Et qu'un nouveau Breüs ait la terre obscurcie
 Ton honneur graue & saint luit de si clair flambeau:
 Rue le Siecle est heureux, où tu es descendue
 Pour miracle nouveaux, Car Dieu t'a deffendue
 Du vice, de l'oubly, du temps, & du tombeau,

Sur le Pole en certain compas,
Le Ciel graue & rapide tourne:
L'an en serpent sa fin retourne,
Et reprend vie en son trépas.

Las nous ne luy ressemblons pas,
Le destin prend mieux qu'il ne donne:
Luy qui principè & fin ordonne
Guide noz pieds d'un autre pas.

Nostre cheff sans retour s'incline,
Mais celle part qui est diuine
Ne sent les iniures du temps.

Ainsi voit on vostre excellence
Tourner en la circonference
De son perdurable Printemps.

Le corps, l'ame & l'esprit, reçoivent leur essence
De l'Element, de l'Astre, & de la Deité:
Soit par la rectitude, ou par l'obliquité,

Ou soit par les effectz de moiennè puissance,
Dieu donne à nostre esprit la sage intelligence,
Et par elle nous ioint à sa diuinité:

L'ame par la chaleur & par l'humidité,
Des deux astres luisans connoist la difference.

Le corps de terre & d'eau reçoit accroissement
Par l'air, & par le feu, & par son aliment,
Desquels trop augmenté, il s'efforce de nuire.

A l'ame, qui s'altere avecque le tison,
Et à l'esprit diuin le priuant de raison,
Si par intelligence il ne se veut conduire:

Le plus melancolic quelquesfois se recree,
Fut le graue censeur plein de seuerité,
Le Theologien rempli de sainteté
Aux meditations quelque plaisir se cree.

Mais quand on est blessé en la teste sacree,
Le cours de nostre bien est du tout arresté,
Ce mal a tout soudain l'indinidu gasté,
Nous metamorphosant trop pis qu'un autre Ascree.

Le triangle admiré qui tient l'ame atachee
Aux organes du corps, la raison empeschee,
La veüe, le parler, & le plus doux ouir,
Ont au cerueau blessé leur puissance finie,
Et l'esprit qui viuoit de la douce armonie,
Entre tant de discors ne se peut esiouir.

Ayant souffert treze ans d'une iniuste puissance
L'ennuy, & le travail, la peine & la douleur,
Ont pris si forte place au centre de mon cœur
Que ie n'y trouue lieu pour la seule esperance.

On me dit que le temps guerit la violence,
Et qu'un mal coustumier n'a plus tant de vigueur,
Cela est vain en moy, ie sens mesme rigueur
Bien qu'ores ie ne voy que douceur & clemence.

Pource que si long temps mon mal-heur a eu place,
En le voulant chasser il laisse telle trasse
Qu'on ne peut relener l'edifice destruit.

La triste passion dont i'ay l'ame offensee
M'a tant blessé le corps, l'esprit, & la pensee,
Que ce bien tard venu n'apporte point de fruct.

Sera i' jamais la fortune assouvie
 Du mal sans fin en mon cœur renaisant;
 Las que i' endure (ô Seigneur tout puissant!)
 Guide mon ame en l'éternelle vie.
 Voy à mes sens ma raison affermie,
 Ma foible force, & mon travail pressant,
 Si mon prier (ô Dieu) m'estoit decent,
 J'ay seigneur, j'ay de mourir bonne envie.
 O bien heureux dont la mortalité,
 Par foy se guide à la Divinité,
 Purifiant ceste tâche imparfaicte.
 Heureux qui plein de prudence & raison,
 Par viue foy dit en son oraison,
 Du seigneur Dieu la volonté soit faicte.

Pleurant amèrement mon douloureux seruage,
 Qui tient mon corps mal sain, mon esprit en souci,
 Le cœur comblé d'amer, le visage transi,
 Cachant l'ombre de vie en vne morte image.

Je cherche vainement qui l'esprit me soulage,
 Le Medecin du corps i' epronne vain aussi,
 D'un front Saturnien, d'un renfrongné sourcil
 Je trouue tout amy en amitié volage.

Voyant donc mes mal-heurs croistre en infinité,
 N'epronnant rien qu'ennuy, peine & aduersité,
 Un celeste desir esleue ma pensée,

Disant, il ne faut plus en la poudre gesir,
 Il faut chercher au Ciel le bien-heureux plaisir,
 „ N'espere pas salut en vne nef cassee.

Quelqu'un mieux fortuné dira de ma complainte,
 Mes douloureux soupirs, & mon gemissement.
 Cette cy n'ent iamais que mal-contentement,
 On ne voit que rigueur dessus sa charte peinte.
 Est-ce une histoire vraie, ou une fable feinte,
 Se veut elle exercer sur un triste argument?
 La perte du repos me faict plus de tourment,
 Cent & cent mille-fois que ie ne fay de plainte.
 Par le repos perdu i'ay la raison blessée,
 I'ay le discours rompu, la mémoire offensée,
 L'aprehension faict mon cerneau distiller.
 Le feu de mon esprit perd sa douce lumiere,
 Et ne me reste plus de ma forme première
 Sinon que i'aymé mieux escrire que filer.

Les Prestres de Memphis pillerent de l'Indie
 De leur docte sçavoir le premier rudiment,
 La Grèce de l'Egypte eut son commencement,
 Passant ses geniteurs d'une audace hardie.
 Puis le peuple de Mars connut la maladie
 Qui vient de l'ignorance, & embla doucement
 Des trois & de l'Hebrieu le plus digne ornement,
 Le François la faueur de ces quatre mendie.
 Mais tout ainsi que l'or qui par le feu s'affine
 Est plus clair & luisant qu'au sortir de sa mine,
 Le François se verra mieux que nul autre apris.
 D'autant que nostre Prince a surmonté en armes
 L'Espagnol, les Anglois, & les Romains gés d'armes,
 La Togue de la France aura le premier prix.

Sire, Traian le Bon vous egale en prudence,
 Mais vous le surpassez en sainte pieté,
 Vous avez ieune d'ans sur le sceptre porté
 Des plus rares vertus la plus digne excellence.
 Plutarque prit Traian dès sa première enfance,
 Le Phenix Amiot vous ba presque alaité,
 Son nom est immortel pour sa grande honté,
 Vous estes admirable en douceur, & clemence,
 Amiot plein de sens, de prudence, & raison,
 De vous & de Traian face comparaison,
 Si aurez vous tousiours sur luy cet avantage.
 C'est qu'il a commandé un peuple gracieux,
 Vous sur un peuple armé, brave, & audacieux,
 Comme Traian le Bon, & Adrian le Sage.

O Prince aymé de Dieu, quittez vous nostre terre,
 Laissez vous ce grand Roy vostre frere germain,
 Ores que Dieu & luy, & vostre heureuse main
 Auez tiré la paix du ventre de la guerre?
 Auez vous tant à cœur la barbare Angleterre,
 Vous qui estes clement, courtois, doux, & humain,
 Vous qui estes l'apuy du saint siege Romain,
 De l'Eglise de Dieu, de la foy de saint Pierre?
 Monsieur l'Anglois s'est veu, le meurdrier de ses Rois,
 Contempteur du vray Dieu, ennemy de ses loix,
 Et fleau capital, du repos de la France.
 Au moins souvenez vous que leur dernier seigneur
 Par un semblable nœu, d'esprouvant que mal-heur
 Detestoit le pais, le peuple, & l'alliance.

O genereux seigneur qui si haute entreprise
 Meistes heureusement à execution,
 Comme un prudent Fabie, & vaillant Scipion,
 Ornant vostre vertu d'une fortune exquise.
 L'autorité du Roy, des loix, & de l'Eglise
 Prend pour son ferme apuy vostre protection:
 Magnanime seigneur plein de perfection,
 La France vous admire, estime, honore, & prise.
 Vos gestes (mon grand Duc) seront à l'auenir,
 Le vray Historien Poëte deuenir,
 La cause, l'argument, le subiect, & matiere,
 Vous font le clair flambeau de la posterité,
 Laquelle vous loüant selon la verité,
 L'on en composera une Illiade entiere.

Ce Roy dont la vertu est d'autant admirée
 Comme plus rarement on la voit imiter,
 N'est point enfant de Mars, Mercure, ou Iupiter,
 Conceu de flame, foudre, ou de pluye doree.
 Une Louue n'a pas sa mammelle tiree
 Pour à ses ieunes ans nourriture prester,
 La cheure ou la brebis, ne luy ont faict goûster,
 La prudente douceur de sa foy reuersee.
 Sa volonté sans plus estoit la blanche Charte,
 Et l'immortel cizeau des iustes loix de Sparte,
 Aussi fut-il amy de la diuinité.
 Mais de ces demi-Dieux l'un a tué son pere,
 L'autre a debandé l'arc contre sa propre mere,
 L'autre a basti de sang les murs de sa Cité.

Les

Les legitimes Rois, sont enuoyez des Cieux
 Pour Lieutenans de Dieu en supreme puissance:
 Ils ioignent la rigueur à la douce clemence,
 Car la sainte Justice est mignonnie des Dieux.
 Sire, le tige saint des antiques ayeux,
 Qui vous ont mise au chef la couronne de France,
 Ont tenu l'un & l'autre en egale balance,
 Et ieune vous passez l'honneur des siecles vieux.
 Vostre effigie entr'eux n'a point trouué de place
 Au Palais de Paris: la vertu & la grace
 Vous ont plus qu'à eux tous d'heur & d'honneur promis.
 C'est qu'apres voz ans vieux Dieu prenant l'ame in-
 Vostre corps d'as le Ciel sera faict nouveau signe, [signe,
 Et sur les saints autels voz portraicts seront mis.

Le debord des ruisseaux dont le mont Pyrennee
 Feit iadis denommer la gentille Aquitaine,
 Predit l'euénement des mutins de Guienne,
 Et que Saturne & Mars regiroient sur l'annee.
 Sacrileges, larrons, noirs ont la loy donnee
 Sous le pretexte faux d'une opinion vaine,
 Orleans, Tours, & Blois, sont causes de la peine,
 Dont ma pauvre Cité se plaint mal fortunée.

Ce n'est le Bisantin, l'Espagnol, ou Romain
 Ce n'est pas l'Escossois, l'Anglois, ou le Germain
 Qui nous ont mis au sac, cause de tant de plaintes.

C'est le mutin François qui a faict le deroy
 Ne craignant d'offencer un ieune & iuste Roy,
 Apres auoir polu toutes les choses saintes.

Cambises, & Brenus, deuindrent maniacs.
L'un blessant à Memphis le Dieu Egyptien,
L'autre pillant aux Grecs le temple Delphien
Où Apollon rendoit le vain de ses oracles.

Dés vaisseaux profanez les sacre-saincts miracles
Osterent vie & regne au Babylonien
Artrayctes volant le sepulchre ancien
En lieu profane où saint n'eut de seurs receptacles.

Si ce grand Dieu permit l'effect de sa vengeance,
Pour ce qui n'a de foy vertu, force, ou puissance,
Sainte ceremonie, esperance, ny foy:

Ne vous punira il, violents des saintes temples,
Qui auez des Payens pris les cruels exemples,
Offensant l'Eternel, le pays, & la Loy?

Ieroboan, Iehu, Pisistrate, Lysandre,
Et le prophete faux de la grand' region,
Cettuy là qui arma sa forte legion,
Pour contre le Senat sa puissance deffendre.

Premier que leurs proiects au peuple faire entendre
Vouloient changer l'estat de la religion:

Les François corrompus de leur contagion
Osent de Foy, de Loy, & de Prince contendre.

Voire & de leurs aduis forger vne science
Pres de la liberté, loing de la conscience,
Seduisant les troupeaux des plus simples brebis.

Qui eust presché les mœurs, & la pure doctrine,
Nostre Prince eut vengé l'iniure de Pauline,
Et si ent ruiné le temple d'Anubis.

Puis que le Philosophe est amy de science,
Et que le vray sçavoir gist en la Deité,
Heureux qui pour auoir ce beau nom merité
Chasse l'ambition, l'enuie, & l'ignorance,
Qui par la cause prend de l'effect connoissance,
Trassant le beau sentier de vie & verité,
Et en tant que permet nostre fragilité,
Nous demontre un rayon de la grand' sapience.
En ce temps si amer il ne deffaut d'office
Il batist sur un fort l'immortel edifice,
De Iustice & de Foy, ainsi qu'il est escrit:
La loy est le seruant qui meine à la Piscine,
Et le sang de l'agneau la vraie medecine,
Mais il faut que la loy nous meine à Iesus-Christ.

Vous nous preschez souvent, que la chair est fragile,
Parlant de l'abstinence, & de la chasteté,
Et que mignons de Dieu, cousins de verité,
Vous auez eu du Ciel le seau de l'Euangile.
Vraiment ie pense voir le vieux Sadragèsile,
A qui l'on a razé la barbe d'un costé,
Le seigneur supernel regnant en Trinité
Qui d'un vent de sa voix feit la forme, & l'argile.
A noz premiers parens deffendit la science,
Mais il recommanda la bonne conscience
Pour l'accomplissement des poincts de nostre loy.
Cest ce que l'escriture aux Iuifs impropere,
Qui est fils d'Abraham fait l'œuvre de son pere.
Nous allons au seigneur par l'œuvre, & par la foy.

*Multiplier parolles sans science
N'est agreable à la Diuinité,
Innectiuer sur la tranquillité,
Subtiliser pour vne indifference,
Vne sincere & bonne conscience,
Un cœur benin rempli de charité
Garde la seure & sage verité
Par qui de Christ le beau regne s'aduance.
Mais de priser toutes traditions,
Ne reigler point ses imperfections,
Trainer à soy la sotte multitude,
Sont les proiets de ces prescheurs rusez,
Qui ont du nom de Vertu deguisez
L'ambition, l'erreur, l'ingratitude.*

*Comme le Ciel resiste à son premier mobile,
Ainsi faict la prudence au premier mouuement,
Le discours, le sçauoir, par leur bon iugement,
Liment nostre raison peu cante & mal habile.
Les sens qui sont trompeurs, la memoire labile,
N'imaginent le vray que par l'euénement:
Mais l'esprit qui reçoit le diuin mandement,
Comme vn roc agité est ferme & immobile,
Cettuy ne bastit point sur l'incertain du sable
Ains suiuant le sçauoir utile & profitable
Guide par la vertu l'effect & le propos.
Et cettuy-là qui prend la vertu pour sa guide
Vaincra ces monstres vains comme vn second Alcide
Et iouyra sans fin de l'eternel repos.*

Comme par fois la mere au grand Tiphœe,
 Ayant receu la celeste clarté,
 Tient un broüillaz dans la nue arresté
 Pour estre trop du soleil eschauffée
 Ainsi voit on la raison estouffée
 Par le sensible & par la Volupté,
 Cachant le ray de la Divinité
 Dont l'ame fut richement etoffée
 Plongez perdus dans le gouffre d'Alcine
 Logistile est la vraye medecine
 Pour nous tirer de l'obscur prison.
 Comme Phœbus consomme la fumière,
 L'esprit remis en sa clarté premiere,
 Le cheval blanc gouverne la raison.

Dea si mon œil a decouvert
 Cette trame tant demenee,
 Ay-ie d'une main profanee,
 Le corbillon d'ozier ouvert.
 Je ne suis de fiel jaune & verd
 Comme l'enuie empoisonnee,
 Mais quoy! la colere est mal nee
 Pour tenir un secret couuert,
 Nous avons plustost l'oraison
 Que l'usage de la raison
 Compaigne de la modestie,
 Qui hant se vent en soy fier
 Est suiet à sacrifier
 A l'inconstance de Cynthia.

Monsieur, j'auoy pour moy cette excellence Astree,
Fille du tout-puissant, Deesse de raison,
Belle comme le Dieu de la claire maison
Quand il faiet de nouveau aux iumeaux son entree.

Mais litige malin soudain l'a rencontrée,
Qui des armes du dol l'a blessée en trahison,
Et humble ie vous fay ma deuote oraison
Pour punir ce mutin qui a la vierge outree.

Comme vn nouveau Prothe il se va transformant
En feu, en air, en eau, en vn autre element
Ainsi que feit Thetis aux mains du Peleide.

Treze ans sont ia passez qu'il me sceut attacher,
Et m'estraint de nouveau au sommet d'un rocher,
Si la vertu de vous ne m'est vn autre Alcide.

Ains que le grand Hebrieu fust adopté pour fils,
Et qu'il eust son beau nom sacré à la memoire,
L'Egyptien auoit ses loix, fable, & histoire
Dans le riche tresor du temple de Memphis.

Mais auenant le but de son terme prefix
Tombe sur l'Amelite, il est forcé de boire:
L'antique Hellenien ignoroit la victoire
Que contoient à Solon les Prestres de Sais.

Par Neptune, Vulcan, & la faux contumiere
Ce qui fut clair & beau perd sa douce lumiere,
Nature symbolise en diuers changemens.

La Muse & la Vertu forcent bien quelque annee,
Mais l'immuable point qui meut la destinee
Nous en cache les fins & les commencemens.

Cette Dame d'honneur parée à l'avantage
Qui voit Europe, Asie, & la Lybie encore.
Qui de ses leures faict couler vn fleuve d'or,
Et d'un graue maintien serene son visage.

Non plus que la nature a borné son partage,
Où à vn peuple seul deployé son tresor,
S'ell' ayme Delbora plus que le Prince Hector,
Ce n'est pour le pays, le sexe, ou le langage.

Jadis elle changea l'Egypte au Palestin,
L'Olympe renommé pour le mont Palatin,
Puis aux Arabes feit voir sa belle presence.

Connoissant leur sçavoir, discours, & iugement,
Et c'est ores pourquoy trop plus heureusement,
Tant de gentils esprits l'ont arrestee en France.

Ce feu luisant & beau dans nostre ail espandu
Presente ses obiects à l'ame plus divine,
Le sens le plus capable à toute discipline
Nous offre le loyer au temps bien dependu.

Il donne à la raison ce qu'il a entendu
Qui soudain le recoit, le polist, & affine,
Monté par ces degrez en la part plus insigne,
L'esprit iouyt du bien par luy tant pretendu.

Luy qui connoist soudain sa demeure eternelle,
Reiette loing les sens qui ont serui d'échelle,
Il pourroit empescher la parfaicte union,

De l'heureux intellect qui connoist l'existence
Car les sens plus trompeurs n'ont rien que l'aparence,
L'esprit cherche le vray, les sens, l'opinion.

De parens indispos fortuitement plantés,
 Ayant le Ciel malin qui si fort nous peut nuire,
 Vn mauvais precepteur qui ne sçait pas eslire,
 Le vray d'auec le faux, le mal de la bonté.

Nous ne faillons d'auteur qui nous ait raconté
 Des Prophetes l'ins le plus cruel martyre,
 Meurtris en leurs pays, aussi vous pouvez lire
 De Brute & Catilin la grande cruauté,
 Le meschant Theodore, & le traistre Rhodon,
 Vendent le sang Royal pour vn petit guerdon,
 Dont les parens, le Ciel, le pays, & le maistre,
 Sont les quatre bourreaux de nostre genre humain,
 Et celuy seulement a les Dieux plus à main
 Qui prouue en mesme instant le mourir & le naistre.

Le souverain avec intelligence
 Forma le siege à sa Diuinité,
 Puis au dessous de son palais vouté
 Rengea les sept maistres de l'influence,
 En leur donnant sur la terre puissance
 Et que par eux tout corps fut agité
 Mais desirant sa haute Deité
 Faire vn pourtrait de sa diuine essence.

Pour l'ame il fit la terrestre maison
 Puis fit l'esprit maistre de la prison
 Clair, simple & pur de la plus belle Idée,
 Lequel pressé du corps funestre & noir
 Cherche tousiours son antique manoir
 Volant au Ciel d'une aile mieux guidée.

Il est

Il est certes plus beau de donner que de prendre,
Car l'un est volontaire, & l'autre violent,
L'un est prompt & subtil, l'autre tardif & lent:
L'actif, & le Passif en eux se peut comprendre.

Qui reçoit le présent sans desir de le rendre,
N'a iamaïs eu l'esprit marqué pour excellent,
N'allez point sous la Fable un Histoire celant,
La mesme verité vous veut pour moy reprendre.

On voit des droicts diuins, des gens & de nature
Par l'Histoire profane & la sainte escriture,
Que sous le nom d'ingrat le debteur est compris.

Sinon que le deuoir la puissance surpasse
En cela ie dois trop à vostre bonne grace,
Et à vostre vertu digne de plus haut pris.

L'un chante les effects dont la sage nature,
D'une prudente main disposa l'univers,
L'autre dont l'esprit clair cherche les Cieux ouuers
Raconte leur pouuoir, leur grace, & leur peinture.

Cet autre mal instruit remet à l'auanture
Le mouuoir continu de tant d'Astres diuers,
Et le mieux auisé veut embellir ses vers
Des passages tirez de la sainte escriture.

La raison de chacun par sa plume est deduite,
L'un cache verité dans le puy d'Heracrite,
Le plus ingenieux tache de la r'auoir.

Mais tel presume bien d'en auoir connoissance
Qui ne planta iamaïs dedans sa conscience
La crainte du seigneur principe de sçauoir.

O Dame de clair sang honorable & insigne,
 Qui lûisez entre nous comme vn autre soleil,
 Vn soleil de Vertus qui na point de pareil,
 De sainte pieté & chasteté le signe.

Olda pour exposer la parolle diuine
 Seconde Delbora en Prudence & conseil,
 Sizare voit briser son guerrier appareil
 Au son de vostre voix agreable & benine.

Madame ce grand Dieu dont vous estes venue,
 Voulant que vous fussiez diuine reconnue
 Par voz doctes escrits & saintes actions:

Vous donna vn beau corps du sang Royal de Frâce,
 Vn esprit plein de foy, grace & intelligence,
 Comme vn sacré seiour de ses perfections.

Ou que nostre sçauoir soit la reminiscence
 De ce qui est au Ciel par nous presupposé,
 Ou que nature ait bien l'organe disposé,
 Pour receuoir en soy la diuine influence:

Ou que nous soyons champ propre à toute semence,
 Qui procede du simple ou bien du composé,
 Ou bien soit que le ciel ait son tresor posé
 En vn subiect qu'il voit digne de sa puissance.

Si est ce que le temps (o griefue passion)
 Surmonte la memoire & l'aprehension
 La dispose beauté au fil des ans se passe:

Mais tes beautez de mœurs, ton esprit, ton sçauoir,
 Dons que le Ciel en toy admirables faict voir
 Par le decours des ans t'acquièrent plus de grace.

Le doux sommeil ayant fermé la porte
 A mes travaux, ie voy du Ciel descendre
 L'unique oiseau r'alimé de sa cendre,
 Qui auoit Mars & Minerve pour escorte.
 Son vol repris il laissa l'Aigle forte,
 Pour le Germain de la Toison deffendre,
 A ses petits la place ie vey prendre,
 Comme vn destin inopiné l'emporte.
 Lors vn serpent sous vn aspect benin,
 Auid Royalietta tant de venin,
 Que des petits l'aile bien travaillée,
 Volant plus haut qu'on n'eust osé penser.
 Faict le serpent sous la terre mussier,
 Et sur ce point ie me suis éueillée.

O seigneur Dieu esleue ma pensée,
 Fay que i'embrasse en grand deuotion
 Ta douloureuse & sainte passion,
 Payement seur de la loy transgressée.
 A toy mon Dieu ma priere est dressée.
 Ayde Seigneur mon imperfection,
 Delivre moy de tant d'affliction,
 Qui m'a du Ciel vers la terre abaissée.
 Graue en mon cœur ta iuste verité,
 Guide mes pas au sentier d'équité
 Benin seigneur en qui seul ie me fie.
 Je veux offrir à ton sacré autel,
 O Dieu viuant mon esprit immortel,
 Qui mort en moy en toy se viuifie.

*Las! où est maintenant ta ieune bonne grace,
Et ton gentil esprit plus beau que la beauté:
Où est ton doux maintien, ta douce priuauté
Tu les auois du Ciel, ils y ont repris place.*

*O miserable, belas toute l'humaine race,
Qui n'a rien de certain que l'infelicité!
O triste que ie suis, ô grande auersité,
Ie n'ay qu'un seul appuy en cette terre basse!*

*O ma chere compaigne & douceur de ma vie,
Puis que les Cieux ont eu sur mon bon-heur enuie,
Et que tel a esté des Parques le decret:*

*Si apres nostre mort le vray amour demeure
Abaisse vn peu tes yeux de leur claire demeure
Pour voir quel est mō pleur, ma plainte & mon regret.*

*Epitaphe de feu maistre François Eboissard sei-
gneur de la Villee son mary.*

V*EV X-tu scauoir passant, quel a esté mon estre,
Scaches que la nature, & fortune, & les Cieux,
Noble, riche, & scauant autrefois mont fait maistre,
Me rendant possesseur de leurs dons précieux.*

*Apres auoir vescu d'une loüable vie,
Ie fus pris d'un catere, & maintenant le fort
Des Parques me guérit de ceste maladie:
Ie mourois en ma vie, & ie vis en ma mort,*

*Ie fus trente ans Breton, vingt & huit mon esponse
Me retint dans Poitiers lié de chaste amour,*

*Mon ame' devant Dieu maintenant se repose,
Et mon corps en ce lieu attend le dernier iour.*

*Mon corps n'est pas tout seul souz ceste froide tombe
Le cœur de ma compaigne y gist avec le mien,
Iamais de son esprit nostre amitié ne tombe,
La mort ne trenche point vn si ferme lien.*

*O Dieu, dont la vertu dedans le Ciel enclose
Enclost mesme le Ciel, vueillez que ma moitié
Toutes ses actions heureusement dispose,
Honorant pour iamais nostre sainte amitié.*

Epitaphe de feu monsieur le Comte de Brissac.

O France que tu es esperdue & dolente!
O tragiques regrets, o peine violente!
Il faut ores, il faut pleurer amèrement,
Il nous faut lamenter inconsolablement.
Nous perdons au besoin cette vne lumiere
Dont la clarté merite vne Illiade entiere.
Las faut il que la mort triomphe à cette fois
D'amour, de pieté, de prouesse, & de foy!
Lachesis luy filoit vne si belle vie,
Que sa cruelle sœur luy a porté enuie
Fauchant en sa verueur cet illustre seigneur,
Qui estoit des François l'honneur, & le bon-heur,
La Palme, le Laurier, le triomphe, & la gloire,
Que les siecles voirront sacrez à la memoire.

O Dieu qui soustiendra d'une pareille main
Les trois diuines fleurs & le siege Romain,
Qui reduira en paix la rebelle contree,
Qui nous r'apellera la sainte vierge Astree,
Qui rendra au pays la douce liberté,
O gracieux seiour d'honneur, & de bonté,
De prudence, valeur, sagesse, & courtoisie,
Ores tu as au Ciel ta demeure choisie,
La France auoit en toy l'esper de son repos:
Mais las venue de toy ell'est en vn Cahos:
Nous ne regrettons pas que l'ame bien-heuree
Ioüisse du repos d'éternelle duree:
Nous plaignons seulement nostre condition,
Ne voyant plus icy ta grand' perfection,
Le soldat ne voit plus cette main liberale;
Main, qui estoit l'appuy de la grandeur Royale,
Il n'oit plus ta hardie & gaillarde façon,
Ny de ta claire voix l'inimitable son,
Voix, dont on ne pourroit raconter la loüange:
Ce n'estoit pas la voix d'un homme, mais d'un Ange.
O que tu as laissé nostre camp languissant,
O combien par ta mort le mutin est puissant!
La ioye de son cœur par signes descouuerte
Nous faict voir & sentir l'inestimable perte
De ta grande valeur: las faut-il qu'un pandard,
Un profane poltron, un indigne soudard,
Ait blessé ton beau chef d'une playe mortelle
Arrosant de ton sang le dur sein de Cybelle!
Ah petit Mussidan ingrat, traistre, & mutin,

Qui du second Marcel arrestas le destin,
Dordonne soit par toy à iamais diffamee,
Et de toy grand Brissac viue la renommee.
Je scay que ta vertu alluma le flambeau
Qui ne craint le faucheur Lethes, ny le tombeau,
A Lyon dès seize ans tu feis voir ta vaillance,
O vaillant Scipion l'espoir de nostre France:
Vn enuieux Dæmon, Dæmon plain de mal-heur
A tousiours poursuiuis les hommes de valeur,
Il poussa le grand Roy dans la fatale ville,
Il se montra hideux au Prince de Sicille,
Le petit Oplites a veu Lysandre mort,
Pyrrhus dedans Argos esprouua mesme sort:
Par ce mesme Dæmon Brutus perdit la vie
Ce Dæmon qui fut fils de despit & d'enuie,
Entendit ton beau nom en Hongrie vanter,
En Itale & à Malthe il ouyt raconter
Ta proësse incroyable, & puis veit la Caderue
Que tu feis de ta main sur cette gent proterue:
Combien dedans Paris te montras tu vaillant
Assailly du matin, ou bien en l'assaillant?
Cholons connoist assez, Vallery à faict preuve
Comme en vn corps menu la forte ame se treuve,
Toy seul de trois fleaux as l'ennemy batu
Par le sage conseil, fortune & la vertu:
Confoulant, Périgueux, Iazeueuil, & les Anses
Connoissent de Brissac les grandes excellences,
La Mothe, & Chasteau-neuf: ton bras victorieux
Remplist d'ombres sans corps le grand bord Stygieux,

Qui craignans de Minos le iugement supreme
Ont appelé Typhœe, Anthée, & Polyphème,
Disant nous auons bien osté le sceptre aux Rois,
Abrogez leurs edicts, leurs polices, & lois,
Allons prendre les Cieux, noz forces bien vnies
Pourront en rapporter des gloires infinies:
Si la terre ha en soy maints animaux diuers,
Les Cieux en sont trop plus parez, pleins & couuers.
Le Ciel montre en ce lieu vne claire ouuerture
Par où l'esprit se range à la vie future,
Quand il doit prendre vn corps du plus bas element
Ou receuoir au Ciel son dernier iugement.
Ia desja ces mutins vouloient venir aux prises
Lors que l'Ange Michel connut leurs entreprises.
Michel (ô grand Brissac) te voit tenir le lieu,
D'un Indas Machabee entre le peuple Hebrieu,
Il scauoit bien que Dieu par sa diuine grace,
(O Comte sans pareil) te gardoit vne place
Entre les bien-heureux & plus dignes esprits,
Que le saint Ange guide au celeste pourpris:
Les siecles sont presens, les temps & les anneés,
Les saisons, & les mois, iours, heures, destineés,
Dans l'esprit de Michel: il voit qu'il est saison
Que tu laisses du corps la gentille prison,
Que Dieu redemandoit ton ame tant exquise
Et les sept Gouverneurs la luy auoient requise.
Tu portas en mourant Trophées infinis
Comme estant des Guerriers la perle & le Phenix,
Passant de l'Acheron la source violente.

Tu vi-

*Tu visitas Minos, Éaque, & Radamenthe,
Puis ayant sur le front la merque de l'Aigneau,
Suivois le trac battu du bien-heureux troupeau,
Lors que les gais esprits du beau champ Elisée,
Voyant monter au Ciel vne ame tant prisee
Afferment n'auoir veu en terre ton pareil;
Et si ont visité l'un & l'autre soleil.
Voicy Decé, Cocles, Camille, les Sceuoles
Qui desirerent te voir, mais soudain tu t'en voles
Au cloistre supernel, trauersant le sejour
Du disert fils de Maye & du pere du iour.
Quand le grand Roy Henry te veit au saint repaire
Il apella soudain le Marechal ton pere:
Le croy, dit-il (Brissac) que vous n'ignorez pas
De l'Achille François le bien-heureux trespas,
Il est mort ieune d'ans: mais quoy? sa renommee
A bien plus d'une Leuctre ou d'une Mantinée:
A peine son beau teint s'ornoit de la Toison
Qui renomme Cholcos en l'honneur de Iason,
Qu'il eut de cent Lauriers la teste environnee
Et de Meurthe cent fois dignement couronnée.
Lors ton pere voyant son cher & doux souci
Serena ses beaux yeux, le frond, & le sourci,
Disant, ô mon enfant, ô bonne nourriture,
Mon travail, mon desir, ma gracieuse cure.
O mon fils bien aymé le seigneur a permis
Que nous vaincrons par toy noz plus grands ennemis!
Tu estois Couronnell sur les bandes Françaises
Qui ont planté le lys aux terres Piedmontoises.*

LES OEUVRES

Mainte lance branloit sous ton beau Regiment,
 Et le cuer des François à ton commandement:
 Mais tu es maintenant sur le beau mont d'Arete
 Pour perdre les neveux du viel monstre de Crete,
 Pousse les dans la barque au viel Nocher Charon,
 Qu'ils passent sans retour la rine d'Acheron,
 Courage mon enfant ton ame genereuse,
 N'a iamais entrepris chose plus glorieuse:
 Voy tu le grand Henry l'amour du genre humain,
 Le bon Roy de Navarre, & le Prince Lorrain:
 Eslevant ton beau chef tu rompis ton silence
 Puis adorant des trois l'unité de puissance
 Tu feis ton oraison, en disant (o Seigneur)
 Qui de grace m'as faiet digne de tant d'honneur,
 Que de me donner part de ce bel heritage,
 Et auoir pres de toy assigné mon partage,
 Je scay, Verbe diuin, que tu as par ta mort
 Abatu le peché, le serpent, & la mort.
 O Seigneur tout-puissant tu m'as tiré du monde
 Où l'homme n'est sinon l'onde qui pousse l'onde,
 Vn' ombre, vn songe vain simulacre qui fuit
 Ainsi que Bootes quand le soleil reluit:
 A toy soit gloire, loz, & graces infinies,
 Dieu vous tienne en sa garde, o saintes compagnies:
 Et vous mon pere cher, oyez ma ieune voix,
 Dieu donna aux François la race des Valois,
 Qui de France ont chassé l'ignorance barbare,
 Et le vice plongé au gouffre du Tartare:
 Vous avez quatre Rois de ce Tige seruis,

Et i'ay voz beaux sentiers heureusement suivis,
Servant Charles mon Roy, saint hōneur de la France,
A qui i'auoy voué mon cœur dès mon enfance,
Et le regret qui tient mon esprit transporté,
C'est que ie n'ay laissé la France en liberté.
O grand Roy, dont le nom ne suit la morte cendre,
Roy! qui as mis au Ciel la vive Salemandre.
Et toy qui as laissé ton sceptre fleurissant
Mets, Bouloigne, & Calais honorent ton croissant,
Et vous François second, le Ciel vous est prospere,
Mon Duc qui est des trois le neveu, fils, & frere;
A de son ieune bras combattu le mutin,
Qui faisoit de la France un publicque butin:
Ia de cest Achelois la force il a rompue,
Que de l'Hydre bien tost soit la force abatue,
Par cest excellent Duc, magnanime & courtois,
Un Astre bien heureux puisse garder les trois.
Tu faisois à nōz Roys ce veritable compte,
(O Compte de qui seul on doit faire grand conte)
Lors que les ombres noirs connoissant la splendeur,
Qu'auoit infuse en toy la diuine grandeur,
Se sont precipitez dedans la riue noire:
Et par ton seul regard le Ciel eut la victoire.
Ton ame ores iouyt de la Diuinité,
Et ton beau nom se voue à l'immortalité:
La France, qui pour toy de pleurer n'est pas lasse,
A mis ton ieune corps dans vne claire Chasse,
Où la sainte vertu & le docte troupeau,
Qui chante ses beaux vers sur le double coupeau.

LES OEUVRES

Honorent à l'envy ta belle sepulture
 Regrettant des François la piteuse auanture.
 O Muses decorez ce braue monument
 L'art vous pourra manquer plustost que l'argument.
 O grand Timoleon ainsi la Poesie
 Eust pour te celebrer vne femme choisie,
 Et que le Delien eust bien receu mes vœux,
 Je serois la merueille à noz futurs neueux,
 Et toy, dont les valeurs meritent plus d'un liure,
 Pourrois de siecle en siecle eternellement viure.

EPitaphe de feu monsieur le Baron
 d'Angueruacques.

LE iour que ce grand Duc animoit ses souldars
 De se montrer vaillans pour le salut de France,
 Le Comte de Brissac, mais bien le second Mars,
 Grauoit son nom au Ciel par le fer de sa lance.

Le Baron d'Angueruacque imitant bien ses pas
 Poussa mille ennemis dessus la riue noire.
 Mais le cruel destin. enuiant son trespas,
 Il porta deuant Dieu son Trophée de gloire.

Iamais vn plus discret, vaillant, aimable & doux,
 Ne contempla des Cieux, la lumiere doree.
 Son corps gist au cercueil, son loz vit entre tous,
 Son ame est au repos d'eternelle duree.

Fin des œuures de M. des Roches la Mere.

LES OEUV-



LES OEUVRES

DE M. DES ROCHES

DE POETIERS LA

FILLE.

Epistre à sa Mere.



A MERE, ie sçay que vous
ensuiuât, ie pourroy suiure vn
exemple de vertu suiuy de biē
peu de personnes: mais pource
que ie ne puis vous imiter, ny
me tirer si promptement de la
multitude, à tout le moins en cecy ie fuiray la
commune façon de la plus grand part de ceux
qui escriuent, lesquels ont accoustumé de prier
les lecteurs d'auoir leurs œuures pour agrea-
bles, comme fils vouloient par leurs courtoi-
sies mendier les faueurs. Or quant à moy ie
leur donneroys volontiers licence de penser &
dire de mes escrits tout ce que bon leur sem-
blera, mais ie croy qu'ils n'ont point besoin
de ma permission. S'il y en a qui les reprennent
auecques iuste occasion, i'essairay de me corri-

ger tirant profit de leur censure: si quelques vns en iugent sans aduis & discretion, ie penserois estre sans discretion & aduis de m'arrester à leur iugement. Ils diront peut estre que ie ne deuois pas escrire d'amour, que si ie suis amoureuse il ne faut pas le dire, que si ie ne suis telle il ne faut pas le feindre: ie leur respondray à cela, que ie ne le suis, ny ne feins de l'estre: car i'escry ce que i'ay pensé, & non pas ce que i'ay veu en Syncero, lequel ie ne connoy que par imagination. Mais cōme il est aduenū à quelques grands personnages de représenter vn Roy parfait, vn parfait orateur, vn parfait courtilan, ainsi ai-je voulu former vn parfait amoureux: & si l'on dit que pour auoir pris exemple de tāt d'excellens hommes, ie les ay mal ensuyuis, ie diray aussi que les Roys estant personnes publiques, doiuent par leurs vertus estre l'ornement de leurs peuples, que les orateurs & courtilans ayant à paroistre deuant les grands ont besoing de se pouruoir de toutes perfections qui les fassent remarquer des sages & du vulgaire: mais Syncero ne veut plaire qu'à sa dame seulement, que i'ay formée à son patron le plus qu'il m'a esté possible, imitant nostre grand Dieu, lequel apres qu'il eut créé le pere Adam, luy donna vne femme semblable à luy. Beaucoup diront volōtiers que ie ne deuoy point escrire de quelque sujet que ce soit, mesme en ce temps que

nous voyons tant de Poètes en la France. Je ne veux faire autre responce à ce propos là , sinon qu'il y a bien assez d'hommes qui escriuent, mais peu de filles se messent d'un tel exercice, & i'ay tousiours désiré d'estre du nombre de peu: non pas que i'aye tant d'estime de moy, que de me vouloir parangonner aux plus excellentes non plus qu'aux moindres : car ie ne veux iuger de moy ny par audace, ny par vilité de cueur: au moins ie ne me sentiray point coupable d'auoir perdu beaucoup de temps à composer vn si petit ouurage que cettuy-cy, pource que ie n'y ay iamais employé d'heures, fors celles que les autres filles mettent à visiter les compagnies pour estre veües de leurs plus gétils seruiteurs, désirât qu'ils puissent deuenir dignes chantres de leurs beautéz, encores qu'elles ayent bien la puissance de se châter elles mesmes: toutesfois elles dedaignent de s'y prendre: approuuânt (ce croi-je) l'opinion de Zinzime qui ne pouuoit estimer les Gentils-hommes Romains pour estre bien instruits en la Musique à sauter & voltiger, pource que les seigneurs de Turquie faisoient faire tels exercices à leurs esclaués. Ainsi quelques vnés des Damoiselles de ce temps, sans vouloir prendre la peine d'escrire, se contentent de faire composer leurs serfs, attisant mille flâmes amoureuses dans leurs cueurs, par la vertu desquelles ils deuiennent Poètes mieux que fils auoient

LES OEUVRES

beu toute l'ode sacrée de la fontaine des Muses. Mais quant à moy , qui n'ay iamais faict aueu d'aucun seruiteur, & qui ne pense point meriter que les hommes se doiuent asservir pour mon service: i'ay bien voulu suiure l'aduis de la fille de Cleomenes qui reprenoit les Ambassadeurs Persans, dont ils se faisoient accoustrer par des Gentils-hommes , comme fils n'eussent point eu de mains. Aussi ie m'estimerois indigne de ce peu de graces que Dieu ma donnee par vostre moyen (ma mere) si de moymesme ie n'essayois de les faire paroistre: ce n'est pas que i'esperer me tracer avec la plume vne vie plus durable que celle que ie tien de Lachesis, aussi n'ay-je point quitté pour elle mes pelotons, ny laissé de mettre en œuure la laine, la foye, & l'or quand il en a esté besoing , ou que vous me l'avez commandé: i'ay seulement pensé de vous monstrier comme i'employe le temps de ma plus grande oisiveté, & vous supplie humblement (ma mere) de receuoir ces petits escrits qui vous en rendront tesmoignage: si vous en trouuez quelques vns qui soient assez bien nés, auoüez les fil vous plaist pour voz nepueux, & ceux qui ne vous seront agreables, punissez les à l'exemple de Iacob qui condamna la famille d'Isachar pour obeir à ses autres enfans.

DIALOGUE

Dialogue de Vieillesse & Jeunesse.

VIEILLESSE.



MA I S qui est ceste ieune folastre, couronnée de fleurs, qui court & faulte si allegrement? Elle tient vn lut en ses mains, dont elle accorde l'harmonie avec son chant, & bien souuent laisse tout pour se mirer: Helas! si elle sentoit partie des peines qui me suivent, que cela luy feroit tost oublier son allegresse. I E V. Je pense en moy tant de choses diuerses, que ie ne sçay laquelle commencer premierement. Vaut-il point mieux: ha nenny, ie m'en vais dire vne chanson, & puis delibereray du reste.

*Le beau printemps de ma ieunesse gaye,
Guerit d'amour la dangereuse playe:
De cet enfant le pouuoir plus qu'humain
Est soustenu par ma puissante main.*

*Que seruiroit que son ardente flamme
Brulast le sang, le cœur, le corps, & l'ame?
Si moy qui suis du monde l'entretien,
De ce grand mal ne tirois vn grand bien.*

G v

*Si vn amant depourueu de sagesse
Est dedaigné d'une sage maistresse,
Ie luy appren dix mille inuentions.
Pour paruenir à ses intentions.*

*Si vn amant depourueu de richesse
Est desprisé d'une riche maistresse,
Ie luy fay voir vn coulant fleuve d'or,
Et de Plutus le precieux tresor.*

*Mais ceux qui sont captifs de la vieillesse,
L'on ne scauroit animer leur foiblesse;
Mesme l'amour y sentiroit glacer
Son feu ardent, & ses flesches casser.*

VIEIL. Vrayement iusques icy ie m'estois contraincte d'endurer patiemment toutes ces petites vanitez, mais puis que c'est à moy, qu'elle en veut, ie luy demanderay pourquoy. I E Y. O Dieu ! qui ameine vers moy cette vielle decrepite avec le front de damas, & les yeux de verre ! il ne luy paroist aucunes dens en la bouche, le rhume les y a toutes fauchées, que veut elle faire de ce baston, est-ce pour la soustenir ou pour battre quelqu'un ? doy-ie fuir, nō, non, que me scauroit elle faire ? ie l'attendray : m'assurāt bien qu'elle se couroucera fort à moy, ie veux ayder à nourir son couroux. Par où commeceray-ie à la mettre en colere ? ie m'e vay parler à elle : Dieu vous gard, ma bonne mere, voulez vous dāser avec moy, &

ie diray vne chanſon. VIEIL. Allez, allez petite affectee, i'ay bien affaire de vous, ny de voz chanſons, vous auez tantost parle ſi deſuantageuſement de moy en vne, que ie vous en feray repeter bien aigremet. IEV. Toubeau, toubeau ne ſoyez pas ſi facheuſe, danſez ſi bon vous ſemble, & mettez repoſer voſtre cheual de bois. VIEIL. Ne vous mocquez point de mon cheual, il a plus de force que vous ne penſez. IEV. Ha! ie croy qu'il eſt fort gaillard, mais d'où l'avez vous eu? eſt-ce vn Genet d'Eſpaigne, ou vn Roſſin d'Allemagne, ou bien vne Hacquenee de Bretagne? VIEIL. Ie ne vous diray point d'où il eſt, vous ſuffiſe que vous le pourrez ſentir à voſtre domage. IEV. Comment bonne femme, ſeroit-il bien de la race des cheuaux de Diomedes, qui repaiſſoient de corps humains? ſi ie penſoy cela, ie m'iroy bien toſt d'icy. Toutesfois ie me doute plus volontiers qu'il eſt parent du cheual Seian, car il mena ſon maĩſtre à la mort, & cettuy-cy vous conduit à la voſtre prochaine. VIEIL. Qui vous a dit que ie ſuis proche de la mort, & ie vous aſſeure que vous mourrez auant moy, comme vous eſtes nee la premiere. IEV. Me voulez vous ainſi faire croire que ie ſuis au monde auant vous, qui ſeriez bien mere de l'ancien Demorgorgon? VIEIL. Vous ſeriez doncques ſon ayeule. IEV. O vieille hideuſe! VIEIL. O ieune ſotte! IEV. Vous deſiez tantost

que j'estoy plus vieille que vous , & puis m'appellez ieune, ie pense que vous radotez. V I E I L. Ne vous desplaise, j'ay dict que vous estiez nee avant moy, nō pas que vous fussiez plus vieille, fil estoit necessaire que ce qui est le plus ancien vieillist, l'eternité tomberoit en decadēce. I E V. Si vieillir est vn commencement de perir, vous estes pres de vostre fin comme ie vous ay dict. V I E I L. Je ne vieillly point, car ie suis toujours vieille, & l'estoy mesme des le iour que ie naquy. Si j'auoy perdu quelque partie de ma force & yigueur, vous auriez raison de tenir tels propos. I E V. Vous ne fustes donc jamais autre. V I E I L. Non. I E V. Ah mal-heureuse qui vous ressemble. V I E I L. Escoutez, si vous me fachez ie me vengeray de vous. I E V. Et que me scauriez vous faire? V I E I L. Je vous chastiray de ce baston si rudement que voz blonds cheueux perdant leur teinture, se changeront d'or en argent, voz dens d'yuoire en Ebene, vostre beau teint deuiendra tēny, & la lumiere de voz yeux estainte. I E V. Je ne vous crain pas beaucoup, scachant bien qu'un age moyen vous empesche d'aprocher de moy, pource qu'il est toujours opposé entre nous deux, comme le prin-temps, & l'automne entre l'hyuer & l'esté. V I E I L. Cest age moyen me donne le moyen de vous nuire, car il est Fourrier qui merque pour moy les logis où vous demeurerez, & bien souuent

souuent que ie suis ennuyee de vostre orgueil, ie le haste de vous chasser des belles personnes, en qui vous estiez presque adoree, de sorte que vous estes contrainte de vous retirer chez quelque laideron. I E V. Soit que nous demeurions avec beaux, ou laids, tousiours ie leur plais, & tousiours vous les faschez. V I E I L. Il est vray que ie suis penible à quelques vns pource qu'ils ont mal vſé de vous, en vous donnant pour compaignie les voluptez desordonnees, qui sont causes, d'ot ils souffrēt après les extremes douleurs, pour lesquelles ie reçoÿ blasme sans en estre coupable. Voila donc l'origine de leurs maux & des miens, s'ils eussent eu la ieunesse moderee, ils sentiroient la vieillesse paisible. I E V. Vous reprenez autrui des fautes que vous faictes, sçait on pas bien que vous estes haye, pource que vous derobez toutes beautez, & toute gaillardise, d'une affection trop pire que celle des autres latrons, car ils peuuent vser de l'argent qu'ils prennent, & vous ne sçauriez que faire des graces que vous emportez. V I E I L. Aussi n'en veux-je rien faire, que les chasser de place en autre, mais ceux qui sont excessifs m'auancent de passer chez eux. I E V. Voire dea, & si traictiez vous la terre innocente, comme les citoyens d'elle, après que ma faueur l'a reuestue de robe neuue, & que ie luy ay faict produire toutes sortes de fleurs, herbes & fruiets pour la

nourriture de ses enfans, aussi tost vous la des-
pouillez, & luy ostez cruellemēt sa robbe, mes-
mes pres de l'hyuer. VIEL. Mes effects ne luy
sont pas moins necessaires que les vostres. Et
tout ainsi que le seigneur fait enclore dans l'ar-
che de Noé vn pair de toutes sortes d'animaux,
afin de se perpetuer apres le deluge, ainsi i'en-
clos au sein de la terre durant la rigueur du
froid, les semences de ce qu'elle doit produire
en autre saison: & si pour vn temps ie ne la ren-
doy espargnante, elle ne pourroit apres estre li-
beralle. IEV. Voila comment vous estes cause
de sa chicheté, ainsi que moy de sa liberalité:
c'est ce qui vous rend odieuse, & qui me faict
tant agreable. Or voyez donc combien l'on
me doit preferer à vous. VIEL. Mon Dieu
que vous auez de gloire, & ne sçavez vous pas
bien que nous sommes creatures d'un mesme
Createur, qui nous a faict venir au monde tou-
tes deux pour mesme fin? IEV. Je sçay bien ce-
la: mais de toutes les parties qu'on trouue en vn
tout, il y en a tousiours de plus excellentes les
vnes que les autres, voire iusques au corps hu-
main on dict le cœur, & les poulmons estre
parties nobles, à la difference de la ratelle, & du
foye. Quant aux exterieures, ce seroit mal faict
de comparer la main, & le pié, à l'œil & la bou-
che, pere & mere de la Philosophie: aussi ne
voudrois-je pas faire comparaison de vous à

moy, bien que nous soyons toutes deux à un
mesme maistre qui nous a commandé de main-
tenir (moyennant son ayde) le mode en son pre-
mier estre, vous pour despecer ce que ie fay de
tout vostre pouuoir, moy pour luy donner vne
force tousiours renaissante : ainsi ne sommes
nous iamais oisues. V I E I L. Vrayement vous
ne l'estes pas à parler, au-moins si vous auez au-
tant de raison que de parolles, vous triomphez.
I E V. Ay-ie dict quelque propos qui vous sem-
ble deraisonnable depuis que ie parle à vous?
V I E I L. Ie ne sçay, selon que vous exposerez ce
que vous auez dict tantost, ie feray iugement
de vous, pourquoy appelez vous l'œil & la
bouche, pere & mere de la Philosophie? I E V.
Et vous pourquoy demandez vous, à sçauoir
le plus digne vsage de ce dont vous ne pouuez
vser: car n'ayant ny lumiere aux yeux, ny dens en
la bouche, vous ne sçauriez getter vn regard, ny
prononcer vne parolle ferme. V I E I L. C'est le
sens de la parolle qui la rend ferme, & non pas la
prononciation, pource dictes si bon vous sem-
ble, ie n'osteray point la grace de voz propos en
les redisant. I E V. Et bien donc ie le vous diray
pour me despecher de vous: au parauant que l'on
veit aucune science escrite, l'œil esleuant sa clari-
té vers les celestes feux, lisoit en la carte du Ciel
le pouuoir admirable du Createur de l'vniuers:
de là s'engendra la Philosophie qui reueillant les

premières puissances de l'ame, la rédit desiruse de rechercher le souverain Dieu, en qui demeure la vraie sapience: depuis ceste ame estât remplie d'une infinité de belles conceptions les enfant heureusement par la bouche: mais Adieu bonne femme, ie m'en vois, cest trop demeuré en vn lieu. VIEIL. Escontez vn peu sil vo^s plaist. I E V. Ie ne puis. O la belle troupe de filles que voila ie me vay ranger entr'elles. VIEIL. C'est vne chose estrange de voir que tout le monde me fuit ainsi pour fuiure la ieunesse, mesme ceux qui ne l'ont pas en eux, la cherchent en autrui encores qu'elle les fuye: ils n'ont point souuerance de ce qui est dict par le Sage, Que trop mieux vaut le chien viuant que le lyon mort, ieunesse est morte pour eux, ils ne la scauroient iamais recouurer, & moy ie seray tousiours viue pour les conduire entre les mains de la Parque. Or ce-pendant que mon aduersaire est caressée de toutes ces belles Dames, ie m'en vay cacher en quelque lieu solitaire, attendant que ce soit à mō tour d'ē receuoir les faueurs, ie voy là vne Eglise où il ne paroist aucun, il vaut mieux que ie m'y range pour dire mes oraisons sans crainte que personne m'y vienne chercher, veu ma laideur horrible, dont ie veux descrire quelque chose pendant qu'il m'en souuient, pour ce que bien souuent, i'oublie de me connoistre.

Je ne m'estonne pas si ma face hideuse
 Si mes yeux enfoncés, si ma voix depiteuse,
 Font tant d'horreur au monde; Et ne m'estonne pas
 Si me voyant de loing tant sale & decrepite,
 Plustost que d'aprocher, chascun se met en fuite
 Pour s'esloigner de moy plus viste que le pas.
 Qui ne me hayroit, quand ma forte foiblesse
 Derobe la frescheur de la belle ieunesse,
 La disposition des plus sains & gaillards,
 La vaillance & l'honneur des braves Capitaines,
 Le pouuoir des grands Rois, que malgré eux ie traines,
 Les voulant enroller aux nombres des vieillards.

Si i'ay peu ruiner la haute Pyramide,
 Les grands murs, le Colosse, & le lieu d'où sans guide,
 D'un peloton de fil on ne pouuoit sortir.
 Le pourtrait de Iupin, le tombeau de Mausole,
 Le temple de Diane, & si d'une parole,
 Le puis des plus puissans, la puissance amortir.

Doit-on s'esmerueiller si ie suis ennuyeuse,
 Doit-on s'esmerueiller si ie suis odieuse,
 Veu que tousiours ie pille, & si ne garde rien.
 Je derobe sans fin les beautez & la grace,
 Que ie rends à nature affin qu'elle en reface
 Et maintienne le monde en son ordre ancien.

Pour mille fois mourir & mille fois renaistre
 Rien pourtant ne se perd, toute chose a son estre,

En esprouuant tousiours ses diuers changemens,
 Mais ceux que le plaisir, douce ame de la vie,
 Entretient & cherist me rendent plus haie
 Refusant d'obeyr à mes commandemens.

IE V. Maintenant que la vieillesse est absente de moy, & qu'elle ne peut me reprendre d'aucune chose que ie die, ie veux conter à ces Dames quelque secret que i'ay apris d'elle: mais toutes-fois on dira que ie suis vne grande babillarde qui tire les propos des vns pour les redire aux autres, ie pense que ie feray mieux de ne le dire point qu'à moy: doncques ie proteste de le celer à tous sil m'est possible, fors qu'à ma pensee.

Je ne l'ay dit qu'à moy, & si ie me deffie
 Que moymesme vers moy face tour d'ennemie
 Declarant vn secret que i'ay pris sur ma foy:
 Je ne le diray pas, mais le pouray ie taire?
 Doncques ie le diray: mais se peut il bien faire
 Que ie vueille trahir & mon penser & moy?

Or sus ie le diray, non feray ha ie pense
 Que ne le disant point ie perdray patience
 Si ie le dy aussi, i'y auray grand regret:
 Si ie ne le dy point, ie seray en grand peine
 Mais quoy? si ie le dy ie suis toute certaine
 De ne pouuoir iamais r'appeller mon secret.

*Je ne le diray point de peur de m'en desdire,
 Vrayement ie le diray, cela que peut il nuire?
 Je ne le diray point de peur de m'en fâcher
 Je le diray pourtant, qu'est-ce que i'en doy craindre?
 Je ne le diray point, il faut aprendre à feindre,
 Un secret perd son nom qui ne le peut cacher.*

Dialogue de Vertu & Fortune.

VIÈRE P. V. mon amy ansh zinfot

BON iour Fortune, il y a long temps que ie vous cherche pour vous supplier de faire quelque chose en ma faueur. **F. O. R.** Je ne vous cherche point Vertu, ny ne veux rien faire pour vous, car vous auez accoustumé d'empescher tous mes desseins & de ruiner vne grand partie de mes ouurages. **V. E. R.** Escoutez, or si ie vous cherche, ce n'est pas que i'aye besoing de vous, ie m'appuie de toutes parts sur moy mesme, sans flechir d'un costé ny d'autre, & pource ie n'ay que faire d'un ayde estragere. **F. O. R.** Vous ne deuez donc point employer vainement voz pas pour me venir trouuer puis que vous n'auiez que faire de moy. **V. E. R.** Je n'ay que faire de vous, mais i'ay affaire à vous pour vous présenter vne requeste qui vous sera autât honorable qu'à moy agrea-

ble si vous plaist de l'accorder. F O R. Et qu'est-ce. V E R. C'est que ie vous prie de traicter doucement ceux qui me fauorisent & vous en ferez dorénuant beaucoup plus estimee. F O R. Vrayement vous auez bone raison de vouloir reformer les abus. Allez, allez, gouuernez vous à vostre fantasie & me laissez gouuerner à la miene. V E R. Les Egyptiés auoient yhe loy. F O R. Ie n'ay que faire d'eux ny d'elle, & m'estonne comment vous vous en souciez, vëu qu'ils ont faict si peu de cōte de vous. Il me souuient que i'enfermay Sesostris dans vne maison où il eut brulé sans vous qui conseillastes à la Roynie sa femme de le sauuer par la perte de ses enfans, & toutesfois elle ne vous feit point apres edifier vn temple comme les Romains à la fortune feminine pour l'amour de Volumnia. V E R. L'edifiez mes temples sacrez dedans les ames vertueuses, & ne demandez autre sacrifice que la volonté: mais si vous eut pleu tantost de me prester la vostre, ie vous eusse raconté vne loy d'Egypte laquelle condamnoit en peine ou amende celuy qui voyant faire mal ne se mettoit en deuoir de l'empescher. Voila parquoy i'essaye de vous adoucir enuers les bons, afin que vous soyiez plus humaine à leur humanité. F O R. Mais ie vous prie allez entretenir diuinement la diuinité de ceux qui vous ont en reuerence, vous ne ferez pas fort empeschee à contenter si peu de gens: quant à moy ie

moy ie veux tousiours prendre mes plaisirs accoustumez tournant incessamment ma rouë, ie veux abaisser les plus grands comme i'ay faict Dyonisius, ie veux hausser les plus petits comme i'ay fait Agatocles, ie suis Royne des hommes & veux disposer d'eux entierement, ceux mesme qui vous obeissent, encores sont ils subjects à moy. VER. Ouy bien leurs richesses, mais non pas leurs personnes. FOR. Je puis disposer de leurs vies autant que de leurs biens, ie fey precipiter Ægee dedans la mer, pource que la nef de son fils n'auoit point changé de voile, & sauuay Arion le tirant des ondes impetueuses en vn port de salut. VER. Encôres que vous ayez puissance sur les richesses & la vie, vous ne commandez pas à la raison. FOR. Ha vraiment ie la vous quitte faictes en bien vostre profit, ie pense que vous n'aurez pas beaucoup de sectateurs. Mais ie vous prie regardez voz pieds vous les voirrez apuyez sur vn cube dont la forme se rapporte à vn element seul, & si pourrez voir tournât les yeux vers moy que ie suis esleuee sur vne boule ronde faicte à l'imitation de tout ce grand vniuers: Ces deux figures montrent cōbien mô pouuoir est plus que le vostre, puisque ie maîtrise presque tout le monde & que vous n'en auez pas la quatriesme pattie à gouverner. VER. Je ne doute point de vostre puissance, mais ie suis marrie dont pouuât faire ce qu'il vous plaist

vous faictes mal plustost que bien. FOR. Je tiens pour bien tout ce que ie fay, puis que ie le veux, mon plaisir est ma loy. VER. Mon deuoir est la mienne, escoutez, que ie parle à vous. FOR. Je n'ay pas loisir. VER. Demeurez vn peu sil vous plaist. FOR. Je ne veux point, laissez, vous me ferez tomber. VER. Nô feray dea ie vous soustiendray? Or voyez comment vous auez tantost exposé à vostre aduanrage, ce qui vous est desauantageux: car estant soustenuë par vne boule ronde, & vn baston rompu, vous estes à toute heure en danger de tomber. FOR. C'est tout vn, ie repren tousiours nouvelle force en tombant comme faisoit Anthee, mais vostre pillier est plus seur que le mien: Ouy vrayemēt ie ne le sçauois faire tomber. VER. C'est pource qu'il est faict à la similitude des autels. FOR. Si est-ce que les autels sont bien quelques fois abbatus, le pays de Poëtou en rend bon tesmoignage principalement sa maistresse ville, où il n'en resta pas vn en son entier. VER. Helas vous dictes vray. FOR. Ils furent demolis en despit de moy, pource que bien souuent ils me seruoyēt d'appuy, ceux qui les ruinerent estoient ennemis des vertus & des lettres, ils auoyent seulemēt ie ne sçay quel vain masque de religion apparente moins religieuse en effect que celle qu'ils monstroient de vouloir reformer: aussi feirent ils bien connoistre qu'ils estoient guidez par auarice, & non point par de-

uotio: car ils s'adresserent premieremēt aux the-
fors faignant de vouloir retrancher les ceremo-
nies, comme celuy qui voulant corriger la pom-
pe d'Apollon, & celle d'Esculape, osta la ro-
be de l'un, & la barbe de l'autre: mais ie prie
Dieu que ce qu'ils deroberent dans cette pau-
vre ville leur soit comme l'Or de Toulouse, aux
soldats de Cepio. FOR. Ie suis bien contēte qu'il
adiene ainsi quand ie les auray esleuez vn peu
plus hauts, afin que le saut leur soit plus diffi-
cile à prendre. VER. Non ie vous supplie, ne les a-
busez point d'auātage, vous auez trop fait pour
eux, aussi bien ne vous en sçauēt ils point de gré,
mais aidez moy doreśnauāt à deffēdre Poētiers;
ie ne seray pas enuers vous ingrate de ce plaisir,
& suiuant la coustume des Spartins sacrifics aux
Muses esperant que nostre bien-faict ne sera pas
enseuely dedās l'oubly. FOR. Ouy, mais de tout
ce que nous ferons de bien l'honneur vous en
fera donē & ie demeureray sans louange. VER.
Nō feray ie vous en asseure, tout ainsi que les an-
ciens auoient appris de faire vn mesme temple à
Pollux & Castor, encor' que Iupiter fut pere de
l'un, & Tyndare de l'autre, ainsi veux ie que nous
soyons honorees toutes deux ensemble, com-
bien que ie me reconnoisse pour la tres-aymee
fille de Dieu, & vous pour sa seruāte. FOR. C'est
la raison que i'obeisse à la fille de mon maistre:
mais fortune peut elle faire quelque chose de

raisonnable. Je crain demeurant avecque vous de perdre mon nom & d'oublier mes effects ordinaires. V E R. Ha que vous n'avez garde, aussi bien ne vous ay-ie pas cherché à ceste intention, c'est pour m'ayder à garder Poëtiens que ie vous demande, & pour estre nuisante à ceux qui luy voudroyét nuire: Car faisant mal selõ vostre aduis à ceux qui luy en veulét faire, vous ferez biẽ: cõduisez dõc toutes leurs entreprises au reboürs de ce qu'ils desirent: cependant venez ouyr vne Oraison que ie veux presenter à Dieu, & vous l'accõpaignerez d'un autre s'il vous est agreable.

*O seigneur dont la providence
Tient tout en son obeïssante,
Prestez nous, ô Dieu souverain,
Vostre heureuse & puissante main.*

*Afin que nous puissions deffendre
Ce peuple icy qui veut espandre
Sa vie, son corps, & son cœur,
Sacrifiez pour vostre honneur.*

*Ayez soing des femmes gentilles,
Gardez bien les pudiques filles,
Preservez les hommes aussi
Qui de voz bontez ont souci.*

*Si quelque ennemy se travaille,
Pour ruiner nostre muraille,*

*Si quelcun cherche les moyens
De surprendre noz Citoyens.*

*Accablez le de la tempeste,
Qui punit la parure teste
Et le cœur superbe & selon
Del'incredule Pharaon.*

*J'ay dict, fortune, vous plaist il de dire? F O R.
Ouy dea ie suis contente de vous accompagner
à si bon œuure.*

*Dieu qui sans estre meü, mouuez tout ce grād mōde,
Conduisant arresté, la course vagabonde
De tant de feux luisans, ornement de voz Cieux:
Regardant assure, tous les hommes en craincte,
Plaise vous d'exauser vne priere sainte
Qui procede d'un cœur humble & deuotieux.*

*Seigneur bien que ie sois inconstante & volage,
Si est-ce que ie rends continuel hommage
A vostre maiesté, reconnoissant tousiours
Que de vous seul ie tiens mon sceptre & ma regence,
Qu'il vous plaist de me voir constante en inconstance,
Et me nommer Fortune au variable cours.*

*Si mes faueurs estoient de plus longue duree
La foy que l'on vous doit seroit mal-assuree,*

*L'on ne penseroit plus que vous fussiez l'Estant,
L'on oublieroit du tout à vous faire service
Ce monde deviendrait escole de tout vice,
Voilà pourquoy, seigneur, ie change en vn instant.*

*Ie me monstre par fois & superbe & maligne,
Ie devien tout soudain gracieuse & benigne:
Mais tout ce que ie fay c'est pour vous obeir,
Pourveu que ie vous sois humble & obeissante:
Ie veux que l'on m'appelle & traitresse & meschante
Et ne me deplay point de me faire hair.*

*O Dieu si mes effects vous sont pour agreables,
Accordez sil vous plaist mes requestes semblables
A celles de Vertu: veuillez mettre à repos
Nostre pauvre Poetiers, & si quelcun s'apreste
De l'oser assaillir, qu'il sente sur la teste
La tuile que Pyrrhus sentit dedans Argos.*

Et bien. Vertu, estes vous satisfaiete? V E R.
Ouy en partie, & le seray du tout sil vous plaist
aussi bien faire que bien dire. F O R. On diroit
que vous estes en defiance de moy. V E R. Non
suis, car vostre desasseurance m'assure, vous avez
accoustumé d'arrester fort peu de temps en vn
point, si bien qu'ayant desia fait beaucoup de
mal à nostre Poëtiers i'espere qu'à l'aduenir vous
luy ferez meilleure. F O R. Mais pourquoy en
estes vous si curieuse. V E R. Pource que ie suis

reuersee de quelques vns qui demeurent dedans.

FOR. Je croy qu'ils ne sont pas en grand nombre.

VER. Le nombre des bons n'est iamais grand, aussi dict on que celuy qui veut demeurer avec les vertueux cherche la solitude: or combien que ie sois honoree de peu, ce peu vaut beaucoup.

FOR. Quant à moy ie ne pense estre aymee de personne du monde, ceux mesmes ausquels ie fay le plus de bié ont opinion qu'il est tout cause par leur propre valeur, comme ce Capitaine Grec à qui ie rendoy les villes pendât qu'il dormoit, & toutesfois il me desauoüa, disant que ie n'auoy point de part en sa victoire, mais ie me végé bié de luy, car depuis il n'executa beau fait.

VER. Vous fraudez bien souuent l'esperance de ceux qui vous aiment, cela est cause dont quelques vns d'entre eux dissimulent l'affectiō qu'ils vous portent, pource qu'ils ne sont point assurez à quelle fin ils seront conduits par vous, de moy ie reçois tous ceux qui me cherchēt quand bien ils m'auroient deprisee, comme Polemō, ie ne laisse pas de leur tendre la main. FOR. Pource que vous avez tousiours esté bonne vous pouvez seurement demeurer telle, ie voudroy bien maintenant vous ensuiure s'il estoit en mō pouoir, mais ie crain si ie me depose de mon autorité pour deuenir meilleure d'estre plus iniurree que Sylla quand il se fut démis de la Dictature, & de receuoir maintes offences de ceux

qui pensent estre offencez par moy . VER. O Fortune mamye, sil vous plaist d'amender d'ores-nauant vostre condition, que ie vous conduiray biẽ en vn lieu de seur accez, où vous serez humainement receuẽ par vne excellente personne qui me fauorise beaucoup, vous serez là sauuee de tous dangers demeurant aupres de moy, & n'aurez plus la peine de tourner continuellement vne rouẽ, comme le miserable Ixion. FOR. Ma peine m'est agreable, & me semble que vous deuriez plustost dire que ie tourne ma rouẽ, comme les intelligẽces font tourner les Cieux. VER. Le mouuoir des cieux est proufitable & celuy de vostre rouẽ dommageable: ainsi l'vn est bon, pource qu'il ayde & conserue, l'autre mauuais, pource qu'il gaste & ruine. FOR. Si ne pouuez vous nier que faisant mal aux vns, ie ne face bien aux autres, tout ainsi que le soleil, lequel donnant le iour à ceux qui nous sont opposez nous faict les nuicts par son absence, mais ie voy bien que c'est, vous estes enuieuse sur mon pouuoir, pource que ie fay bien & mal, & vous ne pouuez faire que l'vn des deux. VER. Si i'estois enuieuse ie ne serois point Vertu, car l'enuie est vn grand vice, n'ayez donc point telle opinion de moy sil vous plaist, & ne pensez point estre digne de plus d'estime pour faire bien & mal, l'ennemy du genre humain seroit en cela de moitié de louange avec vous: quant à ce que vous m'arguez

m'arguez d'impuissance disant que ie ne puis faire mal, ie prens vn tel blasme pour louange, & si nous demeurons quelque tēps ensemble i'espère que vous connoistrez mon pouuoir, mon deuoir, & mon vouloir, estre tellement vnis qu'ils ne seront iamais separéz. **FOR.** La douceur de voz propos m'a si bien gaignee, que ie voudroy n'estre iamais separée d'auec vous. **VER.** Vous ferez bien de fauoriser quelquesfois de vostre presençe ceux qui me chassēt, afin qu'ils ne soiēt pas mal-heureux de tout poinct. **FOR.** Ha ie proteste de n'aymer iamais ceux qui vous haïssent, & si pour vn temps ie me montre amiable enuers eux, ce sera pour leur faire sentir apres ma rigueur plus aspre. Pour ce des maintenant menez moy ou bon vous semblera, & vous assurez que ie n'ay rien de plus cher en ce monde que le desir de vous obeyr. **VER.** Pour cette heure gardons Poëtiers comme nous auons delibéré, cependant il se presentera quelque bonne occasion pour vous offrir à l'excellence dont ie vous ay parlé, laquelle nonobstant vostre defaueur est montée par mon moyen iusques à vn tel degré, que vostre grâdeur ne scauroit pas beaucoup accroistre la sienne. **FOR.** Il ne faut donc point que ie me presete là de pœur d'estre mesprisée. **VER.** Mais vous en ferez plus digne de prix: car vous gagnerez de l'honneur en donnant du profit, & possible que vous resiouissant d'vn si beau gain

vous aurez enuie d'vser tousiours de vous mes-
me par discretion, esleuant les plus vertueux.
P. R. A la verité ie me fay tort de favoriser les
hommes de peu de valeur, mais afin qu'il ne m'a-
uienne plus de faillir ainsi, ie veux doresnauant
suiure voz pas, seachant bien qu'il vaut mieux
estre guidee par vn clair voyant, que de conduit-
re vn grand nombre d'au'eugles, & ainsi est il
en loy & d'icelle plus de raison & de sens.

Dialogue de la Main du Pie & de la Bouche.

MON Dieu que i'ay d'occasions de me plain-
dre de mon maistre, ie travaille tant ordi-
nairement pour luy, & toutes fois il fait si peu
de compte de moy, que sans me donner aucun
habillement il me fait demeurer l'este au chaud,
& l'hyuer au froid, encore ce villain Pie est si
bien accoustre. Le P. Vrayement ieusse escou-
te patiemment ta plainte, essayant de te recon-
forter, mais ores ie te connoy si malicieuse, que
tu te lamente plus de mon heur que de ta mise-
re. La M. Ha mignon, que tu parles bien a ton
aile, cependant que ie travaille tous les iours a
filer la laine ou la foye, dont tu es vestu, ou bien
a descouper les escarpins, dans lesquels tu fais
les caprioles deuant les Dames. Le P. Comment

ne me reprocherois tu mes fautes si tu les pou-
uois connoistre quand mesme tu me reproches
ce que ie fay de bien? Or dy moy fil te plaist
qui t'aporteroit la laine, la loye & lors si le ne
te l'allois querir? La M. Qui rendroit l'or clair
& pur sinon moy, qui suis maistresse des arts.
Le P. Dy que tu en es seruante, afin de parler plus
seurement; car l'esprit les inuente, & te com-
mâde de les executer comme il luy plaist. Ainsi
tu ne fais rien que par obeissance, tes actions ne
sont point guidees par discretion ny par raison
qui soit en toy. La M. Et que scais tu que c'est de
raison toy qui es tant estoigné d'elle, ie croy que
nature voyant combien tu luy estois contraire,
la voulut rager en l'vne des extremittez du corps,
& toy à l'autre. Le P. Ce fut pour t'en priuer du
tout, tu as bien ouy dire comment les ardens
raiz du soleil eschauffent la terre quand il est vis
à vis du Cancre ou du Lyon; cependant toutes
les froideurs se retirent en la moyenne regio de
l'air, ainsi la raison qui est le soleil de l'homme
demeurant au Ciel de son cerueau, esclaire tous
mes effects, & toutes les folies se retirent en toy
ou apres de toy. Quel pie, hormis celui de Phi-
loctete, fait iamaïs perdre l'ayie à son maistre? ou
il s'est trouué mille mains qui ont fait perdre
mille vies à mille hommes, & beaucoup d'autres
fussent peris par la faute de leurs mains si ma-
diligence ne les eust sauuez. Pource doncques

ne trouue point estrange si l'on me faict plus d'honneur qu'à toy, souuiens toy que Mercure a des Talonnières dorées & ne porte point de gans. La M. O meschant ! ose tu bien te comparer aux ailes d'un Dieu toy qui faisois naguères du Philosophe ; ne sçais tu point que ceux qui s'eleuent seront abaissez ? Le P. Au fort, on ne me sçauroit mettre plus bas que ie suis, mais ie te prie de n'estre plus enuieuse sur mon estat, considere que si l'on me donne chausses & souliers ce n'est pour ornement, seulement c'est pour me preseruer des fanges, des pierres & des espines qui se trouuent aux chemins. Aussi le maistre à qui nous sommes doit auoir grand crainte de me perdre : car il n'a partie sur luy qui luy soit plus necessaire que moy. La M. Je veux bien que tu saches que ie luy fay plus de besoing que toy, il ne sçauroit porter vn morceau dans la bouche, si ce n'estoit par mon moyen. Le P. Qui va querir de quoy manger sino moy ? La M. Et pèses tu que pour quelque necessité ie ne me meisses pas bien à cheminer ? Le P. Essaye. La M. Je le veux. Le P. Mais tu demeureras donc en bas come moy soustenant tout le corps par la force de tes bras comme ie l'ay soustenu. La M. Je l'entens ainsi. Le P. Si n'est il point bon de se mesler d'une chose qu'on ne sçait pas faire, donne toy garde ie te prie qu'il ne t'aduienne comme à Phaëton quand il voulut conduire le char emprunté. La M. Tu faisois tantost co-

paraïson de toy à Mercure & maintenant tu te compares au Soleil. Le P. Nô fay point, mais ie te compare à son fils: or voyons donc comment tu te porteras en ton nouveau mestier: ô Dieu que tu travaille! ô Dieu que ie crain que tu me faces prendre le faut! La M. Non feray, non, tiens toy bien seulement. Le P. Escoute qui est-ce qui nous mehace. La M. C'est la bouche de nostre maistre, mon Dieu que ferons nous, La B. Et qu'est cecy, qu'est cecy, quel mesnage faictes vous canaille que vous estes? Voulez vous pervertir l'ordre du Createur qui nous a mis les yeux en la plus haute partie de nous, afin que par eux nous vissions ses plus excellentes oeuvres: sus sus que chascun de vous se range en sa place accoutumée & me dittes qui a commencé ce desordre. Le P. C'est la main, qui se plaignant de sa conditiô enuie l'honneur que vous me faites. La B. Mais qu'est-ce qui luy manque pour son traictemēt à cette ingratitude? le Seigneur à qui nous sommes n'est pas plustost leué, qui la passe sur la teste qui est la plus noble partie de luy, & bien souuēt luy faict tenir vn peigne d'ynoire pour luy agencer les cheveux. La M. C'est pour luy faire seruice. La B. Se trouuant aux compaignies des sçauans ou des seigneurs, tout ce qu'il voit de remarquable il le declare à sa main qui bien souuēt le met par escrit. La M. C'est pour luy faire honneur. La B. S'il voit quelques belles Dames il veut que sa main leur oste le

chapeau en les saluant. La M. C'est pour luy faire plaisir. La B. S'il est au temple il leue ses mains vers le Ciel pour faire ses oraisons. La M. C'est pour adoucir Dieu enuers luy. La B. Sil est à table la main est tousiours la premiere au plat. La M. C'est pour son proffit. La B. S'il est couché au lit la main est le plus du temps sur sa poietrine. La M. C'est pour sa santé. La B. S'il est apporté de l'argent elle est la premiere à le toucher, le conter, & le serrer souz la clef, comme seule gardienne, si bien que nous autres n'en pouuons auoir que par sa grâce. La M. Il faut que mon maistre se sèrue de moy en cela, pource que nul autre de vous est propre à cet office: mais vous ne contez pas aussi que bien souuent ie suis employée aux choses les plus viles & deshonestes que lon scauroit pèser. La B. Mais vous ne cotez pas aussi que vous estes incontinent lauee & parfumee d'eau de senteurs. Et ie vous supplie puis que vous songez tant aux maux que vous auez, pensez aussi vn peu aux biens que vous receuez tous les iours, ne vous ennuyez point de vostre fortune presente, mais essayez de la rendre meilleure & sans enuier les accoustremens du pie que vous mesme luy auez donnez, regardez d'en prendre pour vous, nous en serons tous bien aises car nous desirons viure en paix scachant bien que les querelles des citoyens causent la ruine d'vne ville; aussi les débats qui pourroient aduenir entre

nous causeroiét la perte de nostre maistre. Ayôs donc esgard à son profit plus qu'à nostre particulier, & nous asseurons que le bien de luy seul est celuy de nous tous. Le P. Vrayement nous deuons croire ce que nous dict la Bouche. La M. C'est vn grand cas que tu veux tousiours parler sans qu'on t'en demande. La B. Pié, ce n'est pas la raison que vous entreprenez rien sur elle, vous deuez penser que vous luy estes inferieur: & vous Main, bien que vous soyez plus haute, n'en deuez pourtant plus audacieuse, car vous estes serue aussi bieu comme luy: reconnoissant donc que vous estes d'vne mesme condition aidez vous l'vn l'autre, & vous accordez amiablement ensemble. La M. Je suis contente de suivre dorefnauant voz bons enseignemens, & vous remercie de la peine que vous avez prise pour accorder noz débats, ie ne veux plus querreller avec toy Pié mon compaignon, & si tu as affaire de moy, ie suis à ton commandement soit pour te lauer, ou pour te chauffer. Le P. Ha ie vous remercie humblement, ie suis bien aise d'ot vous estes en si bon propos, quant à moy vous me trouuezerez tousiours prest pour vostre service, si il vous plaist faire prouision de gans ou d'anneaux. La M. Bien, bien ie le veux, mais que la Bouche ait ordonné du pris, car ie ne veux rien faire que par son conseil.

Dialogue de la Pauvreté & la Faim.

IOuy dire l'autre iour que Iupiter faisoit vn banquet aux nopces d'une Nymphé qu'il a d'autre fois aimée, & bié que ie n'y eusse pas esté conuée si me mis-je en chemin pour y aller, pesant que ie trouuerois aux dernières tables quelque lieu pour te renger, Faim mamie. F. A quoy tint il d'oc que vous ne m'appellastes pour vous y accompagner? P. Je vouloy scauoir quel il y faisoit premierement, craignant de t'y mener en vain. F. Comment fustes vous receüe? P. Helas le plus mal du monde, tout aussi tost que ces Dieux & Deesses m'aperceurent, ils commencerent à fuyr ferrant leurs ioyaux: Iupiter cacha son sceptre Venus sa ceinture, Mercure ses Talonnières, Apollo sa Harpe, & Amour ses traits: disant tous que Pauvreté estoit mal seure. F. Et quoy? Amour vous craint il, scait il pas bien que vous estes sa mere? P. Ha mamie il feint de ne le scauoir pas, il fut le premier à dire en me chassat que ie troubloiy toute la feste, & que sa fille Volupté seroit contrainte de s'enfuir si ie demouroy long temps là, pource qu'elle & moy ne pouuons nous accorder ensemble. P. Amour ne vouloit pas que vous fussiez reconnue pour sa mere

mere. P. Aussi ne l'eusse-je pas dict. F. Pensez vous qu'il eut esté en vostre puissance de le taire? vous l'eussiez auoué vostre fils, & ses subiects l'eussét à iamais desprisé: car vous n'avez point de vaisseaux d'or à luy donner pour fonder vne statue semblable à celle du Roy Amasis. P. Il est vray que ie n'ay pas l'or à commandement, mais i'ay bien quelquesfois la raison qui m'empesche de dire ce qu'il faut taire. F. Si dict on communément que les femmes abondent en paroles, & manquent de raison. P. Qui dict ce propos sinon des hommes lourds & grossiers? lesquels n'osans frequenter les femmes gentilles & bien apprises, de crainte qu'elles les estiment tels qu'ils sont, cherchent bien souuent celles qui plus leur ressemblent, & par l'importunité de leurs folles questions les contraignent de respondre moins bien qu'elles n'ont coustume de faire en leurs propos communs: puis apres ils faignent d'auoir opinion que toutes parlent de mesme, & qu'elles ne sçauoient si peu dire qu'il n'y en ait trop: mais ie n'ay gueres veu de femme qui par ses leures soit perie, où il s'est trouué vne infinité d'hommes, qui pour auoir trop causé, ont causé leur ruine. Si la Lyonne d'Athenes n'eust appris à se taire ayment mieux trencher sa langue que declairer ceux qui vouloient estaindre la tyrannie, elle n'eut pas merité statue de Bronze, dont elle fut honorée apres sa mort.

F. Vous parlez de l'antiquité, peut estre qu'il ne s'en trouue point maintenant de si parfaicte, cōme celle que vous venez de nommer. P. Dieu vueille qu'il ne s'en trouue iamais qui rende vne si miserable preuue de son vertueux silence, mais croy assurement que celles qui parlent bien se scauent bien taire aussi, & que l'on en peut voir au monde d'autant excellentes qu'il y en eut iamais. F. Dictes moy sil vous plaist qui elles sont, & en quel nombre. P. Le nombre en est si grand que ie ne le scauroy nombrer, toutes fois i'ē connois vne qui seule a plus de grace que toutes les autres ensemble, & parlant de celle là c'est parler de toutes celles qui meritent quelque louange. F. Qui est son nom? P. Je le veux voiler de l'honneur du silence, craignant en le disant de le prophaner, te suffise d'entendre par moy qu'elle se rend admirable par la vertu de ses mœurs, la gentillesse de son esprit, la grandeur de son sçauoir, & la douceur de ses propos. F. Parlez vous souuent à elle? P. Quelques fois à son huis. F. Entrez vous point en sa maison? P. Non pas pour y demeurer, car ie luy serois ennuyense, & ie ne veux pas la molester, quand biē il seroit en mon pouuoir: mais comme il aduint à mon fils lors qu'il voulut blesser les Muses que les voyant si ententues à diuers empeschemens il perdit tout courage de les offencer: ainsi moy regardant de loing les honnestes exercices de

cette vertueuse Dame, ie perds toute volonté de luy porter nuisance, pource que ie reconnoy en elle grande partie des excellentes conditions de mon ancien hôte Aristide: il est vray que ie suis presque autant haye d'elle que ie fus aimée de luy, & toutesfois ie ne laisse point de l'honorer. F. Puis que vous avez si peu d'accez vers elle, à grand peine y ferois-je receue. P. Havrayment ie ne te conseille pas d'y aller, elle sçait commander à toy & à toutes autres passions. F. O que ie hay la rencontre de telles personnes craignant d'y trouver le repas d'Epimenide. P. Elle dict communément que vertu sans fortune est trop debile, & fortune sans vertu trop volage, pource elle les inuoque toutes deux ensemble, afin d'estre preseruee de toy & de moy. F. Bien, laissons la doncques en paix, & regardez quel logis il vous plaist de prendre pour aller dîner. P. He Dieu où veux tu que j'aille? ie suis tant foible que ie ne puis me soustenir. F. De moy ie suis fort dispose & marche bien allegrement, allons nous en chez Porus, peut estre qu'en faveur de vostre commun fils, il nous fera quelque bien. P. Mamyé il ne faiet point semblant de me connoistre, ny de m'auoir iamais veue. F. Peut estre ne luy souuiet il pas d'auoir eu vostre accointance, mais dictes luy maintenant, la memoire luy en pourra bien reuenir, au-moins sil n'estoit yure. P. Il n'estoit pas yure non, quel-

que chose que l'on die, le Nectar qui est vn diuin
bruuage n'a point coustume d'enyurer, comme
le vin fumeux qui trouble les sens, & la raison:
mais comme il aduint que ceux qui furent sur-
pris disant mal du Roy Pyrrhus, controuuerent
pour toutes excuses qu'ils estoient yures, & qu'ils
en eussent bien dict d'auantage si le vin ne leur
eut failly. ainsi Porus ayant honte dont sa lasci-
ueté l'auoit conduit vers moy pauvre coquine:
dist qu'il auoit trop beu, voulant par cette fau-
te donner excuse à vne beaucoup plus grande.
F. Et bien, puis qu'il n'estoit pas yure, il vous re-
connoistra donc. P. Ouy, mais il me fera chasser
à coups de baston, sçais tu pas bien que les riches
sont quasi tousiours superbes? P. Où voulez vo-
us donc aller? P. Je veux m'asseoir à quelque porte
comme i'ay accoustumé. F. Maudit soit il qui
vous y accompagnera. P. Tu y viendras souuent
maugré toy encor' que ie t'en desire bien loing,
car ie m'assure que c'est toy qui me rends si
odieuse. F. Mais c'est par vous que ie suis mise-
rable, si vous ne vous trouuiez iamais où ie suis,
on me satisferoit de meinte sorte de viandes.
P. Ha mal-heureuse! ne sçais tu pas bien que les
riches auaticieux te font beaucoup pire traite-
ment que les autres? F. Et où dois-je donc aller
pauvre que ie suis? P. Va t'en à la Court & te sieds
à la table des seigneurs. F. O, o, ils sont trop di-
ligens à leurs repas, ils auroient tousiours diné

auant que ie fusse arriuee. P. Va doncques chez les Tresoriers. F. Je ne le veux point, car encor que bien souuent ils facent grand chere, ils sont quelques fois si attentifs au jeu, que pour luy ils fraudulent leur appetit de ce qui luy est deu. P. Va si tu veux voir les Iuges, & te mets dedans leurs cheres. F. Vostre conseil n'est pas raisonnable, il faut qu'un Iuge ait bonne ouye, & l'on dict qu'un homme affame n'a point d'oreilles. P. Te vaudroit il point mieux aller chez les Conseillers? F. Ils me conseileroient aussi tost de me retirer, vsant de leurs offices. P. Va te rager avecque les Aduocats pour apprendre leurs harangues. F. Ils ne diroient rien de bon en ma presence, les cornemuses ne rendent aucun son quand elles sont vuides, & les Aduocats ne peuent bien plaider quand ils sont affamez. P. Va t'en donc avecque les marchans. F. Noy feray pas pour y séjourner, car en peu de temps ie les rendroye si foibles qu'ils ne pourroient aller en marchandise, ny vsr de leurs trafics accoustumez. P. Et que t'en soucie tu? F. Si fay vraiment pource que tout aussi tost vous viendriez en campagne, & les empescheriez de me faire du bien, ores qu'ils en auroient desir. P. Penses tu que ie te sois tant ennemie? F. Ce n'est pas que vous ayez volonte de me nuire: mais vous leur feriez perdre le moye de m'ayder. P. Ha, a, que tu fais de mines pour vne chetiue belistresse, & va va te cacher dedas

la boëte de Pandore. F. Mais vous vieille pouilleuse, allez vous en cacher au fond du Tartare, aussi bien ne faictes vous que dommage au monde, encores moy ie suis quelques fois souhaitee des malades, & de ceux qui sont degoutez: ha que ie suis fachee de m'estre quelques fois accompagnee de vous, qui estes la haine & l'horreur de tous les homes! P. Il faut que la Pauvreté soit tousiours humble, pource ie respondray modestement & sans courroux, que si tu ne me suiuis iamaïs, ie ne serois pas tant haye comme ie suis, toutesfois puis que le sort m'a encheuee avecque toy, il faut que i'endure patiemment les incommoditez qui me viendront à ton occasiō: mais ie te prie de me fuir le plus que tu pourras, ie te fuiray aussi de toute ma puissance, encore aurons nous trop de temps pour estre ensemble: dy moy, où vas tu d'icy? F. Je m'en vay chez les paisans de Poëtou, il semble qu'ils viuēt de faim comme les autres en meurēt, depuis que la guerre m'y menā ie n'en ay gueres bougé. P. Ce sont mes logis ordinaires, il faut que i'y retourne: auant que ce soit peu de temps. F. N'y venez pas si tost doncques, attendez que j'aye aidé à manger leurs prouisions, afin que n'ayant plus rien que mettre sous la dent, ils perdent le desir de boire, car ils ont eu cette annee fort peu de vins. P. Va que Dieu te vueille cōduire, ie n'aresteray gueres apres toy. F. Ne vous hastez point tāt s'il

vous plaist on se passera bien de vous.

Dialogue d'Amour, de Beauté & de Physis.

MAis qu'est-ce que ie voy, quelle luisante splendeur se fait voye au trauers de mon bandeau: ha vraiment c'est la beauté si ie la puis tenir vne fois, ie ne la laisseray pas sortir aisément de mon pouuoir. **B.** He que ie suis mal-heureuse de m'estre venue ranger icy aupres du plus grand ennemy que j'ay en ce monde? Si maintenant ie ne suis aydee par la faueur de son bandeau qui me rende inuisible à luy, ie suis en danger d'estre prise: **O Dieu** ie pense qu'il me voit, il vole apres moy, où fault il que ie fuye? **A.** Où allez vous si tost beauté, ie veux parler à vous si vous plaist, attendez moy vn peu. **B.** Si vous ne voulez que parler, ie suis preste de vous entendre: Mais ie crain beaucoup plus voz mains que vostre bouche. **A.** Puis que vous n'avez point crainte de ma bouche, prenez au moins d'elle cette assurance que ie vous done, de ne vous faire point dommage. **B.** Par quelle puissance iurez vous de ne m'offencer point? dittes affin que ie sache en qui ie me dois fier. **A.** Je vous iure par mon arc. **B.** Et de quoy est faict vostre arc sinó de l'Ebene de mes sourcils, si vous ne craignez d'offe-

ser

car le tout de moy , à peine vous soucierez vous d'en pariurer vne partie. A. Je vous iure donc par mes traicts. B. Voire mais où prenez vous des traicts si ce n'est en mon visage ? A. Et bien ie iure par mon flambeau. B. Vostre flambeau ne prend son ardeur, ny sa clarté que du feu de mes yeux. A. Puis donc que ma puissance vient toute de vous, comment me craignez vous tant ? B. Et ne scauez vous pas biē amour que de moy-mesme on prend les armes par lesquelles ie suis blessée ? Les lacqs dans lesquels ie me treuve souuent prise sont de mes propres cheueux deguisez de telle sorte par la poësie des amans, que les voyant ainsi bien ordonnez ie les veux prendre & me sens prise d'eux qui trahissent leur innocente maistresse, la rendant captiue entre vos mains. A. Pleignez vous donc seulement de vous mesme, qui donnez à autrui le moyen de vous nuire, & non pas de moy. B. Je n'aurois point occasion de me plaindre ny de moy ny des autres, si ce n'estoit vous qui prenez en mon visage ce de quoy vous frappez les hommes, lesquels demeurans atteins regardent d'où vient le coup, & me voyant environnee de traicts & d'atraicts pareils à ceux qui les ont offencez, pensent que moy seule aye faict leur playe, & se veulent venger de moy seulement, pour ce faire prenant les traicts que vous leur auez tirez, ils me les retiennent, les vns empennez de papier escrit, les autres de

tres de courtoises parolles, les autres qui ont la pointe doree plus perffante que le fery l'acier : & toutes ces malicieuses cautelles leurs sont enseignees par vous. A. Je vous supplie beauté ne me donnez point le blasme du mal qui vous auient, quant à moy ie ne pense qu'à faire voir & admirer voz perfections : mais que n'allez vous demeurer dans ces grands Palais, vous y seriez plus assuree. B. Ha vrayemēt ce n'est pas là que ie puis estre seuremēt, Amour, il n'y a pas long temps que ie m'en allē voir la richesse, mais vous emplistes incontinent toute la maison de Courtisans, qui vouloient desrober mon hostesse & moy. A. Quel mal vous scauroient faire ceux qui vous prendroient, vous estes Déesse immortelle. B. Pensez vous point que la prison soit vn grand mal, bien souuent ie m'y trouue par la rudesse de ceux qui m'ont le plus humblement courtesee, & biē que ie sois immortelle en moy, si est ce que ie semble perir aux subjects où ie me suis mise estant cōtrainte de m'esuanouyr d'eux par la violence du temps, ou par le mauuais traitement de ceux qui me tiennent. A. Voulez vous que ie vous meine chez ma mere Penie ? beaucoup de gens ne vous iront pas chercher la denans. B. Nenny, ie vous remercie, ie ne scaurois pas demeurer long temps avec elle. A. Venez donc que ie vous cōduise en quelque autre lieu. B. Je n'ay que faire de vostre conduite, ne laissez

M.

pas de vous en aller, pensez vous que ie vueille estre guidee par vn aueugle? A. I'ay bien monstre que ie ne l'estoie pas en vous voyant, assurez vous qu'Amour voit tousiours fort clair en presence de la beauté; mais ceux qui aymen: les personnes laides & par leurs folies les estiment belles, sont veritablement aueugles, & me font tenir pour tel encores qu'il soit tres-faux; comme vous auez peu connoistre. B. Pourquoi donc portez vous ce bandeau sinon pour cacher l'imperfection de voz yeux? A. C'est vne de mes ruses; afin que me voyant en tel equipage, les hommes ne se desient iamais que ie leur puisse faire la guerre. B. Comment, vous estes donc vn traistre? ha ie m'en vay bien loing de vous. A. Non ferez pas si il vous plaist, & que vous sert il de fuyr, vous ne scauriez deuanter mes ailes. B. Allez allez, ne me suivez point, retirez vous: mais ie pese que ie vay a temps pour vous chasser d'aupres de moy la fille ainee du Createur tout puissant. Ouy vrayment, c'est Physis mesme, Dieu vous gard ma mere, ie vous supplie qu'il vous plaise me deliurer de cest importun, quelque part que ie sois tousiours il me cherche, & iamais ne me laisse. A. Ma bonne mere Physis, si iamais ie fey chose qui vous pleust, montrez le vous prie de m'en scauoir gre, commandez à celle cy qu'elle demeure tousiours avec moy, afin que ses graces me rendent plus agrea-

ble aux mortels. B. Ne permettez point cela ma mere. P. Escoutez mes enfans, l'un de vous n'a pas grand pouuoir sans l'autre: Toy beauté tu ne serois iamais bien veüe ny desirée sans amour, toy amour tu ne serois iamais prisé ny reueré sans la beauté. Pource donc mes enfans; que voz puissances sont tant vnies, vnissez voz volonteés, & demeurez paisiblement tous deux ensemble. A. l'en suis content ma mere. B. Et moy ie veux bien tousiours estre où sera l'Amour mais ie ne veux pas qu'il soit tousiours avec moy. P. Comment cela ma fille? B. Ie veux dire que iamais l'Amour ne se trouuera sinó aux endrois où il y aura de la beauté, mais la beauté sera bien quelquesfois aux lieux où il n'y aura point d'Amour. P. Et l'Amour ne doit il visiter q̃ les beaux? B. Ouy bien sil veut ma mere, ie ne m'en soucie pas, seulement ie vous supplie de m'assigner lieu où ie puisse demeurer sans luy. P. Va t'en où Diane est adree, & te cache souz le voile des saintes sœurs, Amour ne te cherchera pas là. B. O ma mere, il n'é bouge quasi, ie ne scaurois estre moins asseurée en lieu du mode, car la beauté moins veüe est plus ardemēt desirée. Mais ie m'en iray chez Pallas au moins sil vous est agreable, ainsi ie me sauueray de la tyrânie d'Amour par les liures, par les ouurages, & par les yeux de la Meduse. P. Or va donc ie le veux bien. A. Et moy n'oserois je y aller ma mere? P. Si tu y vas tu demeurras prisonnier, encore

que tu emprisonnes les autres. A. Bien donc i'attendray qu'elle en sorte. B. Et moy, ma mere, avec vostre congé ie m'en iray rendre en mon temple de franchise.

Dialogue de Sincero, & de Charite.

EXcusez moy si vous plaist (Madame) si ie pren la hardiesse de vous demander part en voz bonnes graces, ce n'est pas que ie les pense meriter, mais pource que suiuant leur nom & le vostre, elles se doiuent gratuitement donner, i'ay opinion que vous m'en ferez plus liberale, qu'à vn autre qui vous seroit moins prodigue de son affection. C. Comment Sincero, estes vous prodigue de la vostre, vrayement puis que vous estes si mauuais mesnager ie ne veux point loger mes graces chez vous, pource qu'apres auoir dependu vostre bien induement, vous pourriez perdre le mien aussi par vostre negligence. S. Ne craignez point cela, Madame, vous ne me verrez iamais peu soigneux de ce qui vous appartiendra, quand il vous plairoit de me donner partie des graces que ie demande, vous en auriez pourtant l'entiere disposition, car vous me possédez, & tout ce que ie possède. Or pource que ie n'ay rien qui ne soit vostre, & que ma

singuliere richesse est de me perdre en moy, pour me recouurer en vous, ayant laissé ma liberté dans voz beaux yeux soleils de mon ame, prodiguant enuers vous mon cueur & mes affections, ie fay comme ceux qui pour vn temps perdent la terre pour gagner les Cieux: aussi voz excellentes vertus & diuines beautez, m'ayant conduit au paradis de voz perfections me guident encore au Ciel dont elles tiennent leur origine. C. Vous m'estonnez plus de courtoisies que de raisons, depuis que vous auez commencé à me louer ie n'ay sçeu quelle contenance ie deuoy tenir, ny lequel estoit le plus seur pour moy de me taire, ou de parler: si ie parle, refusant les louanges que vous m'attribuez, il semblera que ie vueille vous donner occasion de contester d'auantage: si ie me tays vous penserez que mon silence auouë tout ce qu'il vous plaist dire en ma faueur. S. Il vous sera bien aisé, Madame, de vous oster de cette peine, & moy d'une beaucoup plus grande, vous n'avez sinon à respondre, & m'accorder tout ce que ie vous dy, & que ie demande. C. Pourueu que tous voz propos soient raisonnables, & vostre demande honneste i'en suis contente. S. Madame, ie perseuere toujours en mes premiers propos, & ma requeste premiere, demandant à voz graces, puis qu'il leur plaist bien quelquesfois de me conduire au Ciel qu'elles ne desdaignent non plus de me guider en

terre. C. Puis que vous ne pouuez encore vous guider en terre sans ayde d'autrui, comment vous mettez vous à vouloir rechercher le Ciel? S. Vous en estes cause (Madame) car i'y suis conduit par vous, & vous par moy. C. Si n'ay-je point souuenance d'y auoir iamais esté, mais possible m'en ferez vous reuenir la memoire me disant ce que i'aperceue de plus esmerueillable en ce voyage. S. Vous n'aperceustes rien de si parfait que vous. Aussi pource que vous estiez du tout empeschée à la cōtemplation de voz beautez & graces, elles vous engarderent de voir ce qui estoit présenté à voz yeux: quant est du iour ie ne vous en diray point vn seul, puis qu'il n'en passe aucun que vous & moy n'y soyons attiréz. C. Il me semble que vous ourdissez vne longue fable. S. Mais plustost ie declare vne pure vérité. C. Conte moy fil vous plaist ce nouveau miracle. S. Tout miracle se peut croire de vous (Madame.) Or ie m'en vay donc commencer à vous conter des merueilles de vous-mesme. On dict que de toutes les choses qui sont icy, les formes en sont au Ciel: il y a vne Idee du bon, il y en a vne du beau, il y a vne destinee qui apres la prouidence de Dieu ha le second pouuoir, cette cy ayant ordonné l'heure de vostre naissance, quand les Planettes plus benignes se regardoient d'un aspect amiable, elle appella les Parques, & leur commanda de mettre sur leur mestier la

plus belle vie qu'elles pourroient choisir. Les trois sœurs obeissantes à ce commandement, la nature par le vœu de son pere y mit la dernière main; & vous formant sur le pourtrait de la plus belle idée, elle vous rendit si accomplie qu'elle mesme s'en esmerueilloit. Mais elle fut beaucoup plus estonnée quelque temps après, pource que l'idée de vostre beauté, regardant de toutes parts, & n'y voyant rien qui luy fust si agreable que vous, desirant d'estre toujours en vostre compagnie se lia estroitement en vos bras, de sorte qu'il ne fut iamais possible de l'en retirer. Incontinent les Dieux s'assemblerent au conseil pour deliberer ce qu'ils deuoient faire, les vns estoient d'opinion qu'il vous faillloit retenir, mais la destinee si opposa, & Cloton auoit desia commencé à filer: les autres disoient qu'on vous pouuoit bien laisser venir en terre, puis vous en retirer soudain. Mais nature ne voulut permettre la prompte ruine d'un si bel ouurage: car elle mesme vous amena au monde, afin d'estre admiree par vos excellences. Depuis les Dieux, voyant leur demeure priuee de son plus riche ornement plainquirent infiniment leur perte, essayant de la reparer par un autre moyen, ils ouyrent dire que le fils de Venus estoit le plus excellent peintre qui se peust trouuer, & que pour tout pinceau, il s'aydoit de son trait seulement, ils enuoyerent querir ce petit Dieu, & luy

racontant leur peine, le supplierent d'y vouloir remédier, venant chercher en la terre vn pourtraict de ce qui leur auoit tant pleu au Ciel: aussi tost l'Amour se prépara pour obeir à ses yeux, mais ne trouuant à son grétable qui fust digne de tenir vostre belle figure, il sarresta long temps à regarder la sincerité de mes pées, & luy semblant que ie fusse assez propre pour executer en moy son intention, il engraua vostre beauté si viuement en mon cuer que voz rigueurs, ny le temps, ny la mort ne l'en scauroient effacer: ainsi l'Amour ayant logé vostre pourtraict dedans mon ame l'eleue au Ciel, afin que les Dieux vous regardant en elle, ne soient plus enuieux sur la condition des mortels: & voila, Madame, comment par la faueur de vostre beauté ie voisné les Cieux. C. Je croy plustost que par la faueur de voz propos vous portez mon nom au Ciel (Sincero) & que vous l'en raportez quand bõ vous semble. Or pource que vous desirez d'estre estimé amoureux & poëte, vous pouuez feindre sans en estre repris, & moy qui ne pratique ny avec la Poësie, ny avec l'Amour, ie puis seurement vous ouyr sans adiouster beaucoup de foy à voz parolles. S. Madame, puis que vous n'avez ny amour enuers moy, ny foy en mes paroles, ie n'ay pas occasion d'esperer beaucoup en vous: toutesfois moins i'ay d'esperance, plus ie desire qu'il vous auieñe comme à
me à

me à vostre Idee, & que deuenüe extrêmement
amoureuse de vostre pourtraict, il vous plaise
pour l'amour de luy m'aymer aussi. C. Si mon
pourtraict vous apportoit tant de bien comme
ie vous ay ouy dire, vous ne me feriez iamais au-
tre requeste, mais vous demureriez tres-con-
tent receuant vn si grand honneur à mon occa-
siõ. S. Madame, plus ie doy, plus ie veux deuoir,
afin que mes obligations surpassant tous moyes
que i'ay d'y pouuoir satisfaire, me facent pren-
dre & arrester vostre prisonnier. C. Et bien dõc,
comme à mon prisonnier; ie vous commande de
vous taire pour recommencer à parler vne autre
fois. S. Puis qu'il vous plaist, Madame, ie m'en
vays honorer le silence par luy mesme.

SONETS DE SINCERO A CHARITE.

*M*adame, voz beautez si parfaictement belles
Sont nees dans le Ciel, mais pource que les Dieux
Vous alloient regardant d'un œil trop curieux
Brulant dans la clarté de voz flames iumelles.

*Iupiter preuoyant les diuerses querelles,
Qui pourroient aduenir aux Citoyens des Cieux,
Vous feit venir icy, doux paradis des yeux
Qui peuuent contempler voz graces immortelles.*

*Et maintenant les Dieux irritez contre nous
Espris du feu d'amour, & d'un ardent courroux,
Mesme de Iupiter, deffient le tonnerre.*

*Et nous vont menaçant de mill' & mille morts,
Mais il faut brauement soutenir leurs efforts
Pour garder le tresor du Ciel & de la terre.*

*Las ie suis mort en moy, mais c'est pour viure en vous,
Charite: mon honneur, ma vie & ma lumiere
Vostre rare beauté des beautez la premiere
Tient mon esprit rauy d'un rauissement doux.*

*De voz cheueux dorez les agreables nœuds
Et de voz yeux diuins la rigueur humble-fiere,
Serrent tant doucement mon ame prisonniere
Que moymesme ie suis de moymesme ialoux.*

*Mon corps est enuiex de l'honneur de mon ame
Qui brule dedans vous d'une tant sainte flame,
Que d'un homme mortel ie deuens vn grand Dieu.*

*O bien-heureuse mort, cause de double vie!
Heureux amour qui fais que mon ame rauie,
Heureusement se meurt pour viure en si beau lieu.*

*Honneur de mes pensers, honneur de mes propos,
Honneur de mes escrits, Charite ma chere ame,
Charite mon soleil, ma singuliere Dame,
Royne de mon plaisir, douceur de mon repos.*

*Charite qui tenez mon cuer comme vn depos,
Mon cuer environné d'une si douce flame,
Et qu'un amoureux traict si doucement entame,
Que plus il est blessé plus ie me sen dispos.*

*Charite que ie sers, que i'honore, & que i'ayme,
Charite que ie tiens plus chere que moymesme,
Helas ie sens pour vous tant de pensers diuers.*

*Helas i'ay si grand pœur, chaste & belle Charite,
Que vous me connoissant de trop peu de merite
Desdaigniez mes pensers, mes propos, & mes vers.*

Bouche dont la douceur m'enchanté doucement
Par la douce faueur d'un honnesté sous-rire:
Bouche qui sousspirant un amoureux martyre,
Apaisez la douleur de mon cruel tourment.

Bouche de tous mes maux le seul allegement,
Bouche qui respirez un gracieux Zephire:
Qui les plus eloquens surpassez à bien dire
A l'heure qu'il vous plaist de parler doctement.

Bouche plaine de lys, de perles, & de roses,
Bouche qui retenez toutes graces encloses,
Bouche qui recelez tant de petits Amours.

Par voz perfections, o bouche sans pareille,
Je me perds de douceur, de crainte & de merueille
Dans voz ris, voz sousspirs, & voz sages discours.

Penser qui m'es plus doux, que les fleurs à l'Abeille,
Et le soleil aux fleurs, penser en qui ie voy
L'angelique beauté qui me desrobe à moy,
Ravi par les soupirs d'une bouche vermeille.

Penser de mes esprits l'agreable merueille,
Penser de mes pensers le seigneur & le Roy:
Penser heureux, penser qui commande ma foy.
Serue de la douceur d'une voix n'ompareille.

Penser mon cher mignon, ma faueur, mon plaisir
Penser que ma Charite a bien daigné choisir
Pour renger un portraict de sa beauté exquise.

En luy representant son exquise beauté.
Fay luy paroistre aussi ma ferme loyauté,
Afin que me prenant elle demeure prise.

O que j'ayme voz yeux doux tirans de ma vie,
Et que j'ayme voz mains qui m'ont pris & lié.
Que j'ayme vostre poil blond crespé & delié
Qui tient dedans ses laqs ma liberté rauie.

Vous tenez tellement ma raison asservie
Par vn regard meslé de honte & de pitié,
Voz mains serrent si fort le nœud de l'amitié
Et vostre poil doré si doucement me lie:

Que plustost que sortir de ma captiuité,
Que plustost que manquer à ma fidelité,
Que plustost que faillir à si digne maistresse,

Je veux mourir cent fois en ma douce prison
Laisant ma liberté, ma vie & ma raison
Dans voz yeux, dans vos mains & vostre blonde tresse.

Prin-temps aporte fleurs, dont la riche peinture
Imite la couleur de la robe d'Iris,

Prin-temps suivy du ieu, de la dance & du ris
Qui folatre tousiours dans ta gaye verdure:

Prin-temps fils du soleil cher mignon de nature,
Delice des humains qui doucement nourris,
Tant & tant d'animaux, qui fussent tous peris
Sans tes herbes & fleurs qu'ils ont pour nourriture.

Prin-temps honneur des prez, des chāps, & des iar-
Quand tu baise les doigts delicats & rofins [dins
De ma belle Charite en pillant les fleurettes.

Oeilladant la splendeur de ses diuins regards,
Tu deuieus vn esté pauvre, tu brule & ards
Admirant le parfaict de ses beautez parfaites.

Vrayement ie reprendrois vostre œil de trahison,
Mais ce n'est pas bien faict que d'accuser son maistre,
C'est faict encores pis de receler un traistre
Et le tenir enclos en si douce prison.

Charite voz beaux yeux, seigneurs de ma raison
Cachent amour dans eux, le tirant y veut estre
Afin d'estre plus seur, plus fort, & plus adextre,
Receuant la faueur de si belle maison.

Après qu'il m'a tiré mainte & maintes sagettes,
Après qu'il m'a lancé maintes flammes secretes
Je meurs & repren vie au brasier allumé:

Ainsi l'unique oiseau qui brule dans sa flamme
Reprend corps de son corps, & ame de son ame.
Renaissant par le feu qui l'auoit consommé.

Ma nef au gré des vens dedans l'onde poussee
Erroit de toutes parts quand vostre heureuse main,
Piteuse de mon mal me retira soudain,
En me sauuant des flots de la mer courroucée.

Follement auégé d'une erreur insensée
Monstrant que la raison m'estoit donnée en vain.
Je me laissois guider d'un erreur incertain
Lors que vostre bel œil arresta ma pensée.

Maintenant ie mourrois en mon cruel tourment,
Mais de voz doux propos le doux enchantement
De cet aspre douleur promptement me delie.

Ainsi le saint honneur de voz perfections
Conduisant sagement toutes mes actions
Commande sur mes sens, mes pensers, & ma vie.

Belle plustost les eaux enflameront la terre
Et le feu glacera les fructs, herbes & fleurs,
Les aueugles plustost ingeront des conleurs,
Et plustost sans verdeur on verra le l'hyerre.

La paix sera plustost moins bonne que la guerre,
Venus ira sans grace, & l'Amour sans douceurs,
Les Princes seront serfs, & les serfs Empereurs
Qui frapperont les Dieux avec le tonnerre.

Plustost seront les Cieux à la terre pareils,
Plustost aparoiſtront mill & mille soleils,
Dans le centre profond de cette lourde masse,

Plustost seront tousiours les hommes sans courroux,
Tous les pensers plustost se liront en la face,
Que ie puisse iamaïs aymer autre que vous.

Ce qui me rend pour vous le cuer tant allumé,
Charite mon doux feu, c'est qu'une mesme flame,
Embrase vostre cuer, vostre esprit, & vostre ame,
Et que ie suis de vous uniquement aymé.

Ie me sens très-heureux de me voir estimé
Par voz doctes escriſ, & connoy bien, Madame,
Que vous pouuez or dir vne excellente trame
Qui rendra par voz vers mon renom animé.

Alceſte racheta de son mary la vie,
Voulant mourir pour luy, mais vous avez enuie
De racheter la miene avec plus heureux sort.

Pource que sans mourir chaste, ſçauante, & belle
Vous filez pour nous deux vne vie immortelle
Qui vaincra les efforts du temps & de la mort.

*Je confesse vrayement que l'Amour sçait biẽ peindre
Et non pas Sincero, car ie vous sens trop mieux
Graue dans mon cueur qu'en mill' & mille lieux,
Où i'ay tant essayé de pouuoir vous depeindre.*

*Helas ie ne scay rien que me douloir & plaindre,
Charite mon soucy, les flambeaux de voz yeux
Ont versé dans les miens tant d'esclairs radieux
Que ie brule tousiours sans me pouuoir esteindre.*

*Ily a fort long que ces flambeaux ardans
M'eussent toút consommé tant dehors que dedans:
Mais vne froide pœur qui veut que ie languisse
Me rend glacé, craignant que voz perfections
Desdaigneuses de voir tant de seditions,
S'enuolent dans les Cieux avecques la iustice.*

CHANSON.

*Je sens vne froide crainte,
Qui me glace tout le cueur,
Je crain que mon amour sainte
Esprouue quelque mal-heur:
Iamais d'un diuin presage
L'homme sage,
Ne doit estre desdaigneux,
Ny peu soigneux.*

*Charite ma douce vie,
Las i'ay songe de vous voir
En vn marbre conuertie,
Sans parler & sans mouuoir:
Et que vostre face belle*

Estoit telle,
Qu'elle n'auoit de sentiment
Aucunement.

Je pensois estre semblable
Au grand Dieu pere du iour,
Quand il plaignoit miserable
Son infortuné amour,
Allors qu'une escorce verte
Tint couuerte
La cause de son prier
En vn Laurier.


Ainsi ma chere maistresse
Soupirant aupres de vous
Je vous plains, ie vous caresse
Et vous veux taster le poux:
Mais vous estes froide & blesme
Et moy mesme
Desireux de vous toucher
De rien Rocher.

Ayant perdu ma semblance
Je ne regrette sinon
De n'auoir plus de puissance
De chanter vostre beau nom:
Pource qu'une froide pierre
Clost & serre,

*Ma voix, ma langue, & le son
De ma chanson.*

*Comme la triste Niobe
Voyant tuer ses enfans,
Sent le cuer qu'on luy derobe
Ainsi (maistresse) ie sens
Et ma parolle, & ma vie
Deffaillie,
Ne me restant que la foy
Que ie vous doÿ.*

AUTRE CHANSON.

 *HERE maistresse
A vous seule i'adresse,
Les plus doux sons
De mes humbles chansons.*

*Mon cuer malade,
Blessé par vostre œillade,
Est adoucy
Par les chansons aussi:
Vne chanson amoureuse
D'une peine langoureuse
Allege le soucy.*

*L'Amour est maistre
Qui rend un homme adextre,
Pour inventer
Et proprement chanter
L'art Poëtique,*

Et la douce Musique
D'un pauvre Amant
Appaisent le tourment.
Et bien souuēt de sa peine,
Rēd sa Dame plus certaine
Qu'en pleurāt tristement.

Les saints Prophetes
Et les diuins Poetes,
Chantoient leurs vers
En mille chants diuers:
Ainsi ie chante
La beauté qui m'enchanté,
Et la douceur
Qui captive mon cueur,
La vertu d'une Charite
Que i'ay dedans l'ame escrite,
Sa grace & sa valeur.

Fin des vers de Sincero à Charite: S'ensuiuent
ceux de Charite à Sincero.

IE veux que Sincero soit gentil & accord,
Né d'honnestes parens, ie veux que la Noblesse
Qui vient de la vertu orne sa gentillesse,
Et qu'il soit temperant, iuste, prudent, & fort.
Ie veux que Sincero m'ayme insqu'à la mort,
Me retenant du tout pour vniue maistrresse,
Ie veux que la beauté avecques la richesse
Pour le fauoriser se trouuent d'un accord,

Je veux en Sincero une douce eloquence,
 Vn regard doux & fin, une graue prudence,
 Vn esprit admirable, & vn diuin sçauoir.
 Vn pas qui soit gaillard, mais toutes fois modeste,
 Vn parler gracieux, vn agreable geste,
 Voila qu'en le voyant, ie desire de voir.

Sincero mon desir, & mon cœur & ma vie,
 Excusez moy de grace, & ne vous offencez,
 Si poursuiuant le cours de mes vers commencez,
 L'accompagne l'amour avec la ialousie.

Sincero mon desir ie n'en iamaïs enuie
 D'aymer autre que vous: mais aussi ne pensez
 D'aymer autre que moy, & ne vous auancez
 De chercher autre nœud que celui qui nous lie.

Ne vous arrestez point au propos enuieux
 Qui veulent reformer la grace de voz yeux,
 Leur finesse & douceur, ne sont dignes de blasme.

Leur finesse demonstre une sincerité:
 Leur douceur represente une sincerité:
 Car les yeux, Sincero sont fenestres de l'ame.

Dites moy Sincero, que c'est qu'il vous en semble,
 Dites si c'est mon œil qui vous a retenu
 Ou mon cœur, ou ma bouche, ou si l'un est aduenu
 Pource que i'ay uni leurs trois forces ensemble.

Mon œil dit que mon cœur estoit tout en un trèble,
 Ma bouche sans discours, & qu'il a soustenu
 Luy seul tous les efforts de ce Dieu inconnu,

O ij

Qui d'une sainte amour saintement nous assemble,
Mon cueur iure qu'il s'est pour le vostre changé
Et que luy seul vous tient à nostre amour rangé,
Ma bouche maintenant veut affermer pour elle.
Que si ce n'eust esté son gracieux accueil
Ny la force du cueur, ny la force de l'œil.
N'eussent peu arrester cette flâme nouvelle.

Puis que le ferme nœud d'une amitié tant sainte,
Vous doit unir à moy, faictes vostre deuoir
D'égaller voz vertus à vostre grand sçavoir
Et que ce ne soit point une aparence feinte.

Si vous estes meschant, las ie seray contrainte,
De vous abandonner: car ie craindroy d'auoir
Un amy vitieux, & ie ne veux point voir
Mon honneste amitié compaignie de la crainte.

La vertu seulement rend l'homme bien-heureux,
Soyez donc sil vous plaist de vertu desireux
Suivant de l'ypsilon la moins commune adresse.

Faictes que la raison commande à voz desirs,
En esperant de moy les honnestes plaisirs
Que l'on doit esperer d'une chaste maistresse.

Amy ie ne sçaurois rompre ce doux lien,
Ce doux lien d'amour, dont vous me tenez prise,
Aussi ne veux-je point faire telle entreprise
Puis que tous mes efforts, n'y seruiroient de rien.

Ie vous aime & honore, & voy assez combien
La troupe des neuf sœurs sur tout vous fauorise,

Mais si dessus voz mœurs on faict quelque reprise
Le blasme n'en sera non plus vostre que mien.

Pour vous retirer donc de l'école du vice,
Je voudroy ressembler une sage Melice
Et vous pouoir conduire en plus heureux sentier.

Pour les fautes d'un serfon s'en prend à son maistre,
Et si vous estes mien, ou desirez de l'estre,
Soyez donc, Sincero, en mœurs pur & entier.

Si ie veux m'acquiter on ne me doit reprendre
De ce dont est repris le prodigue donneur,
Qui depend follement & richesse & honneur
Sans esperer le bien qu'il en pourroit attendre.

Receuant un amour, un amour ie veux rendre
A vous mon Sincero, & confesse mon heur
D'auoir sceu rencontrer un si rare sonneur
Pour nostre affection dignement faire entendre.

O ie doy vous aymer pour trois occasions,
Pource que vous m'aymez, pour voz perfections,
Pource que ie vous suis liee de promesse:

Et vous payant ainsi ie ne vous donne rien,
Que pourrois- ie donner, vous estes tout mon bien,
Vous estes mon honneur, mon plaisir, ma richesse.

Mais d'où vient, Sincero, qu'estant si loing d'ici,
Vous ne m'escriuez point, la douce souuenance
De nostre chaste amour, est elle en oubliance?

N'avez vous plus de moy pensement ny souci?

Vrayement si i'apperceoy que vous soyez ainsi,

*Volage & indiscret, vous n'aurez la puissance
De me vaincre en oubly, car par vostre inconstance
Je veux estre inconstante & le seray aussi.*

*Doncques si vous m'aymez, pensez que ie vous ayme
Autant comme mon cœur, autant comme moy mesme:
Mais si vous ne m'aymez ie ne vous ayme point,
Si vous me haïssez, ie hay plus que la rage,
Je hay plus que l'enfer, vostre mauuais courage,
Ainsi l'amour me blesce, & la hayne me point.*

*Vous voyant exposer aux dangers de la guerre,
Helas i'ay si grand pœur que vostre amoureux nœud,
Soit trenché par le fer, que vostre amoureux feu
Soit esteint par le feu de ce double tonnerre!*

*L'importune les Dieux, du Ciel & de la terre,
De l'air & des enfers, ie fay maint piteux vœu,
Espérant vous ayder & delier un peu
Les liens de la pœur qui tient mon cœur en serre.*

*Et sil m'aduiant bien tost par la faueur des Dieux
De vous reuoir icy, doux plaisir de mes yeux,
A l'heure vous pourrez me donner deliurance,*

*A l'heure vous pourrez m'affranchir de la pœur,
Qui va tyrannissant vostre cœur, & mon cœur,
Puis que le vostre en moy fait tousiours demeurance.*

*Si ie connois en vous quelque imperfection,
Si ie connois en vous quelque penser volage,
Si ie connois en vous un superbe courage,
Qui mesprise le cours de vostre passion:*

Si ie connois en vous vne presumption,
Grande peste des cœurs que l'on met en seruage,
Si ie vous voy changer de mœurs & de langage,
Vous me voirrez bien tost manquer d'affection.

Si vous m'estes constant, ie vous seray constante,
Si vous voulez changer, & bien i'en suis contente,
Cherchez vne autre amie & moy vn autre amy:

Cherchez vne maistresse honneste, aymable, & belle,
Et moy vn seruiteur sage, accort, & fidelle:
Car ie ne veux iamais que l'on m'ayme à demy.

Sincero mon doux feu, si i'ay peu attirer
De voz perfections, vne amitié non feinte,
Et si i'ay doucement esconté vostre plainte,
Craignant que vostre mal peut croistre ou empirer.

Dittes moy si vous plaist, qui vous peut retirer
De mon affection inuiolable & sainte?

Auez vous point senti quelque nouuelle atteinte,
Qui pour vn autre amour vous face sousspirer?

Et que peut-ce estre donc qui de moy vous esloigne?
Mais ne seroit-ce point que le Roy de Pouloigne,
Vous eut faict oublier vostre amoureuse foy?

Hâ mon Dieu que ie crain que cet excellent Prince,
Pour honorer de vous sa nouuelle Prouince,
Vous derobe à la France, à l'amour, & à moy.

S'il est vray, Sincero, que la perseuerance
Demeure dedans vous, si vous auez tousiours,
Dans la bouche mon nom, dans l'esprit mes amours,

Dans les yeux mon pourtraict, au cueur mon aliance,
 Faictes le moy connoistre avec plus d'assurance
 Sans me laisser conter les heures & les iours,
 Et composer en moy mille fascheux discours
 Pensant & repensant à vostre longue absence.

Le terme est ia passé que vous avez promis
 De retourner icy visiter voz amis,
 Qui vous peut empescher de faire ce voyage
 Sinon faute d'amour? doncques sil est ainsi,
 Je quitte vostre bouche, & vostre esprit aussi,
 Voz yeux & vostre cueur inconstant & volage.

Iamais, mon Sincero, ie ne prendray plaisir
 De vous assuiectir à des loix rigoureuses,
 Ha vrayement ie hay trop ces ames languoureuses
 Qui sans cause d'espoir renforcent leur desir.

Je vous scauray bon gré sil vous plaist de choisir
 Le temps le plus commode aux ceuures serieuses:
 Mais ne me racontez voz plaintes amoureuses
 Sinon quand vous serez aux heures de loisir.

La plus grand part du temps demeurez à l'estude,
 Puis quand vous serez las de vostre solitude,
 De raisonner en vous, & de penser en moy.

Allez voir le Palais, & la paume, & l'escrime;
 Et les Dames d'honneur, de vertu, & d'estime,
 Gardant tousiours l'amour, l'esperance, & la foy.

Ouurez moy Sincero, de voz pensers la porte,
 Je desire de voir si l'amour de son traict,

Vous:

Vous engrave aussi bien dans le cœur mon pourtrait
Comme vostre beau vers à mes yeux le raporte.

Je ne veux pas pourtant, que hors de vous il sorte,
Ny que par la faueur d'un gracieux attrait,
Vostre cœur soit iamaïs d'auec le mien distrait,
Pour bruler d'une flamme, ou plus douce, ou plus forte.

Ouurez d'oeil vous plaist: ha mon Dieu ie me voy,
Ha mon Dieu que de bien, que d'honneur ie reçoï
Après que vous m'avez par mille vers chantée,
Je me voy dans voz yeux, & dedans voz escrits,
Et dedans vostre cœur, & dedans voz esprits,
Par la Muse, & l'amour si bien representee.

Chanson de Charite à Sincero.

QUAND ie suis de vous absente,
Sincero mon beau soleil,
Je n'ay rien qui me contente,
La nuit ie pers le sommeil:
Le iour ie fuy la lumiere
Et mes tristes yeux enclos,
Prisonniers de la paupiere
Ne sont iamaïs en repos.

Je n'aime de la prairie
Le bel email precieux,
Ny la campagne fleurie
Ne scauroit plaire à mes yeux:
Je suis tant melancholique

Que les plus gracieux sons,
Et la plus douce Musique
M'ennuyent de leurs chansons.

Je ne veux ouyr personne
Pour discourir ou parler,
Je n'entens rien qui resonance
Que ma plainte dedans l'air:
Mes compaignes qui s'ennuient
De mon amoureux esmoy,
Toutes depites s'enfuient
Et se retirent de moy.

Je suis du tout negligente,
Des liures & du resueil,
Ma main n'est plus diligente
Qu'à représenter mon dueil;
Pource qu'ell' ha de costume
Suivant mon commandement,
De tenir papier & plume
Pour descrire mon tourment.

Jamais on ne me voit rire,
Jamais on ne m'oït chanter,
Incessamment ie sousspire,
Et ne fay que lamenter:
Je n'ay bien, plaisir, ny ioye,
Sincero mon cher souci,
Jusqu'à ce que ie vous voye
Je seray tousiours ainsi.

Responce au dernier sonnet de Charite.

REGARDEZ vous en moy, Charite ma Deesse,
 Regardez vostre front, heureux siege d'amour,
 Regardez voz beaux yeux, ma lumiere, & mon iour,
 Qui commandent mon cuer d'un œillade maistresse.
 Regardez l'or frisé de vostre blonde tresse,
 Regardez voz sourcils courbez d'un demi-tour,
 Regardez mille traicts recelez à l'entour
 Pour servir le tyran de ma ieune allegresse.
 Mais sur tout regardez vostre gracieux ris,
 Qui par sa grand' douceur ouvre le Paradis,
 Ou veulent demeurer les bien-heureuses ames:
 Ha n'y regardez plus, Madame, car j'ay pœur
 Que vous reconnoissant si parfaite en mon cuer,
 Vous mesme ne brulez dans voz propres flammes.

La Rose à Charite.

JE ne voy fleur qui tant m'agree
 Comme faict la Rose pourpree,
 La Rose fille d'Apollon
 Honneur des vers d'Anacreon,
 Qui de la Rose cramoisie
 A decoré sa Poësie,
 Pource que sa fraiche couleur
 L'a garanty de la douleur
 De sentir la fureur Bacchique.

Auec la fureur Poëtique.

Mais pour semblable occasion

Je ne luy porte affection,

Car ne beuuant que de l'eau claire

Pour cela ie n'en ay que faire:

L'ame son beau pié verdissant,

L'ame son beau chef iaunissant,

L'ame sa fueille Cinabrine,

Teinte du sang de la Cyprine

Qui colora dans ce beau mois

Le blanc yuoire de ses doigts,

Tirant la Rose printaniere

De sa demeure constumiere,

Et la prenant d'autorité,

Pensant que sa diuinité

Deut excuser si grande offence:

Le Rosier estoit en deffence

Gardant son tresor precieux:

Venus d'un bras audacieux

S'efforçoit tousiours de le prendre.

Mais pour vouloir trop entreprendre

Elle souffrit punition

De sa grande presumption,

Gastant sa peau doüillette & blanche

Voulant piller la Rose franche:

Vrayement Rose mon cher souci,

Je t'ayme d'auoir peu ainsi

Te deffendre d'une Deesse,

Rose mon cuer, ta gentillesse

Me faict craindre de ne pouuoir,
Enuers toy faire mon deuoir.

Mais excuse moy ma mignonne
Si ce que ie puis ie te donne
Ie sçay, Rose, que mes faneurs
Sont vers toy de peu de valeurs,
Et pourtant il faut que ie t'aime
Autant que mes yeux & moy mesme,
Et ie te veux dire pourquoy,
Pourquoy ie t'aime autant que moy.

I'aime ta cyme iaunissante,
I'aime ta sepe verdissante,
Pource que celle que ie sers
Ha le poil d'or, & les yeux vers:
I'aime tes fueilles incarnates,
Comme les ioües delicates
De ma maistresse, & tes Zephirs
Qu'elle r'assemble en ses souspirs.

Voila belle & gentille Rose
Pourquoy i'aime sur toute chose,
Ta fueille, ta cyme, & ton pie:
Pleust à Dieu que mon amitié
Te peut estre autant honorable,
Que ta beauté m'est agreable.

Ie ne craindroy point que Saphon
Me reprinst dedans sa chanson,
Pour ne r'auoir, Rose fleurie,
Prise sur le mont Pierie.
Vrayement Rose ie chanterois

Toutes les beautez, & dirois
Combien ton odeur est subtile,
Combien ta liqueur est vtile,
Comment tu fus chez Agaton,
Sernie au banquet de Platon,
Et comment ta fleur vermeillette
Couronnoit l'enfance doüillette
De leur amour, comment aussi,
Comment rose mon cher souci,
Tu feis un chapeau à Plutarque,
Et un beau bouquet à Petrarque:
Rose, tes boutons odoreux,
Sont les graces des amoureux,
Rose, tes belles fleurs nouvelles
Sont les faueurs des Damoiselles:
Rose, tes soüefues odeurs
Sont les profits des parfumeurs,
Ta fleur, ta feuille & ta racine
Seruent tousiours de Medecine:
Rose ton lustre gracieux
Esclaire la clarté des yeux,
Rose mon cuer, rose ma vie,
Rose si tu as quelque enuie
De medeciner mon ennuy,
Ma Rose va t'en auourd'hui
Salüer ma belle Charite
Et luy dis que ie t'ay écrite
En la faueur de son Prin-temps:
Esconte Rose, ne prerens

De loger au sein de la belle,
I'en suis jaloux vien ie t'apelle,
Esoute Rose n'y vais pas:
O comme elle s'en va beau pas
Voir cette face nonpareille
Des Dieux l'agréable merueille!
Rose tu pourras bien sentir,
Que vaut un tardif repentir,
Si tu souffre l'ardente flame
Qui sort des beaux yeux de Madame.

Pour vne Mascarade d'Amazones.

APRES auoir acquis tant d'honneur, & de gloire,
Après auoir gagné vne double victoire,
Après auoir lié ces superbes guerriers:
Après auoir monstre tant de braues vaillances,
Par les traits de noz yeux, & l'effort de noz lances,
Nous rapportons en main les Myrthes & Lauriers.

L'amour audacieux desirant que ses flames
Alentissent du tout la vertu de noz ames,
Elançoit dens noz cœurs mille flambeaux ardans:
Mais nostre chasteté qui gardoit cette place
Changeoit incontinent les ardans feux en glace,
Empeschant que l'amour ne logeast au dedans.

Voyant la chasteté qui forte le repousse
Amour tout desdaigneux se depite & courrouce,

Et dechassé du cueur il s'adresse à noz yeux:
Mais le pauvre (helas) y a laissé en gage,
Et son arc & ses traicts, comme pour tesmoignage
Que noz yeux ont esté sur luy victorieux.

Demeurant despoüillé de ses plus fortes armes
Il sen va chercher Mars au milieu des alarmes,
Le priant humblement de luy donner secours:
Mars esmeu de pitié amena de sa terre
Grand nombre de soldats pour nous faire la guerre,
Et n'y gaigna non plus que le Dieu des amours.

Vn cueur qui n'ouure point aux voluptez la porte,
Vn penser genereux, vne puissance forte,
Nous preserue tousiours de l'Amour & de Mars:
Aussi en toutes parts la femme ne resonne
Que du pouuoir hautain, de la Roine Amazone
Qui faict marcher les Dieux dessous ses estendars.

Son nom est Otrera fille de Martesie
Qui tient pour la seruir cette troupe choisie,
Voulant par sa proïesse eterniser son nom:
Elle retient du tout le souverain Empire
De la grande Cité nommée Themyscire
Enceinte par les bras du fameux Thermodon.

Chanson

Chanson des Amazones.

NOUS faisons la guerre
Aux Rois de la terre
Bravant les plus glorieux,
Par nostre prudence
Et nostre vaillance.
Nous commandons en maints lieux,
Domptant les efforts,
Des plus hardis & forts
D'un bras victorieux.

Nous chassons les vices,
Par les exercices
Que la vertu nous apprend:
Fuyant comme peste
Le brandon moleste
Qui autour du cuer se prend:
Car la pureté
De nostre chasteté
Pour iamaïs le defend.

Nous tenons les hommes,
Des lieux où nous sommes
Tous empeschez à filer:
Leur lasche courage
D'un plus bel ouvrage

N'est digne de se mesler:

Si quelqu'un de vous

S'en fache contre nous,

Qu'il vienne quereller.

A ma quenaille

Quenaille mon souci, ie vous promets & iure,

De vous aimer tousiours, & iamaïs ne changer

Vostre honneur domestique pour un bien estrange,

Qui erre inconstamment & fort peu de temps dure.

Vous ayant au costé ie suis beaucoup plus seur

Que si encre & papier se venoient aranger

Tout à l'entour de moy, car pour me reuanger

Vous pouuez bien plustost repousser vne iniure.

Mais quenaille m'amie il ne faut pas pourtant

Que pour vous estimer, & pour vous aimer tant

Ie delaisse du tout cest' honneste custume

D'escrire quelque fois, en escriuant ainsi

L'escri de vöz valeurs, quenaille mon souci,

Ayant dedans la main, le fuzeau, & la plume.

A mes escrits.

IE ne pensay iamaïs que vous eussiez de force

Pour forcer les efforts de l'oubly, ny du temps,

Aussi ie vous escry comme par passe-temps,

Fuyant d'oisiueté la vitiense amorce.

Et pour ce mes escrits, nul de vous ne s'efforce

De vouloir me laisser, car ie le vous deffens.

Où voudriez vous aller? he mes petits enfans,

Vous estes abillez d'une si foible escorce.

Ie croy que vous pensez me faire quelque honneur

Pour m'emporter aussi enuieux du bon-heur

Que deux freres ont eu portant leur mere au temple:

Lors qu'ell' en demanda digne loyer aux Dieux;

Vn sommeil eternal leur vint siler les yeux,

Et cela (mes enfans) vous doit servir d'exemple.

Chanson de la Musique

Si la graue Musique

Peut chasser loing du cuer

Toute flame impudique

Contraire de l'honneur.

Si Platon l'a choisie

Pour ayder à son tour,

Comme la Poésie

Aux graces de l'amour.

Si l'Aristote mesme

Connoissant ses valeurs,

A commandé qu'o l'aime

Pour adoucir les mœurs

Si l'ame est harmonie
 Qui par diuins accords
 Divinement se lie
 Pour animer noz corps.

Si l'éternelle dance
 Qui faict mouvoir les Cieux
 Imité la cadance
 D'un son harmonieux.

Si l'eau, l'air & la terre
 Sont liez au dedans
 Par une douce guerre
 De discords accordans.

Si l'honneur de Memoire
 Rechante ses beaux vers
 Tenant le Luth d'ivoire
 Pres des livres ouuers.

Musique desirable,
 Qui osera blasmer
 Ta vertu admirable
 Que chascun doit aymer?

La Roine de Mycene
 Prenant plaisir en toy
 Fut seure gardienne
 De l'honneur de son Roy.

Mais oubliant la grace
De tes accords tant doux
Elle oubliâ sa race,
Sa foy, & son espoux.

David par la louange
Qu'il chantoit deuant Dieu
Chassa le mauuais Ange
Qui tourmētoit l'Hebreu.

O douceur nompareille,
Que l'on doit desirer
L'agreable merueille
Qui te faict admirer

Au Roy.

APRES auoir receu (ô lumiere des Princes)
Les honneurs meritez aux estranges Prouinces.
Leune vous retournez dans le pays aymé:
Vous changez maintenant d'un agreable eschange,
Pour le sceptre Gaulois, vne couronne estrange,
Et vn peuple sans ame, à vn peuple animé.

A vostre heureux retour, tout le monde s'apreste
Epoint d'une allegresse à vous faire grand feste:
Mais quelques vns aussi vous offrent de leur bien
Esperant d'en auoir plus grande recompense.

Cent & cent mille fois que ne vaut leur dépense,
Et vous donnant de mesme, ils ne vous donnent rien.

Ceux qui vous font present par une tromperie,
D'argent, de perles, d'or, de riches pierreries,
Au lieu de les donner, vous les vendent bien cher:
Et si vous ne payez leur belle marchandise,
D'un autre plus grand don, l'auare conuoitise
Ne leur permettra plus de vous venir chercher.

Sire, si mon present vous peut estre agreable,
A moy qui le vous donne il sera honorable,
A vostre peuple mesme il pourra profiter:
Car vostre Royauté est le souverain temple
Où voz subiects prendront vn singulier exemple,
De vouloir pour iamaïs voz vertus imiter.

Pour chastier l'Anglois & le subiect rebelle,
Vn de noz Roys prit bien l'aduis d'une Pucelle,
Donques ie vous supply de vouloir escouter
Ce que vostre vertu diuinement inspire
Dans mes foibles esprits, afin de le vous dire,
Et vous pourrez ainsi voz haineux surmonter.

Monstrât que vous auez une ame tres-Chrestienne,
Honorez tousiours Dieu à la mode ancienne,
Tousiours obeissez à ses diuines loix:
Presentez vous à luy franc & pur de tout vice,

Offrez luy voz pensers pour humble sacrifice,
Car Dieu dedans sa main tient le pouuoir des Rois.

Donnez à voz parens, les charges les plus belles,
Et celles d'importance aux seruiteurs fidelles
De vostre maiesté, à vostre entendement
Le soing de vostre vie, à vostre vigilance
L'espoir de voz suiectz, & l'honneur de la France,
Donnez le à vostre sage & prudent iugement.

L'ornement d'un grand Roy, son honneur, sa noblesse,
Vient d'aymer la vertu, trop plus que la richesse
Aymer un bon conseil, trop plus qu'un grand present,
Plus qu'un plaisir volage, aymer la Temperance,
Avoir deuant les yeux, les yeux de la Prudence
Qui voit le temps passé, le futur, & present.

La rigueur de la Loy, & la douceur du liure,
Induisent quelque fois les priuez à bien viure,
Auec le chastiment de leurs proches parens:
Le soing de leurs amys, qui les veulent apprendre,
L'iniure des hayneux, qui les viennent reprendre,
Montrant de toutes pars leurs defaux apparans.

Mais vous (Prince excellēt) vous auez en vo^r mesme
Des discours de raison, & le pouuoir supreme,
Que vous donnez aux loix: puis vous auez aussi
Le vertueux amour de vostre sage mere,

L'humble fidelité que vous doit vostre frere,
Et de voz bons suiets le gracieux souci.

Vostre grandeur scait bien que le plus vray office
D'un Roy sage & parfaict, c'est d'aimer la iustice,
Delivrer ses suiets de leur calamité,
Favoriser les bons, faire aux meschans la guerre,
Maintenir son pouuoir, & accroistre sa terre.
Voila qui tient un Roy en son autorité.

Si vous ne desdaignez les escriis d'une fille,
L'espere bien qu'un iour de mode plus gentille,
D'une plus forte voix i'entonneray les sons
De voz rares valeurs, de voz graces diuines,
Si bien qu'à l'auenir des Nymphes Poeteuines
En diront sur le Clain mill' & mille chansons.

ΠΡΟΤΡΕΠΤΙΚΟΝ.

AD CHRISTIANISSIMUM
HENRICVM III. FRANCORVM
& Polonię Regem, expressum ex
versibus Gallicis eruditissime
puellę ac Poëtrię Catha-
rinę des Roches.

Iosephus Scaliger Iulij Caesaris F. verti.

Τοῖς ἀξίοισι δεξαθεὶς τῇ γερῶν,
πρὸς τῇ ὀθνεῖαν πρὸς τε τηλαργῶν λεῶν
λαμπρῶς, μόλις δὲ, φέπος ἡρώων, μόλις
φίλω ἀνέρχη πρὸς παῖδαν ἀπόστροφος.
χρῆαίς δ' ἀμοιβαῖς ἀνταμείβεις, ὦ πρόμα,
κελτῶν τὸ κύρος, ἀντὶ τῆς κύρος ξένος,
καὶ τῶν ἀνάνδρων ἀντί, ὥς εὐήνορος.
πᾶς δὲ φρυάξαν πρὸς τὸν διτυχεσάτην
νόσον γάνυσι, καὶ σε προσαίνει χαρᾷ.
σοὶ τῇ ἐαυτοῦ πολλ' ἀφειδήσας πολὺς
διδασί, πλείω δ' ἀντιλάξας σέθεν
ἔδοξεν ἀντίποινα τῇ δωρημάτων.
διδούς δὲ μηδὲν μηδενὸς πλέον διδοῖ.
ὥς' διπρὸς ὧπα μηχανῇ χραισμάτων
χρυσῶ, λίθων τε τιῶ βαρυσταθμῶν χλιδῶν
δωρὲς μὲν σοὶ δίδω, αὐτὶ μὲν λόγῳ
διδιδόνουσιν, ἔργῳ δ' αὐτῶν ἀπεμπολῶσι σοὶ
εἰ μή γ' αὐτῇ τοῦ πόρου ματὶς τήμων
ὑπερμέτρεις λύβοισιν ὠνήσαι φθάνοις.
οἶδ' ἐνδίδοντες ἐδονῇ φιλαργύρῳ
πάλιν πρὸς ὑμᾶς ἐκ ἐπιστρέψαι δὴ.
Σκηπτεῖ σοὶ δὲ ταῖμα δεχθήτω μέλη.

R

ἔμοι γὰρ ἔσται βῦβ' πάνδοξον κλέος,
 λεῶ δὲ δεξίωμα σὺ κρινώφελές.
 ἢ σὴ γὰρ ἀρέτῃ. νόσος ἐδ' ὑψιφρεφής,
 ἐν ᾧ σέβεται πρὸ τῷ πλήθει πάρος.
 γὰρ οὐδ' ἡλὸν μύμημα καὶ τύπον ἱερῶν.
 ἤκιστα δ' ὡς τις τῶν ἀφ' αἰμάτος σέρεν
 σκηπτόςχος ἥως, βύβ' ἀρη-βριταννικόν,
 καὶ τὰς ἀφορμὰς τῷ δυσμηνίᾳ λεῶ.
 φρεσὶ τὰς κολύσαι, παῖσι παρθένῳ τινός
 βοδλαῖς φρενῶδη. καὶ σὺ ταύτας ἀνθ' ἡμῶν,
 ἄκου' ἐφειμάς, ἃς ἐνέπνευσεν μῦθος.
 τῷ δηλυκῷ μὲν τ' ἀνδρείκῳ δέ γ' ἐν μύθῳ.
 ἔσθ' δὲ τῶν δυνάμεων ὑπὲρ πέρος.
 ἔσθ' μὲν ἐν σοὶ χρεῖσιν ἀνιζόν χαλῶς
 ψυχῆς χαρῆς κτήρ' ὡς ἐν θεὸν σέβας.
 παλαιφάτοις τῶν Ἀπολλων νόμοις,
 καὶ τοῦ δ' αἰετῶν τοῖς δεσμοῖς ἔπον
 καὶ τῷ δεφάινε σ' ἀσπίδων χαλκήροισιν.
 τὸ γὰρ ταπεινὰς ἀντὶ θύμας φρένας
 πρόσσχε. καὶ γὰρ ὁ θεὸς διακοσροφεί
 ἐν τῇ γ' ἐοῦσ' ἡμῶν βασιλέων καὶ τῇ.
 τῶν πραγμάτων τ' ἐντιμὰς πρὸς αἵματος
 δόλῳ, τὰ δύσβαστα καὶ τὰ ῥῆς βάσει
 δούλοισι πιστοῖς. τ' ἀσφαλές τὸν σὺν βίβ'
 στυγῶ μόνῳ δὲ, τῷ φιλαγροῦ πρὸς σὺν
 τὰς εἰς σὲ προσδοκῶντος ἐλπίδας λεῶ.
 κοφίτας ὁμοίως κελτικῶν τὰ καὶ τῶν
 ταῖς σάις μερίμναις ἀσφαλῶς ἐπὶ τρεπεί
 ὁ κόσμος ἡ γένεα τ' αἰκίμης πρὸς μὲν
 τὰ τ' ἀξίωμα καλὸν ἐξετάζεται
 ἐν ᾧ δὲ καὶ πλείον' ἢ πλὴν τῷ νέμειν,
 βελλῶ τ' ἀρίστῳ πρὸς δὲ τῶν δώρων ἔχον
 καὶ τ' ἐραχέας ἡδονῆς ὅσοι φρονεῖν
 γὰρ Προνοίας τ' ὅμμα προῦμμά τ' ἔχον
 ἢ τις τὰ τ' ὁπίσω, τὰ τε πρὸς τὰ νῦν δὲ ὁρᾷ
 νόμος δὲ καὶ τ' ἀνυσσασαί τῃ νόμου,
 καὶ τῶν παλαιῶν κύρια δόξα σοφῶν
 ἔχασον ἐν τρέπουσι κοσμίως βίου.
 τὰ συθένων τε χρεὶς ἀσφρονίσματα.

ἔσθ' μὲν ἐν σοὶ χρεῖσιν ἀνιζόν χαλῶς

π

χ' ἢ νοθευμάτων φροντίς ἐν τρεχέσι φίλων.
 ὁ δυνάμενων τε κατὰ γέλας, τα σφάλματα
 τῇ χειροδέκτως ἐμφανιζόντων πόλιν.
 σοὶ δ' ὡς κέρτισε, χ' ὡς γογισμός, ἢ τ' ἄκρᾳ,
 νόμοις πατράσις ὡς νέμει, ἐξοσία,
 καὶ τ' τεκνύσας αἰ φιλόδοξοι φρένες,
 ἢ τ' αὐτὰ δέλφω πισόφρων ὁμιλία,
 καὶ τῇ λεῶν ἢ φροντίς εὐπειθὲς πάρος.
 πρὸς τὴν τελείαν βασιλέως καὶ μητροῦς
 βῆν, φιλήσας τὴν δίκην, σάφ' οἶδ' ὅτι.
 εὖσαι τε πλήθι τ' ἐπ' αὐτοῦσις δύνει.
 ἀγαθὸς μὲν αὖξιν, καὶ κλέσσασι κακοῖς,
 κέρως πατράων, τὴν τε γλῶσσαν αὖξάνειν,
 τὸ τ' αὖ μόν' ἀσχλῶ, δῆλον, ὡς τρεῖς μέλαν.

Ὡς καὶ πρὸς εἶσαι μουσα παρθενική μέλῃ.
 ἐλπίς τ' λοιπὸν ἐστίν, ὡς διάξομαι
 κλέσσα ταῖς μολπαῖσιν ἐν τὸν οὐρανόν.
 τ' τ' ἐν ἀρετῇ σου, τὴν τ' αἰδοίμην χάριν,
 ὅς' εἰς τὸ μέλλον αἰ κόραι πικτάειδες
 πρὸς Κλάνιος ὀχθαῖς μὲν ἄσονται μέλῃ.



Latine sic per Scauolam Samarthanum.

DIGNIS lætus honoribus,
Quos à gentibus exteris
Tulisti, optime principum,
Reuisis patrios lares
Ipso in flore iuuentæ.

Nunc & imperium exterum
Gallico imperio iuuat
Mutare, & populos nimis
Vecordes populis, quibus
Nil cordatius vsquam est.

Festis vndique plausibus
Ciues te excipiunt tui:
Sunt qui munera porrigant,
At certè hoc animo, datis
Vt maiora rependas.

Qui sic dat, nihil ille dat:
Dumquæ aurem tibi callidè,
Dum gemmas rutilas ferunt
Isti, vendere veriùs
Quàm donare videntur.

Mercem munere nil luas,
Habendi sitis impotens:
Hos à te procul exiget:
At tibi ipsa quod offero
Gratum sit modò munus.

Gloriosum erit & mihi,
Nostrisque vtile ciuibus:
Maiestas etenim tua

Instar eminet ardui
Claro in lumine templi.

A quo mirificum petet
Exemplum tua gens, tuæ
Ad virtutis imaginem,
Cuius rebus in omnibus
Dehinc vestigia seruet.

Vt rebellia frangeret
Angeli militis agmina,
Magni Rex quoque nominis
Olim non renuit sequi ab-
lectæ sensa puellæ.

Nunc ergo & mihi virgini
Quod virtus tua sufficit
Lubens accipe, perfidos
Hinc hostes tibi vincere
Sic fortasse licebit.

Præclara ut documenta des
Christianæ animæ, Deum
Antiquis cole ritibus:
Huius morigerum sacris
Da te legibus ultro.

Huic te criminis exhibe
Purum, huic labe carens pio,
Mens pro thure sit hostia.
Quippe & in Domini manu
Regum est ipsa potestas.

Tu iunctos tibi sanguine
Rebus præfice maximis:

At negotia si qua sint
Momentosa, fidelibus
Illa trade ministris.

Vitæ crede tuæ tuo
Tutelam ingenio, tuæ
Spem rerum vigilantia,
Tuo iudicio tui
Decus nobile regni.

Regem hæc præcipue decet,
Virtutes cumulis opum,
Donis consilia optima,
Modestamque libidini
Anteponere mentem:

Tum Prudentia quos habet
Recto lumine limpidos
Observare oculos, quibus
Quod fuit, quod erit, quod est
Visu cernitur vno.

Ad recti studium ferè
Priuos homines agunt
Legum terrificæ minæ,
Aut honesta docentium
Blandimenta sophorum.

Huc & aspera patrum
Linguae verbera conferunt,
Amici monitis iuuant,
Et qui crimina detegunt
Probris turpibus hostes.

At, ô gloria principum,

Tu diuinitus insite
Mentis munere præditus,
Tu legum imperiis potens
Tibi sufficis vnus.

Nec prudens tamen interim
Caræ matris amor tibi,
Fratris debita nec fides,
Grati nec populi deest
Accurata voluntas.

Te non præterit optimi
Esse munera principis
Cultu iustitiam suo
Prosequi, & miserum à malis
Vindicare popellum.

Indulgere bonis, malos
Armis plectere, patrios
Longè extendere limites:
Hæc sunt, nobilium quibus
Stat potentia Regum.

Tu mollis nisi virginis
Fastidis tenues modos:
Illa, spero, dies erit,
Cum tuas grauioribus
Laudes cantibus æquem.

Tunc & vndique, leniter
Se trahentis ad herbida
Clani litora, candidæ
Pictonum tibi concinent
Mille carmina Nymphæ.

A la Royne.

Voz exquisés beantez sont dignes d'un Empire,
Madame, & nostre Roy qui les voulut choisir
Est egal à vn Dieu d'auoir eu tel desir:
Car vostre rarité l'amour mesmes attire.

On le voit delicat en vostre belle face,
Admirant tout rauy vostre double soleil,
Et le brillant esclat de vostre teint vermeil,
Qui la frescheur des lys & des roses efface.

Puis grauelement assis dessus le blang yuoire
De vostre front poly, il prend de voz cheueux,
Dont il fait pour le Roy, mille nœuds amoureux,
Et le gaignant par vous, il augmente sa gloire.

C'est honneur à vn Dieu d'auoir pour compaignie
Ce Roy tant excellent, c'est honneur à ce Roy,
D'auoir vn si grand Dieu compaignon de sa foy,
Et vostre Majesté pour espouse & amie.

Dieu face voz iours longs en fortune prospere,
(O Royne seul Phenix de parfaite beauté)
Et bien-heurant l'estat de vostre Royauté,
Puissez vous d'un beau fils bien tost estre la mere.

A elle

A elle mesme luy presentant
l'hymne de l'Eau.

MA D A M E, le Dæmon coduisant voz regards,
Est vn Dæmon du feu, qui par ses vives flames
Allume incessamment les plus gentilles ames,
Brulantes aux rayons de voz flambeaux espars.

Le Dæmon qui preside à vostre doux parler,
Ouurant le beau Coral de vos leures vermeilles
Et qui remplist les cœurs de crainte & de merueilles,
D'amour, de reuerence, est vn Dæmon de l'air.

Le gracieux Dæmon de vos diuins attraicts
Est vn Dæmon de l'eau, auquel la Cytheree
Cheminant mollement par la plaine asuree,
Faiet porter de son fils, l'arc, la trousse & les traicts.

Le Dæmon qui vous guide à ce graue marcher,
C'est celuy qui conduit la vierge chasseresse:
Il frequente la terre, & reconnoist l'adresse
Des lieux qu'il faut fuyr, & ceux qu'il faut chercher.

Le Dæmon qui conduit les saintes actions,
De vostre chaste, belle, & honorable vie
Est vn Dæmon du Ciel: le Ciel auoit enuie
De se faire admirer par vos perfections.

Ainsi donc voz Dæmons commandent en tous lieux.
Madame, & ils pourront donner grace à m^o Hymne,
Puis que de Vandemont l'excellence diuine
Illustre le feu, l'air, l'eau, la terre & les Cieux.

Hymne de l'Eau à la Roine.

SOVRCE qui ruisselant vostre onde cristaline
Tirez d'un double Roc vostre antique origine,
De grace excusez moy si i ose vous chanter:
Je crain fort en chantant de vous mal-contenter
Et d'accroistre ma honte au lieu de vostre gloire:
Je crain fort d'offencer les filles de Memoire
Qui ne se plaisent pas, ains tiennent à mespris,
De se voir loüanger par de foibles escrits.
Mais tout ainsi qu'on voit que la liqueur vineuse
De ce Dieu deux fois né d'une force fumeuse
Derobe les esprits, les sens, & la raison
A celui qui beuvant luy ouure sa maison,
Si bien que ne sentant que le Dieu qui le touche
Il a sa force au cuer, & son nom dans la bouche.
Ayant ainsi gousté les mielleuses douceurs,
Nymphes, non pas de vous, mais celles de voz sœurs,
Je ne suis plus à moy, & forcée d'escrire,
Pleine de leurs vertus, leurs vertus ie respire:
Je me laisse couler sans guide au fil de l'eau,
Sans auoir pour m'ayder ny rame ny bateau.
Doncques ie vous supplie, o belle onde sacree,

S'il m'auient de noyer, au-moins qu'il vous agree,
Je ne crain point la mort, & ne requiers sinon
Que me perdant en vous, vous ne perdiez mon nom.
Ceignez moy de voz bras, & vostre onde argentine
Face bruire par fois le nom de Catherine,
Qui humble vous salue honorant voz honneurs
Dignes d'estre chantez des plus dignes sonneurs.
Belles & saintes eaux voz sources perennelles
Soutenoient du seigneur les vertus eternelles,
Car son esprit sur vous se promenoit alors
Que son alme pouuoir composa ce grand corps,
Et l'ayant ordonné par nombre, & par mesure
Il luy feit de voz bras une large ceinture
Monstrant autour de vous cent mille raritez
Qui tiennent leur grand pris de voz humiditez
Le Christal, le Coral, la Perle d'excellence,
Et les poissons sacrez à l'honneur du silence.
Mais cela n'est pas tout, car nous autres humains
Prismes forme en l'humeur de voz humides mains
Quand de voz saintes eaux les vagues écumeuses
Arrosoient de l'Edem les plaines limonenses.
Et c'est ores pourquoy (belles) à vostre honneur,
L'homme retient encor son nom de vostre humeur
Depuis ce sexe ingrat, cette maudite race
Mesconnoissant son Dieu pecha devant sa face,
Et le seigneur voyant son infidelité
Le voulut chastier de sa temerité.

Je veux, ce vous dit-il, o seruantes fideles
Punir de ces meschans les offences mortelles.

Je les veux tous noyer, Nymphes, ie veux par vous
Faire sentir l'aigreur de mon iuste courroux:
Je veux que par vous soit la terre environnee,
Et voir de ces ingrats la dernière iournee
Qui tristes ne pouuant fuir l'horreur de l'eau
Seront enseuelis souz un mesme tombeau.
Vn d'entr'eux seulement trouuera pour refuge
Vne arche pour sauuer ses enfans du Deluge.
Il est bon deuant moy, aussi ie ne veux pas,
Que mesme son renom meure par son trespas:
Je luy feray trouuer vne liqueur notable,
Qui rendra pour iamaïs sa memoire agreable.
Belles, dans peu de iours vostre onde varira,
Pleine de nouueaux fruiets la terre produira.
Cette folle humeur qui par Noë trouuee,
Sera de luy bien tost à son dam esprouuee,
Pour n'auoir point puisé dans voz sacrez ruisseaux:
Car vous seules pouuez, saintes & belles eaux
Mellant quecques le vin voz liqueurs sauoureuses,
Moderer quelque peu ses forces outrageuses.
Voila, Nymphes, comment par le vouloir diuin
Vous punissez l'orgueil, & corrigez le vin.
Tout ainsi que l'on voit la femme gracieuse
Guerir de son mary la pensee ennuyeuse,
Avec vn doux soubris, avec vn doux propos
L'appaiser doucement, & le mettre à repos:
Ainsi le vin par vous appaisant son audace,
Vous perdez sa fureur, & conseruez sa grace.
Mais qui est plus que vous prompte à nostre besoing?

Mais qui a plus que vous de nous ayder le soing?
Et qui rend sinon vous nostre terre fertile?
Comme sans vous aussi nous la voyons sterile.
L'Egypte ne produit de si riches moissons.
Que par vous, saintes eaux, qui en maintes saisons,
Luy debordez le Nil. La deserte Lybie
Est par faulte de vous de tous hommes haye.
L'homme ne pourroit pas vivre commodément
S'il n'auoit tousiours l'eau à son commandement.
Noz yeux ne verroient point si l'humeur nourriciere
N'entretenoit tousiours leur plaisante lumiere.
Rien ne pourroient seruir la terre, ny le feu,
Et mesmement cest air nous seruiroit de peu
Si nous n'auions par vous le fruiet, la fleur, la plante,
Pour nous oster la faim, quand la faim nous tourmente,
Vous dechassez la soif, vous nettoyez les corps:
Belle, vous nous lavez, & dedans & dehors,
Nous vous tenons des mains de la mere nature,
Sans vous donner logis, loyer, ny nourriture.
Ce n'est comme le feu qui sen va promptement,
Si l'on n'aide sans fin à son nourrissement,
Nymphes en vous disant variables, legeres,
Vrayement on vous faict tort, vous estes mesnageres
Courant de toutes parts pour ayder à chascun,
Et puis vous raportez le tribut en commun,
Au sein de vostre mer, mais bien de nostre mere,
Puis qu'on dit que de tous l'Océan est le pere.

Quelques vns se plaignans que vous les trahissez,
Que vous rompez leurs nefz, que vous les meurdrissez,

Ne reconnoissent pas que la ialouse enuie
Des vends & non de vous leur derobe la vie:
Car les vents amoureux de voz rares beautez
En veulent recevoir toutes les privantez,
Parfois vous caressant, o Nymphes marinières,
Ils baisent doucement la fleur de voz rivieres:
Mais si quelque vaisseau les garde d'aprocher
Furieux ils le font briser contre vn rocher.

O Dieu combien de fois la gaillarde ieunesse
Ioüant en vostre sein a senty la rudesse
De ces enfans de l'air qui brulant de courroux
L'estaignoient en voz bras par vn despit ialoux!
He! mais que seriez vous, les fureurs amoureuses
Des vents audacieux ne vous font moins piteuses
Ne pouuant garentir les hommes de la mort.
Tout ce qui est à eux vous le mettez à bord:
Vous pouvez, saintes eaux, les guerir de la rage,
Et du foudre tonnant vous empeschez l'orage.
Luy ouvrant le chemin pour le faire couler
Avec moins de fureur par le vuide de l'air,
Tant de proprietéz se trouuent aux fontaines
Qui soulagent les maux dont noz vies sont pleines.
Cest eau qui de Triuulse honoroit le iardin
Rendoit en la beuuant gracieux & benin:
Et cest autre qui est des eaux la principale
Se ioint si proprement à l'humeur radicale,
Qu'elle raieunist l'homme en la vieille saison
Comme le siecle vieux veit raieunir Aeson,
Aussi vous nourrissez les flambeaux de noz vies

Qui sans vous, saines eaux, nous seroient tost rauies.

O belles, voz vertus decorent les pays:

Mais pour Dieu dittes moy de ce lac de Says,

Lequel rendoit de nuict (sur vous representee)

Toutes les passions d'une ame tourmentee.

Nymphes dictes le moy ces merueilleux secrets:

Pour m'estre reuelez n'en seront moins sacrez,

Je ne les diray point, o miracle du monde!

L'esprit de noz esprits nage dedans vostre onde

Qui nous reiette en l'œil par voz perfections

Le simulachre aymé de noz affections.

Neptune veut montrer au Trident admirable

Que vous estes liquide & seconde & beuuable,

Aussi tout va puiser dedans vostre element.

Et les celestes feux en prennent aliment

Ceux qui vont adorer Iupiter en Dodone

Treuuent du feu chez luy que vostre onde leur donne,

Car elle a le pouuoir d'allumer vn flambeau

Et d'esteindre le feu qui n'est pris de son eau.

Vous auez vn ruisseau tout plein de prophetie

A la cime du mont Colophon de Lydie

Qui faiet par sa vertu predire l'aduenir.

Vous en auez aussi perdant le souuenir,

O bien-heureuses eaux, qui auez la puissance

D'effacer de noz maux la triste souuerance,

He qu'à bonne raison ce Prince Athenien

Estimoit vostre oubly la source de tout bien!

Je voudroy qu'il vous pleust couler en noz riuieres

Pour nous faire oublier noz peines contumieres

Venez Nymphes, venez, voicy le petit Clain,
Qui humblement vous offre, & les bras & le sein,
Ne le desdaignez point, venez ô vaine source,
Courez prompte vers luy d'une legere course,
Et si comme Tagus il n'a le sable d'or
Assurez vous pourtant qu'il tient un grand tresor,
Tant de gentils esprits ornement de nostre aage,
Qui reuerent ses eaux, & luy rendent hommage.
Nymphes vous plaist il pas leur prester voz faueurs
Afin d'en recevoir quelques dignes faueurs?
Il ne faut pas pourtant que par vous soit trassée,
La memoire du bien, mais la peine passée.
Et quoy? si vous perdiez le souuenir de tous
Vous feriez perdre aussi le souuenir de vous.
Pource ie vous suply les arroser de sorte,
Que i'amaïs en leurs mains la grace n'en soit morte.
Et que voyant un vers à l'immortalité,
Ils vous rendent sans fin le loyer merité.
Belles & saintes eaux, vostre sacré riuage
De ce grand Dieu viuant representent l'image.
Il est le pere aydant, vous aydez à chascun,
Vous estes tousiours mesme, & il est tousiours un.
Il meut incessamment cette machine ronde,
Vous la mouuez aussi d'une force seconde.
Nous receuons l'esprit de sa Diuinité
Nous receuons le corps de vostre humidité.
Vous auez le pouuoir, o belles sources vives,
D'amender la fortune avec l'or de voz riuages.
De charmer les ennuy, d'appaiser les douleurs,
D'acquiescer

D'acquiescer des amis, d'oublier les malheurs.
 Fortes vous inspirez vne ame prophetique,
 Vous augmentez aussi la fureur Poëtique.
 He! que diray-ie plus? Eaux saintes nous deuons
 A voz ondes l'honneur du bien que nous auons.
 Je vous rens grâce donc, o source peremnelles,
 Qui gardez du seigneur les vertus éternelles,
 Et sans commencement, sans fin, & sans millieu,
 Representez icy l'image du grand Dieu.

Imitation de la mere de Salomon, à la Roine mere du Roy.

QUELLE chose mon fils, ma nourriture chere.
 Entendras tu de moy, de moy qui suis ta mere,
 Je ne puis te laisser qu'un brief enseignement,
 Qui pour ta Royauté seruira d'ornement.
 Car d'un Prince excellent l'ame prudente & sage,
 Ayme plus les vertus que son riche heritage.
 Doncques souuienne toy qu'il faut que les grâds Rois,
 Commandant à leur peuple obeissent aux loix.
 Et tiens dedans ta main la balance equitable,
 Keu que ton premier iour l'a faict recommandable,
 Pourcè que le soleil la regardoit voisin,
 Alors que tu naquis souz un heureux destin.

Mais tu dois commencer d'observer la Justice
 En toy mesme, & tousiours fermer la porte au Vice.

Ne laisser point tirer tes desirs par les yeux
Et ne donner ton bien pour estre vicieux,
Suyuant les faux appas d'une impudique flame
De crainte d'offencer ta legitime femme:
Car se seroit manquer à Dieu, aux loix, à toy,
Et parirer l'autel de luy faucher la foy
Qui sent d'un autre feu l'amoureuse scintille,
Est en danger d'auoir une esponse sterile
Et ne voir de long temps les regards blandissans
Nyles soubsris mignards de ses petits enfans.
Je ne te priray point de te garder de boire,
Le breuuage fumeux qui gaste la memoire,
Je scay que ta raison garde le souuenir
De ce qui est passé iugeant de l'aduenir:
Mais ie te priray bien d'ayder à l'innocence
Des pauures affligez qui n'ont point de deffence.
Je te supplie encor de fuyr proutement
Des propos deprauex le traistre enchantement,
Regarde si celuy qui pend à ton oreille
Est digne d'estre ouy en ce qu'il te conseille:
Qui fait bien gouuerner par ordre en sa maison
Il peut bien conseiller un prince avec raison.
Mon fils, tu es des tiens l'esper & le refuge,
Ils n'ont que Dieu au Ciel, toy en terre pour iuge:
Penses auant que dire, & iuges sagement
Puis que tout obeit à ton commandement.
Pour nuire à tes voisins ne dresse point d'armée,
Et que sert il de voir nostre terre semee
De tant de corps humains? qui fait guerre à autruy

Il sent premierement la guerre dedans luy,
 Tu ne dois pas pourtant supporter l'insolence
 Des hommes corrompus qui sont sous ta puissance
 Sans te monstrier vers eux, ny seuer, ny doux,
 Il les faut chastier en ton iuste courroux:
 Vn Roy n'est estimé pour estre plus robuste,
 Ou plus ieune, ou plus beau, mais pour estre plus iuste.
 Dieu vueille mon enfant qu'un Laurier verdissant
 Entourne pour iamaïs ton sceptre fleurissant,
 Et qu'il soit ceint aussi par les branches d'Oliues,
 Afin que plusieurs ans paisiblement tu viues.

A G. P.

Vous dictes que ie vend ces vers à leurs hauteſſes,
 Non, ie ne les vend point: le present est entier,
 Car ie proteste Dieu que Princes ny Princesses
 Ne m'ont iamaïs donné la valeur d'un denier.

A ma mere.

IE vous fays un present de la vertu supreme,
 Depeinte proprement par un Roy tres-parfaict,
 (Ma mere) & vous offrant cest excellent pourtraict,
 C'est vous offrir aussi le pourtraict de vous mesme.

La femme forte descritte par Salomon.

HEureux qui trouuera la femme vertueuse,
 Surpassant de valeur la perle precieuse,

Le cueur de son mary d'elle s'esjouyra,
Plein d'honneurs, plein de biens, content il ioüira
Du fruit de son labeur, tous les iours de sa vie.
Il l'aura pour compaigne & seruante & amie,
Fuyant le doux languir du paresseux sommeil
Elle se leue au matin premier que le soleil
Monstre ses beaux rayons, & puis faict un ouvrage,
Ou de laine, ou de lin, pour seruir son mesnage,
Tirant de son labeur un utile plaisir.
Ses seruantes aussi qu'elle a bien sçeu choisir,
Chassant l'oisiueté, sont toutes amusees
A cherpir, à peigner, à tourner leurs fusees,
Faire virer le trueil, comme un petit moulin,
Le Chastelet aussi pour deuider le lin.
Comme l'on voit sur mer la vagante nauire
Raporter au marchand le profit qu'il desire,
Le bled, le vin, le bois, afin qu'à son besoing,
Il le trouue chez luy sans le chercher plus loing:
Ainsi la Dame sage ordonne sa famille,
Afin que son mary, & ses fils, & sa fille,
Ses seruans, ses suiets, puissent auoir tousiours,
Le pain, le drap, l'argent, pour leur donner secours
Contre la faim, le froid, & maintes autre peines,
Qui tourmentent souuent les pensees humaines.
Ayant bien dispose l'estat de sa maison,
Dependant par mesure, espargnant par raison:
Elle va voir aux champs la brebis porte-laine,
Et le bœuf nourricier qui traine par la plaine
Le soc auant-coureur de l'espy iaunissant:

Elle regarde apres si le fruit meurissant
Dedans le boys tortu, promet que celle annee
On puisse rencontrer vne bonne vinee.
Et ne desdaignant point de travailler aussi
Elle prend d'y planter la peine, & le souci.
Vous la verriez par fois r'acquiescir sa vesture
Trousee proprement d'une forte ceinture,
Et reuier apres ses manches sur les bras
Qui paroissent charnus, pousins, doüilliers & gras.
Car il ne faut penser que la delicatesse,
Se trouue seulement avecques la paresse.
La femme mesnagere est plus belle cent fois,
Que ne sont ces Echo qui n'ont rien que la voix.
Or cette diligente ayant tel auantage,
Elle est plus belle aussi, d'autant qu'elle est plus sage.
Prenant prouision des beaux fruits de ses champs,
Elle en mesure aussi pour les vendre aux marchands.
Sa lampe n'esteint point, ains tousiours la lumiere
Est dedans son logis d'esclairer costumiere.
Pource qu'il faut veiller & travailler souuent,
Pour faire de linceuls, & des draps qu'elle vend
Sa liberale main se monstre fauorable
Aux pauvres affligez, dont l'estat miserable,
Est digne de pitié, en ne refusant pas
De prendre la quenaille, ell' n'espargne ses pas,
Pour aller & venir autour de ses seruantes
Et loüant leurs labours les rendre diligentes.
Elle donne à chascune un bon acoustrement,
En les encourageant d'aduancer promptement,

De faire des tapys, conuertes, & courtines.
A elle seulement pour accoustremens dignes
De ses rares valeurs, le pourpre est suffisant:
Mais elle a vn habit qui luy est mieux duisant
De sage Temperance, & de sainte Iustice,
De Fortitude aussi, qui faict la guerre au vice,
De Prudence guidant toutes ses actions,
Chascun l'a reconnoist pour ses perfections.
Son mary est prisé en tous lieux de la ville,
Pour estre possesseur de femme si gentille:
Ell' a dessus sa langue vn coulant fleuve d'or,
Et tient en son esprit vn precieux tresor
De graces & vertus sa parfaite eloquence,
Monstre par ses propos la vraye sapience:
Ell' est douce, benigne, & conduit sagement
Le train de sa maison, non pas oysiuement:
Car elle faict auoir, & le pain, & la peine,
Voulans que le travail vn doux repos ameine:
Ses enfans sont autour qui reuerent sans fin
Le discret iugement de son esprit diuin:
Son mary la voyant sur toutes admirable
Confesse qu'en la terre elle n'a de semblable:
Plusieurs Dames pourtant on faict digne recueil
De graces & beantez qui plaisent fort à l'œil,
Mais tu les passes tant (O Dame d'excellence)
D'autant qu'un bon propos surpasse le silence,
D'autant qu'un iour luisant passe l'obscure nuit,
Ta rareté d'autant sur les autres reluit.
La beauté se flestrist, la grace est deceuable,

Et de tous leurs attraits ce n'est rien qu'une fable:
Mais la femme qui ayme, & qui craint le seigneur,
Merite recevoir un immortal honneur:
Sus doncques rendez luy la gloire meritee,
Sa loüange ne soit de bornes limitee,
Faictes luy voisiner la grand' voute des Cieux,
Puis qu'elle est en ce monde un miracle à voz yeux,
Que sa perfection un tel loyer demande,
Rendez le prontement, car Dieu vous le commande.

L'Agnodice.

IL n'y a passion qui tourmente la vie
Avec plus de fureur que l'impiteuse enuie:
De tous les autres maux on tire quelque bien,
L'auare enchesné d'or se plaist en son bien,
Le superbe se foud d'une douce allegresse
S'il voit un grand seigneur qui l'honore & caresse,
Le voleur épiant sa proye par les champs
Soubsrit à son espoir attendant les marchands,
Le gourmand prend plaisir au manger qu'il deuore,
Et semble par les yeux le deuorer encore,
Le ieune homme surpris de lasciuës amours
Compose en son esprit mille plaisans discours,
Le menteur se plaist fort s'il se peut faire croire,
Le iureur en brauant se pompe dans sa gloire.
Mais ô cruelle enuie, on ne reçoit par toy
Sinon le desplaisir, la douleur & l'esmoy,

Aceluy qui te loge ingrat & fiere hoteffe
Tu laisse pour payement le dueil & la tristesse,
Aceluy qui te donne à repaistre chez luy,
Tu payes pour escot le chagrin & l'ennuy:
De noz premiers parens tu espris le courage,
Espandant le venin de ta feilleuse rage,
Sur les diuins autels, quand le bras fraternel
Tua le pauvre Abel inuoquant l'eternel.
Depuis en te coulant aux autres parts du monde
Tu semas en la terre vne race feconde
D'ires, de cruantez, de geines & de morts
Qui font aux vertueux cent & cent mille torts:
Mais sur tous autres lieux, c'est la Contree Attique
Qui tesmoigne le plus de ta puissance inique
Nenny point pour These de ses parens trahy,
Pour le iuste Aristide iniustement hay,
Ny pour que Themistocle ait fuy dans la terre
D'un Roy que tant de fois il poursuiuit en guerre,
Ny pour voir Miltiade à tort emprisonné,
Pour Socrate non plus qui meurt empoisonné:
Mais pour toy (Phocion) qui n'eus pas sepulture
Au pays tant aymé où tu pris nourriture.
Vne Dame estrangere ayant la larme à l'œil
Receut ta chere cendre, & la meit au cercueil,
Honorant tes vertus de loüanges supremes
Elle cachas tes os dedans son foyer mesmes,
Disant d'un triste cueur, humble & deuotieux
Je vous appelle tous o domestiques Dieux,
Puis que de Phocion l'ame s'est desliée,

Pour

Pour aller prendre au ciel sa place dédiée,
Et que ses citoyens causes de son trespas
L'ayant empoisonné ores ne veulent pas
Qu'il soit ensevely dedans sa terre aymee
Se montrant ennieux dessus sa renommee,
Aymons ce qui nous reste, honorons sa prison,
Le feu s'en est volé, gardons bien le tison.
L'enuie regardant cette dame pitieuse
Dans soy mesme sentit une ire serpenteuse,
Roüant ses deux gräs yeux pleins d'horreur & d'effroy,
Ah! le me vengeray, (ce dit elle) de toy,
He! tu veux donc ayder, (sorte) tu veux deffendre
Phocion, dont ie hay encor la morte cendre,
Saches qu'en peu de temps ie te feray sentir
De ton hastif secours vn tardif repentir:
Car en despit de toy i'animeray les ames
Des maris, qui seront les tyrans de leurs femmes,
Et qui leur deffendant le liure & le scauoir,
Leur osteront aussi de viure le pouuoir.

Aussi tost qu'elle eut dit, elle glisse aux mouelles
Des hommes qui voyans leurs femmes doctes-belles
Desirent effacer de leur entendement
Les lettres, des beaultez le plus digne ornement:
Et ne voulant laisser chose qui leur agree
Leur ostent le plaisir où l'ame se recree
Que ce fust à l'enuie vne grand' cruauté
De martirer ainsi cette douce beaulté:
Les dames aussi tost se trouuerent finies
De fiebures, de languieurs, & d'autres maladies.

Mais sur tout la douleur de leurs enfans,
Leur faisoit supporter incroyables tourmens,
Aymant trop mieux mourir que d'estre peu honteuses,
Contant aux Medecins leurs peines langoureuses,
Les femmes (ô pitié!) n'osoient plus se mesler
De faider l'une l'autre, on les faisoit filer,
Leurs marys les voyans en ce cruel martyre,
Ne laissoient pas pourtant de gancer & de rire,
Peut estre desirant deux nopces esprouver,
Ils n'auoient plus de soing de les vouloir sauuer,
En ce temps il y eut une Dame gentille,
Que le ciel auoit faict belle, sage, & subtile,
Qui piteuse de voir ces visages si beaux,
Prontement engloutis des auares tombeaux,
Les voulant secourir couurit sa double pomme,
Afin d'estudier en accoustrement d'homme,
Pource qu'il estoit lors aux femmes interdit
De pratiquer les arts, ou les voir par escrit,
Ceste Dame cachant l'or de sa blonde tresse,
Aprist la Medecine, & sen fit grand maistresse,
Puis se resouenant de son affection,
Voulut effectuer sa bonne intention,
Et guerir les douleurs de ses pauvres voisines,
Par la vertu des fleurs, des fueilles & racines,
D'une herbe mesmement qui fut cueillie au lieu
Où Glaucque la mengeant d'homme deuint un Dieu,
Ayant tout préparé la gentille Agnodice,
Se presente humblement pour leur faire service,
Mais les Dames pensant que ce fut un garçon,

Refusoient son secours d'une estrange façon.
L'on cognoissoit assez à leurs faces craintives
Qu'elles craignoient ses mains comme des mains lassées,
Agnodice voyant leur grande chasteté
Les estima beaucoup pour ceste honnesteté,
Lors descouvrant du sein les blanches pommes rondes,
Et de son chef doré les belles tresses blondes,
Monstre qu'elle estoit fille, & que son gentil cueur,
Les vouloit deliurer de leur triste langueur.
Les Dames admirant ceste honte naïfue,
Et de son teint doüillet la blanche couleur vive,
Et de son sein poupin le petit mont inmeu,
Et de son chef sacré l'or crépeldu tant beau,
Et de ses yeux diuins les flammes ravissantes,
Et de ses doux propos les graces attirantes,
Baïserent mille fois & sa bouche & son sein,
Receuant le secours de son heureuse main.
On voit en peu de temps les femmes & pucelles,
Reprendre leurs teins frais, & deuenir plus belles.
Mais l'enuie presente à cest humain secours,
Proteste de bien tost en empescher le cours.
Elle mangeoit son cueur, miserable viande,
Digne repas de ceux où son pouuoir commande,
Et tenoit en la main un furieux serpent
Dont le cruel venin en tous lieux se respand.
Son autre main portoit yne branche espineuse,
Son corps estoit plombé, sa face despitueuse,
Sa teste sans cheueux où faisoient plusieurs tours
Des viperes hideux qui la mordoient tousiours.

Trainant autour de soy ses furieuses rages,
Elle sen va troubler les chastes mariages,
Car le repos d'autrui luy est propre malheur.
Aux hommes elle mist en soupçon la valeur,
De la belle Agnodice & ses graces gentilles,
Disant que sa beauté de leurs femmes & filles
Auoit plus de faueur que ne doiuent penser
Celles qui ne vouldroient leurs honneurs offencer.
Eux epris de fureur saisirent Agnodice,
Pour en faire à l'ennie vn piteux sacrifice.
Helas sans la trouuer coupable d'aucun tort,
Ils l'ont iniustement condamnée à la mort.
La pauvrete voyant le mal-heur qui s'appreste
Descouurit promptement l'or de sa blonde teste
Et monstrant son sein beau, agreable sejour
Des Muses, des vertus, des graces, de l'amour,
Elle baissa les yeux pleins d'honneur & de honte.
Vne vierge rougeur en la face luy monte,
Disant que le desir qui la faict desguiser,
N'est point pour les tromper, mais pour authentifier
Les lettres, qu'elle apprist voulant seruir leurs Dames:
Que de la soupçonner de crimes tant infames,
C'est offencer nature & ses diuines loix.
Depuis qu'elle eut parlé oncq vne seule voix
Ne se leua contre elle, ains toute l'assistance
Monstroit d'esmerveiller ceste rare excellence,
Ils estoient tous ravis sans parler, ny mouuoir,
Ententifs seulement à l'ouyr & la voir,
Comme l'on voit par fois après vn long orage,

R'asserenner les vents, & calmer le riuage,
 Quand les freres inmeaux qui regardoient sur mer,
 Vne pitieuse nef en danger d'abismer.
 L'a sauuant de peril des flots l'ont retiree
 Pour luy faire aborder la rine desiree:
 Les hommes tout ainsi vaincus par la pitié,
 Rapaisent la fureur de leur inimitié,
 Faisant à la pucelle vne humble reuerence,
 Ils luy vont demander pardon de leur offence:
 Elle qui ressentit vn plaisir singulier,
 Les supplia bien fort de faire estudier,
 Les Dames du pays sans enuier la gloire
 Que l'on a pour seruir les filles de Memoire.
 L'enuie congnoissant ses efforts abbatus
 Par les faictz d'Agnodice, & ses rares vertus
 A poursuiuy depuis d'vne haine immortelle
 Les Dames qui estoient vertueuses comme elle.

Antithese du Somme & de la mort.

Rien n'est plus differend que le somme & la mort,
 Combien qu'ils soient issus de mesme parentage:
 L'un proffite beaucoup, l'autre faict grand dommage,
 De l'un on veut l'effect, de l'autre on craint l'effort.

Vne moite froideur qui descend du cerueau,
 Nous cause le sommeil, vne siebure bruslante

Qui estaint les esprits par son ardeur nuisante
Nous cause le trespas, & nous met au tombeau,

Le somme va semant de roses & de lys,
Les beaux traits délicats d'une plaisante face,
Et l'effroyable mort dans l'horrible creuasse,
D'un sepulchre odieux les tient ensevelis.

Le sommeil respirant mille petits zephirs,
Caresse doucement le dormant en sa bouche,
Et la mort ternissant d'une vermeille bouche,
Estouffe pour iamais ses gracieux soupirs.

Après un long sommeil l'homme se sent dispos
Pour aller au palais, à la Cour, à la guerre,
La mort ränge au suere, en la biere, en la terre,
Et meurdrriere corrompt les nerfs, la chair, les os.

Le soleil, & sommeil ont presque mesmes noms,
Mesmes effects aussi: l'un nous donne la vie,
L'autre empesche que tost elle ne soit ravie,
La courrant, curieux, dessous ses aillurons.

O gracieux sommeil, riche present des Dieux!
Tu ne pouuois loger en vne part plus digne
Que celle que tu tiens, puis que l'ame diuine
A sa demeure au chef, & sa fenestre aux yeux.

Ne m'abandonne point, o bien heureux sommeil,
Mais vien toutes les nuicts à baisser la paupiere,

De ma mere & de moy, fais que la nuit dernière,
Ne puisse de long temps nous fermer le soleil.

Ainsi soit pour iamaïs le silence sacré,
Fidel auant-coureur de ta douce presence,
Ainsi l'ombreuse nuit reuerse ta puissance,
Ainsi les beaux pavots florissent à ton gré,

Epitaphes.

Medee.

FUYEZ, Dames, fuyez l'amoureuse pointure,
Tirez vn doux salut de ma peine tant dure,
Beutez, grandeurs, trésors, herbes, enchantemens,
Ne sceurent allegier mes ennuieux tourmens:
Ie fus Roine, & forçay les estoilles hautaines,
Mais le tyran amour triompha de mes peines,
Et voulant m'affranchir de son cruel esmoy,
Ie tuay pere, frere, espoux, enfans, & moy.

Clitemnestre.

OESTE furieux pour la mort de son pere,
Voulant rongir la terre aux despens de sa mere,
Delaiissa promptement l'acoustrement Royal,
Qui ornoit la beauté de son corps desloyal,
Quand elle regardant sa dextre furieuse,
Avec le fer trenchant, luy dist en voix pitieuse:

Veux tu frapper mon fils, ou mon sein, ou mon flanc,
De l'un tu pris le laict, & de l'autre le sang.

Lucrèce.

LE pauvre Colatin voyant sa triste femme,
Disoit, chere Lucrece appaise ta douleur,
La coulpe ne tient point à ceste gentille ame,
Si ton corps est polluy tu as un chaste cueur.
Refusant ses raisons la couragense Dame,
Luy dist perdant la vie, il faut sauuer l'honneur,
Tu m'absous, ie me iuge à la tréenchante lame,
Ne pleure point ma mort, mais pleure ton mal-heur.

Niobe.

IE suis Niobe: hélas! plaignez mon aduerture,
Mon sort est miserable, & digne de pitié
Sept filles, & sept fils me donna la nature,
I'en perdus en un iour l'une & l'autre moitié:
Le marbre est maintenant du marbre sépulture,
Ainsi le vent du Ciel la fiere inimitié:
Je fus Roine, & suis marbre, or dessous ceste terre,
Passant, tu n'y verras que la pierre en la pierre,



VN ACTE DE LA TRAGICOMEDIE DE TO-

BIE, OV SONT REPRESENTÉES

les Amours & les Noces du léune To-

bie & de Sarra Fille de

Raguel.

Par le sieur de

A MA MERE.



A Mere, si ie pensois qu'il fust
necessaire de composer vn Ar-
gument sur les diuerses aduen-
tures de l'vn & de l'autre To-
bie, ie dirois comment la pieté
du bon homme luy fit aban-
donner la table ou il banquetoit avec ses Amis,
pour aller enseuelir vn mort, & comme ne vou-
lant pas reprinter au Festin avec ceste polutiō d'a-
uoir touché vn corps priué de son ame, il se reti-
ra en vn lieu secret de la maison, auquel se lais-
sant doucemēt vaincre à la force du somme, cet
ingrat oyseau que Pitagore desfend de loger, ré-
dit la plus noble partie de son visage manque de
l'office coutumier, luy perdant la veüe par la
saleté de son excrement: ie dirois comment To-

bie au eugle auoit l'ame escleree d'une splendeur diuine, qui luy faisoit enuoyer infinité de plaîtes iusques au Ciel: Et côme en ce mesmes temps la belle & vertueuse Sarra estoit miserablemēt affligee en la maison de son pere, pour la cruauté detestable de l'esprit malin Asmodée, qui faisoit trespâsser auprès d'elle ses maris dès le soir de leurs Noces: De sorte qu'en ayant eu iusques au nôbre de sept il n'en restoit pas vn viuât: ie dirois comment la triste dame se voiant innocemment coupable de tant de mors, fit voller par le vüide de l'air ses piteuses querelles, lesquelles recōtrerent celles de Tobie & toutes ensemble sen allerent crier merci deuât le Trosne de Dieu, de qui la bonté immense voulat secourir ces deux affligez par le moyē de la personne qui leur seroit la plus chere en ce mode, enuoya l'Ange Raphael souz l'acoustremēt & le nô d'Azarie, pour cōduire le ieune Tobie en la cité de Rages, ou son pere luy cōmandoit d'aller demâder quelque somme d'argent qui luy estoit dû. Ie dirois aussi cōment le Fleuue Tigris fit sortir sur la riue vn poissō de grandeur & forme espouuentable, qui effroya Tobie de telle sorte, qu'il eust promptement fuy sans l'assurance que luy donna le fidelle Azarie, disant que ce poissō estoit, l'heureuse medecine de ses douleurs: Mais si ie voulois continuer le lōg discours, ma mere, i'ofencerois le lecteur pressupposant qu'il ne luy souuient plus de ceste histoire, veu quelle est inserée dedans la sainte Bible, ie

me ferois tort encore me trompant en l'opinion de moy mesmes; si ie pensois scauoir ce que les autres ignorent: il ne me feroit pas seant nom plus de faire vn argument sur toute la Tragicomédie dont ie n'ay disposé en vers qu'vn acte seulement: ie pourrois ennuyer aussi l'Ange & Tobie qui s'aprestent de faire voir la constance d'vn viel homme & d'vne ieune Dame que vous receurez si vous plaist ma mere, comme vn veritable miroir pour bien représenter la vostre.

LA TRAGICOMEDIE.

DE TOBIE.

SCENE PREMIERE.

TOBIE. AZARIE.

DITES moy si vous plaist ô mō frere AZARIE
Quels remedes voici, dites moy ie vous prie
Dequoy peuent guerir & le foye & le cœur,
Et le fiel du poisson qui m'a fait si grand peur?

AZARIE.

Le cœur estant brulé dans vne ardente braise,
Si le Diable tient homme ou femme en malaise,
Il senfuira bien tost pour ne pouuoir souffrir.
Ceste espaisse fumee, & si il pouuoit mourir
Il mourroit promptement. Quand à l'autre remede
Tu verras que le fiel est vn singulier aide

Xij

Pour recourir la vie & nestoier les yeux
Esleuant leur clarté vers la clarté des cieux.

TOBIE.

Mon frere mon amy, si vous me voulez croire
Parauant que la nuit rende sa robe noire
Dessus nostre Oriscn, nous en irons loger,
Et du travail receu quelque peu soulager.

AZARIE.

Allons i'en suis content, ie reconnois un homme
Yssu de tes parens, qui Ragüel se nomme
Demeurant icy pres, il est riche de bien,
D'argent, terres, troupeaux, mais tout cela n'est rien
Au pris du beau thresor de sa grande famille:
C'est d'une belle, chaste & gracieuse fille
Vnique de son pere & de sa mere aussi:
Elle est de chascun d'eux l'agreable souci
Et sera d'un mary bien tost accompagnée,
Car ils n'ont autre espoir de future lignee
Qu'en elle seulement, il te la faut donner,
Tu la pourras d'icy avec toy emmener
Demande la au pere? il te prendra en grace,
Connoissant que tu es yssu de mesme race,
Connoissant que tu es honnestes & vertueux
Il te la donnera & s'en tiendra heureux.

TOBIE.

Ie le voudrois fort bien, mais i'ay entëdu dire
Qu'elle a eu sept maris que l'on a veu occire
Des la premiere nuit qu'ils estoient retirez,
Auec elle en sa chambre, & si sont martirez
Par la force du Diable: Or moy i'ayme ma vie

Et ne veux point si tost qu'elle me soit ravie.
 Les hommes ont souvent des femmes deux ou trois,
 Mais la vie jamais ils ne l'ont qu'une fois:
 Je suis unique fils & de pere & de mere
 Qui sentiroient Helas la vie plus amere
 Que moy mesmes la mort: ie ne veux point mourir.

AZARIE.

Encontre ce danger ie te veux secourir,
 Tobie assure toy que ces mal-heureux Diables
 Ne se prendront jamais à toy ny tes semblables:
 Ils se prendront tousiours à l'homme deshonoré,
 Moque Dieu, fauce foy, lequel n'est surmonté
 Sinon du fol desir de sa concupiscence,
 Fol desir de Caval de qui l'ame ne pense
 Qu'à trouuer le moyen de chasser Dieu dehors:
 Tels hommes sont ils pas dignes de mille mors?

TOBIE.

Ouy en verité: mais que faudroit-il faire
 Pour fuir les éfors de ce traistre aduersaire?
 Les Diables sont meschans.

AZARIE.

Ab ne les crains jamais,
 Dieu te defendra mieux, ami ie te promets,
 Esoute seulement, Quand tu auras ta Femme
 Monstre toy plus ayment de la beaulté de l'ame
 Que de celle du corps, demeure chastement
 Avec elle trois nuicts priant deuotement
 Sans jamais luy toucher, & fais bruler le foye
 Du poisson que Tigris fit sortir en la voye

X

Pour aliger tes maux le Diable s'enfuira
 Abhorrant ceste odeur que lors il sentira
 Des la seconde nuit tu seras mis aux roolles
 Des Patriarches saints, dont les sages parolles
 Sont pour loix entre nous; & la troisieme nuit
 Afin que de bon arbre il vienne de bon fruit
 Le Seigneur benira ton affection sainte:

En approchant Sarra ayez de Dieu la crainte,
 Desire que ce soit pour auoir des enfans
 Qui seruent au Seigneur des leurs plus ieunes ans
 Et non pour accomplir vn vouloir deshonest
 La benediction qui couronna la teste
 Du saint pere Abraham s'estendra sur les tiens;
 Garde tous mes propos amy & t'en souuient.

SCENE DE VXiESME

TOBIE, HIRAZARIE,

LE CHOEVR DES FEMMES.

TOBIE

E retiens vos propos comme graues sentences,
 Dieu vous vueille donner les dignes recompences
 De voz rares vertus; quand ie me donnerois
 A vous pour vous seruir ie ne satisferois
 A ce que ie vous dois.

AZARIE

Tu connoistras mon frere
 Que ie feray pour toy trop plus que tu n'esperes
 Toi
 Je reçois plus de biens que ie nay merité.

AZARIE.

Nous sommes arrivez jusque dans la cité,
Tobie saluons ceste trouppes de femmes,
Dieu vous doint le bon soir mes gracieuses dames,
Laquelle d'entre vous maintenant nous dira
Ou se tient Raguel?

CHOEVR.
On vous y conduira,
(Seigneurs) s'il est besoin: mais sans prendre la peine,
D'en empescher aucun, ceste rue vous meine
Tout devant son logis, vous reconnoistrez bien,
Que celui qui le tient a beaucoup de moiens:
Cest un Pallais haultain duquel la brave audace,
Monstre de commander tous autres de la place.

AZARIE.
Mes dames grand merci, ie pense que ie voy
Raguel la deuant. Tobie, approche toy,
Vair s'il te connoistra.

RAGUEL.
Ie reconnois cet homme,
Mais ie ne scay pourtant de quel nom il se nomme:
Vraiment tout aussi tost que ie l'ay entreueu,
Ie pensois que ce fut Tobie mon Neveu.
Dieu vous gard mes Amis, dites moy d'où vous estes?
Vos aimables regards, & vos graces honnestes
Font naistre dans mon cœur vn gracieux desir,
De vous aimer tousiours & vous faire plaisir.

X. iij

TOBIE.

Dieu vous tienne en sa garde & vostre compaignee,
 Monsieur nous sommes nez de la haute lignee
 Des enfans d'Israël; ausquels le souverain
 Abaisant sa grandeur toucha de main à main
 Quand il changea son nom: Nous auons pris naissance
 Des fils de Nephthali, doux fleuve de sloquence:
 Nostre peuple vainquit de braues nations,
 Ores nous esprouuons maintes subietions:
 Telle varieté gouuerne toute chose
 Fors le cœur de celuy qui en Dieu se repose,
 Pour n'auoir obserué les saincts commandemens
 Nous meritions d'auoir les iustes chastimens.
 Le Roy Sennacherib brulant en son courage
 De haine, de courroux, de fureur & de rage,
 Commanda massacrer le pauvre peuple Hebreu:
 Mon pere demy mort suuant ce triste lieu
 Trouua vn sien amy du pays d'Assirie,
 Qui luy sauua son fils & sa femme & sa vie:
 Mais non pas tous ses biens qui auoient esté pris.
 Depuis ce Roy cruel, de ses enfans surpris
 Fut massacré par eux, mesmes dedans vn temple:
 A quoy tous les tirans peuuent bien prendre exemple.
 Mon pere en ce temps là sortit hors de prison
 Et rapporta ses biens en sa propre maison.

RAGUEL.

Amy, connoissez vous mon bon frere Tobie?
 Si vous le connoissez dites moy ie vous prie
 Quel est son portement, si le bon-heur le suit
 Comme lon voit qu'en luy toute vertu reluit.

A Z A-

Mon sieur voilla son fils.

RAGVEL.

Donc tu es de ma race.

Aproche toy, pour Dieu, mon fils que ie t'embrasse.

Ma femme venez tost, Sarra venez aussi.

SCENE TROISIEME.

ANNE FEMME DE RAGVEL,

SARRA LEUR FILLE,

RAGVEL, TOBIE.

ANNE.

QV'E vous plaist-il monsieur?

SARRA.

Mon pere me voici.

RAGVEL.

Saluez ce ieune homme & me dites m'amie

Si vous le connoissez que Sarra est rougie

En s'aprouchant de luy par les émotions,

On peut iuger souuent de nos affections,

Pource qu'ils sont issus de mesme parentage,

Vn instinct Naturel luy espoint le courage:

Ma femme, cestui-cy est le fils bien aimé

De mon frere Tobie, & le plus estimé

Que l'on ait iamais veu en si grande ieunesse.

ANNE.

Ha, Neveu mon amy, ça que ie vous caresse

De mille embrassemens, & bien que dites vous?

T.

Mon enfant contez moy qui vous mainne entre nous,
Et que fait maintenant Tobie vostre pere
L'honneur de nos parens, & que fait vostre mere:
Ce n'est pas sans propos que les auez laissez,
Et que vos pas se font deuers nous adressez.

T O B I E.

Ie doy à mes parens entiere obeissance
Et leur obeiray de toute ma puissance,
Ie retiens en mon cuer les bons enseignemens
Que m'a donnez mon pere & ses commandemens:
C'est par sa volonte que ie fais ce voyage.

R A G V E L.

Aumoins raconte nous qu'elle parole sage
Il dist te commandant de venir en ce lieu?

T O B I E.

Tous ses propos estoient de la gloire de Dieu.

R A G V E L.

Ie m'en assure bien, dy les ie te supplie.

T O B I E.

Mon pere estant pressé de griefue maladie,
Me parla tout ainsi mon fils esconte moy,
Recueille mes propos, grane les dedans toy,
Alors que le Seigneur aura repris mon ame,
Enseuely mon corps de souz la froide lame,
Obeis à ta mere & comme humble seruant
Honore l'a tousiours tant que seras viuant
Aimes la cherement iusque à sa derniere heure,
Puis quand nostre grand Dieu permettra qu'elle meure,
Ferme luy doucement la paupiere de l'œil.

Et la mets pres de moy dans vn mesme cercueil.
Porte le nom de Dieu escrit en ta pensee,
Garde songneusement qu'on erreur insensee
Ne te vienne saisir pour te faire pecher,
Voulant de tes vertus le bonheur empescher,
Ne destourne tes yeux du pauvre miserable,
A sa necessite monstre toy secourable,
Si tu as de grands biens donnes abondamment,
Ayans peu, donne peu, mais liberallement:
L'Omosne paroistra deuant le diuin Trosne
De nostre souuerain qui commande l'Omosne:
Il t'en scaura bon gré, il ne souffrira pas
Que ton ame chemine en Tenebres la bas.
Mon enfant, garde toy d'un adultaire infame,
Et n'acointe iamais un autre que ta femme,
Chasse l'orgueil de toy, car la presumption
Entresne ses sujets tous à perdition.
Qui t'aura fait plaisir, vueilles luy aussi plaire:
Ne retiens le Loier du pauvre mercenaire:
Ne fasche ton prochain & ne fais enuers luy,
Que ce que tu voudrois mesmes souffrir d'autrui.
Mange auecques le iuste & monstre que tu l'aimes,
Couure ceux qui sont nuds de tes vestemens mesmes:
Ne frequente iamais les hommes vicieux,
Suis le conseil du sage & honore le vieux.
Benis Dieu en tout temps & tousiours luy demande
Qu'il adresse ton cuer, ou sa loy te commande.
Tobie mon amy i'ay preté dix Talens
A Gabel qui demeure entre les medeens

En Rages la cité, i'ay sa cedule au coffre,
 Je te la veus donner afin que tu luy offre
 Pourraoir cest argent, qui nous fait grand besoin.
 Assure toy pourtant, si nous auons bon soin
 De prier le Seigneur, qu'il ne sera point chiche:
 Sa liberalle main te fera bien tost riche:
 Va doncques, mon enfant de Dieu sois tu Benist!
 Voila tous les propos que mon pere me dist.
 De bonheur i'ay trouué ce compagnon & frere
 Qui m'a conduit icy, par son moyen i'espere
 De recouurer bien tost cet argent qui m'est dû.

RAGVEL.

Je croy bien qu'aussi tost qu'il te sera rendu,
 Tu auras grand desir de contenter la vue
 Du bon homme ton pere?

TOBIE.

Helas! ce mot me tue:
 Mon pere ne voit point la lumiere des cieux.

RAGVEL.

Comment, est-il priué de l'usage des yeux?

TOBIE.

Ah mon Dieu on y du tout.

RAGVEL.

O dommageable perte!
 Si la vue ne peut luy estre recouuerre,
 En vain donc le soleil esclance ses beaux rais
 Sur les yeux de mon frere, he que ie me desplais
 De son triste malheur vn point me reconforte:
 Si son corps est trop foible, il a vne ame forte.

Ma femme vous pleurez & vous ma fille aussi,
 Chascun de nous prend part en ce nouveau souci.
 Allez, retirez vous, faites courir la table?
 Traitons nostre parent d'une grace honorable,
 Tobie mon Amy va donc se reposer.

TOBIE.

Vous pouvez bien de moy pour iamais disposer.

SCENE QUATRIESME

TOBIE. AZARIE.

TOBIE.

Amy si vous scauez, en quel point ie me treuve
 Pour les perfections de ceste honneste veufue,
 Ie croy que vous auriez pitié de ma douleur.
 Sa vertu, sa beauté, sa grace, & sa valeur
 Meritent bien vraiment que l'on souffre pour elle,
 Ie ne m'estonne point en la voyant si belle
 Si tant d'hommes se sont hasardez à mourir
 Desirant de l'auoir.

AZARIE.

Voudrois tu bien courir
 Vne mesme fortune & qu'ore elle fust tienne?

TOBIE.

Non, car si ie mourrois ell ne seroit plus mienne,
 Les morts ne prennent rien aux meubles des viuans:
 Mais ie desire bien de viure plusieurs ans
 En repos avec elle & quelle soit ma femme,
 La moitié de mon cuer, la moitié de mon ame:
 Ie luy obeiray, comme vn de mes ayeulx
 Obeit à la sienne, & ie ne veux pas mieux

*Que faisoit Abraham: puis elle n'est moins sage
Qu'estoit l'autre Sarra de mesme parentage.*

AZARIE.
Il en faudra parler.

TOBIE.
*He pour Dieu hastez vous,
Mon frere ie vous prie.*

AZARIE.
Or bien reposons nous.

TOBIE.
*Mais comment reposer? il n'est en ma puissance,
Ie pense tousiours voir sa douce contenance:
Son modeste regard & son gracieux pleur
Sera tousiours graué au milieu de mon cuer:
Ie pense quelque fois toucher sa belle face,
Où bien il m'est aduis qu'encore elle m'embrasse,
O que iestois heureux si cela eust duré.*

AZARIE.
*Pour te recompenser du travail enduré
Dieu te la veut donner, c'est pour toy qu'elle est née
Et tu auras alors la vertu fortunée.*

SCENE CINQVIESME.

SARRA ET LA SERVANTE.

LA SERVANTE.

*I**e hairay pour iamais l'orgueil de ces maistrailles,
Qui souz ombre d'auoir la faueur des richesses
Me spresent tout le monde, & ne pensent rien voir
Digne de leurs vertus & de leur grand pouuoir.*

SARRA.

Sus sus despechez vous de faire vostre ouvrage,
On vous prend seulement pour faire le menage
Et non pour babiller & causer à chascun.

LA SERVANTE.

Si vaut il mieux dser d'un entretien commun
Que faire comme vous, qui ne parlez qu'au Diable.

SARRA.

Meschante qui me tient que ie ne vous accable
De mille coups de poin?

LA SERVANTE.

He! quoy? que ferez vous?
Me voulez vous tuer comme voz sept Espoux?
Ah malheureuse femme! ah cruelle meurdriere!
Voulez vous donc tuer maris & chambriere?
Iamais ne puissiez vous auoir aucuns enfans,
Qui contentent vos yeux en leurs plus ieunes ans,
Et dont le doux blandir de la voix Enfantine
vous chatouille le cuer au font de la poitrine.

PRIERE DE SARRA.

LA S si i'ay offencé vostre majesté haute,
LO Dieu de mes parens pardonnez à ma faute:
Vous estes contumier de recevoir tousiours
Les pauvres affligés qui vers vous ont recours:
I'esleue iusqu'au Ciel mes yeux & ma pensée
Esperant bien de voir ma priere exausee:
Ayez doncques esgard à mon entiere foy,
Desliez moy Seigneur, Seigneur desliez moy
Du reproche honteux qui bourelle ma vie,

On me l'ostez du tout. Las ie n'eus onc enuie
D'acointer aucun homme. Vn si villain peché
N'a iamais mon Esprit n'y mon corps entaché:
Vous le sçavez mon Dieu que ie suis chaste & pure,
Que i'ay l'ame deuote & le corps sans souillure.
I'ay bien pris des maris, mais en me mariant
Ie craignois vostre nom l'honorant & priant:
Peut estre que pour eux ie n'estois assez digne,
Ou peut estre qu'aussi vostre bonté diuine
Me reseruoit pour autre, & que ceux la n'estoient
Dignes de m'espouser & ne me meritoient.
Seigneur vostre conseil n'est pas en la puissance
D'aucun homme mortel, ny en sa connoissance:
Mais quiconque vous ayme & qui tient pour certain
Que vous estes de tous le grand Dieu souverain,
Il pense que sa vie est par vous espronnée
Et la veut corriger, afin qu'elle soit trouuée
Plus digne de l'honneur, qu'il s'attend recevoir
En vous obeissant & faisant son deuoir.
S'il est troublé d'ennuy, de douleur & de peine,
Vostre douce bonté en repos le rameine:
Et s'il est corrompu par vn mauvais effect,
Vous demandant pardon ce pardon luy est fait.
Car vous ne prenez point de plaisir à nous nuire,
Mais vous faites sur tous vostre soleil reluire:
Après que l'on a veu esclerer & griller,
Vous calmez la tempeste & r'asserez l'air:
Après vn triste pleur qui arosé la face
Vous essuyez nos yeux nous recenant à grace:
O grand

O grand Dieu d'Israel, les Siècles aduenir
Puissent vostre Sainct nom deuotement benir.

SCENE SIXIESME RAGUEL

SARRA

RAGUEL

M A fille qu'avez vous? que vous estes pensue?
Quoy, vous pleurez tousiours?

SARRA

Las faut-il que ie viue
Endurant tant de mort, Mon pere, si vous plaist
Laissez moy plaindre seule

RAGUEL

Et dites moy que c'est,
Quel nouveau desplaisir vous espoint le courage
Voulez vous consommer vostre fleurissant age
A lamenter sans fin?

SARRA

Mon travail soucieux
Quand ie ne dirois mot paroistroit en mes yeux
On dit que le silence est vn discret message
Qui sans rien prononcer se peut lire au visage

RAGUEL

Bien ie vous laisse donc deuant nostre parent,
Ie ne veus pas monstrier mon deuil tant apparent:
Mais la pauvre Sarra comme elle est deuenue!
Ores elle est sans poux, ores elle est esmüe:
Ie vais trouuer sa mere & luy diray comment

Elle change couleur cent fois en vn moment.

SARRA

Ha mon Dieu que ie sens vn' aspre maladie,
Qui par les yeux ayme de ce ieune Tobie
Se coulant dans les miens, m'empoisonne le cuer.

De ses gentils propos l'agréable douceur

A desrobé du tout ma liberté premiere,

Et mis en son pouuoir mon ame prisonniere.

Mais ie ne veus pourtant luy demander secours,

Craignant de voir finir sa vie & mes amours.

Las i ay eu sept maris, dont la forte allegresse

N'a peu forcer la mort, elle a esté mestrainse

De leur ieune printemps, & vn esprit maudit

Les à l'un apres l'autre estoifez dans mon lit.

O douleur, o regret, las que ma treste vie

Est par diuers malheurs incessamment suiue.

Ie ne puis maintenant ma douleur secourir,

Priray ie mon cousin qu'il sen vienne mourir?

Dois ie bruler tousiours, sans descourir ma flame?

Dois ie faire mourir celuy qui tient mon ame?

Faut il donc tant souffrir & ne le dire pas?

Faut il mener aussi mon amy au trespas?

Ah mon Dieu, meurt pluost Sarra, que d'estre cause

De la mort de celuy, ou sa vie est enclose.

SCENE SEPTIESME

RAGUEL, ANNE, AZARIE

TOBIE, SARRA

RAQUEL

Or voila que i'ay vuy ma femme & ne scay
Si c'est vn nouveau mal dont elle fait essay:

Mais n'avez vous point veu la façon de bonnaire.

De mon Neveu Tobie, en parlant de son pere?

ANNE

Ouy, i'ay bien aperceu qu'il pleuroit tendrement.

RAQUEL

Que l'on doit esperer vn humain traitement
De ce ieune garçon or pleust à Dieu m'amie
Que ma fille Sarra eut espouse Tobie,
Qu'il fust avecque nous pour nostre aide & secours,
Qu'il deust fermer nos yeux à la fin de nos iours.

ANNE

Mon Dieu que dites vous: ce seroit grand dommage
Que c'est honnesté fils mourust en si ieune age.
Vous sçavez bien (Monsieur) comment les sept maris
De la pauvre Sarra sont tous morts & peris.

RAQUEL

Peut estre cerny-ci, qui est nostre plus proche
Vient pour nous deliurer de ce villain reproche
Peut estre le Seigneur l'a fait venir à nous,
Pour estre de Sarra perpetuel espous.

ANNE

Et que vous me donniez vne douce esperance.

RAQUEL

Je voy dans ce ieune homme vn humble contenance,
Vn regard adouci, vn geste gracieux
Je connois bien aussi qu'il est deuotieux.

Et qui le nom de Dieu parfaitement adore,
Cetuy-la est vraiment tresdigne qu'on l'honore.

ANNE.

Nostre fille avec luy seroit en grand repos.

RAGUEL.
M'amie le voici, il faut changer propos.

AZARIE.

L'excellente beauté de vostre fille unique,

Sa vertu, sa douceur & sa grace pudique

Ont si bien enlassé le cœur de cetuy-ci,

Que si vous ne prenez souci de son souci,

Vous le verrez bien tost à la fin de sa vie,

Le lignage & sur tout la pitié vous conuie

De le tenir pour vostre, il vous veut obeir.

RAGUEL.

Je l'ayme comme un fils & ne le veux trahir,

Ma fille en esprouuant sept Noces miserables

Me fait auoir grand peur d'en reuoir de semblables.

AZARIE.

Monsieur, ne craignez point, les maris de Sarra

Sont tous morts l'ayant eüe, & cet autre mourra

Si vous ne luy donnez. Vaut il pas mieux qu'il meure

Auec elle content, que mourir des ceste heure,

Aussi bien vous est-il enuoyé du Seigneur?

Lequel n'a point voulu qu'un autre eust le bonheur

De iouir d'une femme & si chaste & si belle:

Car tous ceux qui l'auoient n'estoient pas dignes d'elle,

Mais cestuy-ci craint Dieu, il est predestiné

Pour espouser Sarra, des auant qu'il fust né.

RAGVEL.

Je desire bien voir un mari à ma fille;
Mais ie crains de le perdre & que la mort le pille.

AZARIE.

Je vous puis assurer, qu'il viura fort long temps
Avec elle & sera pere de beaux enfans.

T O B I E.

Si le doux souuenir de la premiere flame,
Qui ladis vous brula, vous tient encore en l'ame:
Aumoins monsieur pensez ce que ie puis souffrir,
Et receuez un fils que ie vous viens offrir,
Si vous gardez aussi l'amour de vostre race
Ayez pitié de moy qui vous demande grace:
L'ayme tant vostre fille & avec tel deuoir
Que de viure sans elle, il n'est en mon pouuoir.

RAGVEL.

Tu l'auras (mon amy) si elle en est contente,
Qu'en dites vous ma femme?

ANNE.

Elle est obeissante,
Elle fera tousiours tout ce qu'il vous plaira.

RAGVEL.

Allons parler à elle & voir qu'elle en dira.
Ma fille vous scauez combien vous m'estes chere,
Vous connoissez aussi l'amour de vostre mere,
Nous n'auons iamais eu autre plus grand desir
Que de vous procurer & profit & plaisir:
Nous vous donnons mari: un heureux mariage
Est plus digne de vous, que ce piteux venfuage:

*Vous avez tant pleuré la mort de vos maris,
Ores il faut changer vos tristes pleurs en ris;
Vous aurez un espoux de vostre parentage,
Beau, gracieux, & dons, ieune, gaillard, & sage:
Le voulez vous pas bien?*

SARRA

*Je veux ce qui vous plaist,
Mon pere, mais ie crains.*

ANNE.

*Ha ie sçay bien que c'est,
Sarra ne craignez point, nous leur venons de dire:
Mais pourrât mon Neveu vous ayme & vous desirer?
Et puis ce ieune fils qui est avecques luy,
Promet de le garder & de mal & d'ennuy.*

SARRA

Dieu veuille qu'ainsi soit.

FRAGVE

*Aprochez vous m'amie,
Ca donnez moy la main, venez que ie vous lie
D'un neu perpetuel.*

TÔBIE

*He ie suis tant lié
Mesmes au paravant que d'estre marié
De ses crépez cheueux une blonde cordeller
Lie & serre mon cuer pour tout d'ormais
Mais non obstant cela, ie luy iure la foy
De l'honorer tousiours & l'aimer plus que moy.*

SARRA

Le vous promets la foy que vos graces demandent.

Comme Dieu, les vertus, & les loix le commandent.

RAGUEL.

Le grand Dieu eternal vous face prosperer,
Vous donnant tout le mieux que l'on puisse esperer.

ANNE.

Je requiers ses bontez que voz belles ieunesses
Demeurent seur apuy de nos foibles viellesses.

CHOEVR.

Il n'est rien plus honorable
Qu'une chaste affection:
Il n'est rien plus agreable
Qu'une douce passion.

Il n'est rien qui plus attire
Que de se voir estimé:
O que c'est vn doux martire
Que d'aymer & d'estre aymé!

Il n'est point de plus grand aise
Qu'estre serré d'un beau Neu:
Il n'est rien qui tant nous plaise
Que de bruler d'un doux feu.

Il faut auoir bonne vüe
Premier qu'un tel feu toucher,
Et non pas à l'impourueue
De ses flammes approcher.

Il faut d'une amour pudique
Aimer les chastes beautez,

Non pas d'un vouloir l'ubrique
En chercher les priuantez.

Voyez l'impudique flame
De sept amans que voicy,
Qui les priue de leur femme,
D'amour & de vie aussi.

Et puis voyez ce Tobie
Qui d'un cuer religieux,
Deuotement sacrifie
Au souverain Dieu des dieux.

En ayment d'un amour sage
La fille de Raguel,
Il gaigne son mariage
Et rend grace à l'Eternel.

PLAINTE DV VIEIL TOBIE
ET DE SA FEMME, SVR L'ABSENCE
DE LEVR FILS.
TOBIE.



MAINTENANT que mon fils fait si
longue demourée,
Anne ma chere femme se repense à toute
heure

Ou que Gabel soit mort, qui nous deuoit l'argent,
Ou que mon pauvre fils malade & indigent
Ne

Ne pouuant recouurer la somme qui m'est due,
 Se plaint de la rigueur que ie luy ay tenue
 De l'enuoyer quasi malgré luy hors d'icy:
Las mon Dieu que fais-tu, mon fils, mon cher souci,
Retourne à moy bien tost, si tu as quelque enuie,
De soulager vn peu ma languissante vie.

ANNE.

Mon amy croyez moy, qu'on ne doit hasarder
Ce que l'on ayme tant, il le faut bien garder:
Vous auez en grand tort, pour si petite somme
De mettre en ce danger la vie d'un tel homme:
Helas mon cher enfant, lumiere de mes yeux,
Que nous auons esté de toy mal curieux:
Sont ce de tes bienfaits les dignes recompenses
Que de t'auoir chassé dehors de nos presences?
Las nous t'auons causé tant de mal & d'ennuy!
Et tu es de nous deux le baston & l'apuy:
Tu es nostre bon-heur, nostre plaisir, nostre aise,
Et sans toy nous n'auons aucun bien qui nous plaise
Nous n'auons autre espoir de la posterité
Qu'en toy nostre seul fils, & t'auons irrité!
En toy nostre seul fils, nous auons toutes choses,
En l'ame de toy seul trois ames sont encloses,
Et nous t'auons chassé! ah Dieu quel creue-cœur!

TOBIE.

Las m'amie, pour Dieu donnez vous passience,
Ne vous troublez point tant, viuez en esperance
Que nostre fils est sain, & que dans peu de tens
Il reuiendra icy pour nous rendre contens,

A

Nous en sçaurons bien tost quelque bonne nouvelle,
Car l'homme qui le guide est accort & fidelle.

LE CONGE QUE PRENNENT
TOBIE ET SARRA DE RAGVEL
ET DE SA FEMME.

RAGVEL.

S'il te plaist mon amy, i'enuoiray messenger,
Pour consoler ton pere & pour l'encourager
De supporter vn peu l'ennuy de ton absence:
Car peut estre qu'icy tu'es mieux qu'il ne pense,
Je luy despescheray vn homme des demain,
Pour luy faire sçauoir que tu es vif & sain.

TOBIE.

Vous estes pour iamais mon Seigneur & mon maistre,
C'est vous à qui ie suis & à qui ie veus estre:
Mais vous plaise monsieur, de me prester à moy
Pour soulager mon pere, ainsi comme ie doy:
Helas ie sçay combien le pauvre homme desire
Que ie retourne à luy, ie sçay bien qu'il soupire:
Estant absent de moy il m'appelle à secours,
Il ne fait que nombrer les heures & les iours
Que ie l'ay delaissay avec ma triste mere,
Accompagné d'ennuy, de regret & misere.

RAGVEL.

Nous ne pouuons donc plus icy te retenir.

TOBIE.

Non, mais i'auray tousiours, de vous le souuenir.

R A

RAGVEL.

*Le saint de nostre Dieu heureusement vous maine,
 Vivez mes chers enfans sans douleur & sans peine,
 Soyez vers vos parens en tout bien ordonnez
 Puisse-ie voir de vous de beaux enfans bien nez
 Sur la fin de mes iours. A dieu vous dis ma fille,
 Gouvernez prudemment toute vostre famille,
 Aimez vostre mari, reuerrez ses parens,
 Monstrez tousiours en vous les signes aparens
 D'une femme de bien. A dieu mon fils Tobie.*

SARRA.

A dieu doncque mon pere.

RAGVEL.

A dieu Sarra m'amie.

SARRA.

*Ma mere ie m'en vais, & m'en allant d'icy
 L'emporte la douleur, la peine, & le souci:
 Mil & mille regrets ores me font la guerre,
 Helas i ay si grand deuil de laisser nostre terre:
 Je regrette cet air qui m'a semblé tant doux,
 L'ay regret en mon pere & par sur tout en vous,
 Je regrette le temps de ma petite enfance,
 Que vous monstriez d'auoir une ferme assurance
 De m'esleuer vn iour, en quelque haut degré
 Comme digne Rameau de ce Tige sacré.
 Cela m'est aduenu: car vous m'avez pourueüe
 De mari & de bien, mais vous perdant de veüe,
 Je perstout mon tresor, & vous laissez mon cueur
 Pour vous porter amour, reuerence, & honneur.
 Je prends congé de vous, he mon Dieu ie me pasme*

Aa ij

Dans vostre sein aimé.

ANNE.

Tu me derobe l'ame.

O ma chere Sarra, comment pourray-ie donc

Sans toy passer le temps si penible & si long?

Ha ma fille mon cueur, & que pourray-ie faire

Absente de tes yeux, qui me souloient tant plaire?

RAGUEL.

Ma femme laissez la, il luy faut arracher:

Sarra retirez vous.

ANNE.

Quel bien me sera cher

Si ie ne te voy plus? ô ma douce lumiere!

LA SERVANTE.

Mon Dieu qui veit, jamais si desolee mere,

Las ma dame aidez vous de vous mesme au besoin:

Le Seigneur Dieu prendra de vostre fille soin.

ANNE.

O face, cler miroer de la Sainte nature,

Qui pourrois illustrer vne prison obscure!

O esprit enrichi des ornemens des Cieux!

O ris tant agreable! ô propos gracieux!

O chaste, sage, douce & Angelique grace!

Qui par tes doux attraits si doucement enlace:

Las que mes iours sans toy seront briefts & mauvais!

LA SERVANTE.

Que ne puis-ie aleger de cet ennuyeux fais

Vostre esprit affligé, ma dame ie vous prie,

Pensez que vostre fille estant tres-acomplie

A trouué un mari digne de ses valeurs,

Qui la peut garantir de cent mille malheurs.
 Coutumiers d'assaillir la femme miserable,
 Si quelque homme prudent ne luy est secourable.
 Vous la verrez bien tost, selon vostre desir,
 Mere de beaux enfans: Car tel est le plaisir
 Du grand Dieu d'Israel, qui veut que ceste race
 Multiplie en la terre & au ciel prenne place.

Fin de la Tragicomédie de Tobie.

A CHARITE.

Charite l'an se change & vous ne changez pas,
 La terre s'enuieillist & puis se renouvelle:
 Mais vous estes mon cœur d'une essence immortelle,
 Qui ne craint les éfors du temps ny du trespas.
 Le ciel se mire en vous, & ce iuste compas
 Qui fait mouvoir, sans fin sa puissance éternelle,
 Regle les mouvemens de vostre âme tant belle
 Liee à vostre corps par un gracieux las.

Quand ie voy les attraits de vostre bonne grace,
 Quand ie voy la douceur de vostre belle face,
 Je dis à mon esprit: rendez grace à mes yeux:

Quand i'entends discourir vostre bouche vermeille,
 Je dis à mon esprit: rendez grace à l'oreille,
 Rendez grace à l'amour, à Charite & aux cieux.

Soit la nuit, soit le iour, soit le vespre, ou l'Aurore,
 Je suis tousiours veillant, & mon cœur amoureux
 Ran par vos attraits chastement rigoureux
 Poste vers vos beautés, qu'il revere & honore.

A iij.

Deuot, humilié: le cueur qui vous adore
Vous demande merci tristement languoureux.
N'esprouuant qu'un refus, le pauvre malheureux
S'en retourne vers moy, qui le refuse encore:

Las ou iray-ie donc, dit-il en soupirant?
Tu me chasses, ell' me fuit: lors se desesperant,
Privé de la faueur ou ses penfers aspirent,
Il se iette en vn feu, & cherche de guerir
Par sa mort tant de morts, mais il ne peut mourir:
Car la mort ne vient point à ceux qui la desirent.

Allons mon pauvre cueur bien loin de la Cité
Dedans quelque desert, fuyons la compaignie
De nos plus chers amis, cherchons la Tirannie
Des Ours, Tygres, Lyons pleins d'inhumanité:

L'Olme, le Chesne, l'Able en ce lieu escarté
Pourront seuls tesmoigner ta misere infinie:
Le bel Astre du ciel, donnant lumiere & vie,
N'y lance point les rais de sa viue clarté.

Laissons le grand Palais & le braue Theatre
A ceux qui n'ont point veu leur esperance abbatre:
Aux enfans bien-heureux, aux peres fortunez
Vallon, Grote, Forest, Rocher, Antre esfroyable
S'accorderont du tout à l'estat miserable,
De nous, qui de l'esperoir sommes abandonnez.

Tournez vos yeux sur moy, ie vous suply madame,
Regardez par pitié vostre humble seruiteur,
De vos regards aymez l'agreable splendeur
Pousse hors de mon sein la fleche qui m'entame.

Après que de vos yeux la violente flame

A brulé sans merci & mon ame & mon cuer:

Il sort de vos regars vn fleuve de douceur

Qui guerit promptement & mon cuer & mon ame.

Pour Dieu regardez moy, maistresse, vos regars
Illustrent mes pensers: leurs doux flambeaux espars
Conduisent en repos ma pauvre ame esgaree.

Qui peut voir sans plaisir la grace de vos yeux,

Il peut voir sans clarté la grand voute des cieux:

Et peut voir sans vn corps vn' ombre separee.

Ne me regardez point, ie vous supply madame,

Destournez de vos yeux la trop vne splendeur:

Quand vous me regardez leur violente ardeur

S'écoulant par les miens me brule dedans l'ame.

Ne me regardez point, ah mon Dieu ie me pisme,

Ie ne scaurois souffrir la grace & la douceur

De vos yeux trahissans, qui desrobent mon cuer

Pour le sacrifier en l'amoureuse flame.

Ne me regardez point, maistresse, vos regars

Me sont autant de fers, me sont autant de dars:

Qui peut voir sans mourir telle flame eslancee,

Celuy voit sans flechir le soleil radieux,

Il voit sans admirer la grand voute des cieux,

Et peut enclorre Dieu de l'humaine pensee.

CHANSON.

SOUZ vn Laurier Triomfant

Amour regarde la belle

Puis fermant l'une & l'autre aisse

Il l'a suit comme vn enfant.

Il repose dans son sein.

Et ioïe en sa tresse blonde
Frisotee comme l'onde
Qui coule du petit clein.
Il regarde par ses yeux,
Parle & respond par sa bouche,
Par ses mains les cueurs il touche
N'esparnant hommes ni Dieux.

Quand il sen vient entre nous,
Un soub-ris luy sert d'escorte:
Mais qui n'ouvreroit sa porte
Le voyant si humble & doux?

Ha Dieu quelle trahison
Souz vne fraude tant douce!
Je crains beaucoup qu'il me pousse
Hors de ma propre maison.

A dieu iardin plaisant, doux objet de ma veüe:
Je prends humble congé de l'email de vos fleurs,
De vos petis Zephirs, de vos douces odeurs,
De vostre ombrage frais, de vostre herbe menüe.

Arbres aymez du ciel, qui voisinez la nue
Vous avez esconté mes chansons & mes pleurs,
Tesmoins de mes plaisirs, tesmoins de mes douleurs:
Je vous rends les mercis de la grace receüe

Hostesse des rochers, belle & gentille Echo,
Qui avez rechanté Charite & Sincero.

Dedans ce beau iardin, si quelqu'un vous incite,

O Nymphes pour vous faire & chanter & parler:
Ressonnez sil vous plaist ces deux noms dedans l'air
Charite & Sincero, Sincero & Charite.

FIN.